



critère
2000-2001

Lauréates et lauréats du
25^e concours littéraire

Passions

CONCOURS CRITÈRE

PASSIONS

Lauréates et lauréats du
Concours Critère 2000-2001

CONCOURS CRITÈRE

Concours littéraire organisé par le collège
François-Xavier-Garneau, avec le soutien financier
des collèges participants et du ministère de l'Éducation.

Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau :
Sylvie Fortin, secrétaire générale
Danielle-Josée Pelletier, agente d'information
Frédéric Simard, directeur du concours

Membres du jury

Denys Lelièvre, collège François-Xavier-Garneau
Danielle Dussault, collège de la région de l'Amiante
Mario Demers, collège Jean-de-Brébeuf

Secrétariat et administration

Concours Critère
1660, boulevard de l'Entente
Québec (Québec)
G1S 4S3
Tél. : (418) 688-8310, poste téléphonique 2406
frederic.simard@videotron.ca
www.cegep-fxg.qc.ca/criteres

Édition

Gaétan Boily, coordonnateur
Danielle-Josée Pelletier, révision linguistique

© Concours Critère
Dépôt légal - 2^e trimestre 2002
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN - 0384-0174

Sommaire

Préface	5
La Louve.....	9
Dany Boudreault	
Délire d'un homme usé.....	23
Sarah Deschênes	
La Lumière simple.....	43
Renaud Jean	
Dernier arrêt en partance pour la lune.....	59
Pierre-Olivier Lacas	
L'Homme-néant.....	77
Étienne Lambert	
Colibri.....	97
Jean-Philippe Lehoux	
Les Pieds de houle.....	115
Manon Plante	
Passions	129
Bernard Tiraloche	
Nature du concours	149
Répartition des prix.....	158

Préface

VOUS découvrirez, dans les textes qui suivent, des émotions à fleur de peau, des paroles qui vous happent et vous laissent sans voix, de quoi ébranler vos plus grandes certitudes. Les écrivains-lauréats du 25^e Concours Critère 2000-2001 se sont sentis appelés par le mot « passions ». Leurs textes témoignent tous de l'urgence de dire. Vivre une passion, c'est vivre la vie entière, sinon c'est la mort. Vous ne sortirez pas indemnes de la lecture de ces textes. Ceux-ci vous interpellent : ai-je une passion devant laquelle je ne puis me dérober ?

Dans un essai sur l'enseignement de la langue, Bernard Tiraloche nous met en garde contre la « rectitude politique » qui a pour effet de séparer le mot et ce qu'il appelle l'« état affectif ». C'est ainsi que les auteurs des suites poétiques et des nouvelles écrivent le désir, repoussent plus loin les territoires où se croisent le masculin et le féminin, expriment leur fascination face à un écrivain (son style, son mythe). Mais la passion est aussi la souffrance, la fissure, la fracture, anfractuosité jamais encore révélée sur le rivage. Et tous ces textes ne parviennent jamais à traduire le silence ou encore à traduire, comme au théâtre, ce que le corps dit.

Dans les deux suites poétiques, *La Lumière simple* de Renaud Jean, et *Les Pieds de houle* de Manon Plante, la relation à l'autre passe par le corps. Pour Jean, l'amour permet d'habiter le réel. Dans *Les Pieds de houle*, l'écrivaine parcourt le territoire de l'intimité, s'y roule, s'y love et, comme la métaphore de la « houle » le suggère, tente, après bien des soubresauts, de se mettre au monde. La mer rythme cette démarche. Cadence de l'amour.

Les trois textes qui suivent expriment avec un lyrisme remarquable la souffrance d'êtres blessés, vue imprenable

mais aussi insoutenable sur des êtres humains, en chair et en os, qui ont MAL. Vue quasi impudique sur la déconvenue d'êtres longtemps nourris par un rêve, une idée à soi, bien tenace. Dans *La Louve*, de Dany Boudreault, une femme a été abandonnée ; s'est développée une relation ambiguë entre le fils et elle. Ce que l'on retient, c'est le jugement moral, le désir de contrôler toute différence, la mise à l'écart. Ce que l'on a pu faire de mal au nom de l'Amour : « De réduire ceux qu'on aime à l'amour clinique ». Dans *Délire d'un homme usé*, de Sarah Deschênes, un homme, obsédé par la mort de son fils, avalé par la mer, est réduit au silence. A-t-il encore du pouvoir sur ses songes : « La petite fille traque la souffrance d'un homme éperdu. » Enfin, dans *Colibri*, de Jean-Philippe Lehoux, un aviateur américain est en mission au Japon pour prendre des photos à quelques jours d'Hiroshima. À la haine des Hommes, à leur vision militaire des choses, quoi opposer sinon la poésie, la musique, la peinture.

Et si le choc venait d'un livre, le débalancement par le vertige d'une écriture, la porte ouverte sur l'abîme par les frasques de l'auteur devant la mort ? Dans *Dernier arrêt en partance pour la lune*, Pierre-Olivier Lacas, à son premier contact avec l'œuvre d'Hubert Aquin, perd « tout repère ». Il nous dira que la force de ce dernier est de nous exposer aux « plus grandes questions ». Un peu dans le même esprit, Étienne Lambert rappelle à travers *L'Homme-néant* comment on a souvent réprimé violemment la folie (il fait témoigner Artaud). Le texte de Lambert fait plus que jamais l'expérience des mots et de leurs limites.

Dans *Roman*, Rimbaud disait : « On est bien jeunes quand on a dix-sept ans. » Les textes ici rassemblés ne sont pas des textes de l'INNOCENCE. L'INNOCENCE ? Elle est déjà perdue. Pas plus qu'ils ne sont des textes romantiques. Une passion ne se vit pas à temps partiel, en touriste. Vous sortirez transformés par la lecture de ces textes, dans un état d'ivresse

provoqué par la fébrilité, l'enthousiasme, l'euphorie, heureux d'avoir partagé lucidité et tendresse. Sommés d'identifier en vous quelques passions qui vous soient personnelles. En équilibre instable sur l'arête des vagues.

Félicitations à tous les participants du 25^e Concours Critère 2000-2001 portant sur le thème *Passions* et à tous les lauréats dont les textes font l'objet de la présente publication.

Denys Lelièvre
Professeur de littérature
Collège François-Xavier-Garneau

La Louve

Dany Boudreault*

C'est un garçon dans la guerre morte. Par la fenêtre : c'est là qu'il regarde. Il incombe au garçon dans la guerre morte de regarder par cet orifice, par là même où la guerre nous parle. À travers son périscope, une femme berce son enfant mort. On ne distingue pas le sexe de l'enfant, réduit à l'androgynie des traits, la seule vraie poésie des cadavres. Avant cette oscillation du corps de mère, cette embrassade à toute allure, cette urgence de prendre, la mère extirpait son magnum et le braquait sur les tempes de son enfant, et enfin sur tout le corps de chair émaciée de ce même enfant. Et elle le tuait avec un amour en suspension, sans épilogue, un amour beau. Dans cette seule convention de la mort, sans préavis, elle la tuait de tous ses yeux, de toutes ses mains, de tout son corps. Voilà le principe souverain ou ce sur quoi dort toute la rhétorique de la chose : l'être est d'abord et avant tout un être affectif. La preuve réside en ce qu'il se complait à dire qu'il est d'abord et avant tout un être affectif. C'est Mme Kingsley qui dit ça. Le garçon dans la guerre morte, c'est son fils. Comme dans un jeu d'enfant, la guerre, elle a démissionné. Ce qui reste, ce sont des petits cris en cavale le long des sentiers, un homme qui ne se souvient pas comment prier et une femme triste et enlaidie par la faim.

* Cégep de Rosemont

La guerre, ça vole. On voit les décombres de visages pillés, volés à eux-mêmes, ravagés. Mme Kingsley mourra dans le même ravage du temps, dans la même fracture des mots en miettes, brisés. Chaque matin, Mme Kingsley, elle exhorte son fils à l'ajourner, à la relayer à une autre instance que celle, peu avenante, du fils libre de disposer de sa mère en proie au meurtre d'elle-même. Elle crie : « Suicide-moi ! Je suis trop conne pour le faire. » À cet instant, il met du Harry Belafonte et elle se surprend à vouloir vivre encore. Quatre ans se sont écoulés depuis que la guerre est morte, quatre ans que Mme Kingsley est en supplémentaire. Elle dit, comme ça : « Si tu finis par me tuer, ce sera au moins sur du Harry Belafonte. » Le garçon, il ne dit pas grand-chose. Ostensiblement, il n'est pas nécessaire de causer. Sa carcasse à lui est celle des autres, surtaxée d'anomalies de croissance. C'est un bel enfant. De ses yeux, une très grande luminescence. Il aime beaucoup danser. On dit, de loin comme de près, qu'il danse comme dansent les filles. Il a déjà uriné sur un homme qui le traitait de lavette. Sa mère lui avait cousu de façon très approximative un parka en guise de récompense. Un jour, il se met à se taire en voyant le visage de sa mère. C'est comme si la lubricité suppléait à toute la maternité possible en un coup d'yeux. Alec s'était mis à vouloir sa mère, comme jamais un fils ne se serait mis à vouloir sa mère, avec l'ambiguïté des sens, l'idéalisation des jambes et des bras de mère, la bouche à laquelle on agrmente la propriété de bouche-muqueuse, capable de féminité à outrance. Quoique alanguie, la mère assimile ce désir, elle pressent ce désir qu'on a d'elle-même. La mort la rend beaucoup plus romantique, il faut le dire. L'imminence de la mort la met dans un rapprochement ahurissant, voire impossible, de l'état féminin en général. En jetant un coup d'œil à son fils et à Harry Belafonte, elle songe à son épitaphe : « J'aurai tout vu. » Elle affirme que ça, c'est la seule vraie prétention qui nous est permise, à savoir d'avoir

tout vu. Et puis elle pleure ; Alec remet le vinyle de Harry Belafonte. Et ses larmes, on les largue par la fenêtre, ça fracasse le pavé comme de l'eau qui vient de loin, comme un dévolu, comme la peur, comme quelque chose qui veut tuer. Qui n'y arrive pas. Les recalés, j'entends par là ceux à qui on abjure la foi de vivre, à qui on désavoue le droit aux seringues, au sérum, à la pénicilline et à la morphine, ces conscrits-là, on les laisse s'éliminer entre eux, on les massacre à coups de maternité exaltée ou dans une explosion de conjugalité meurtrière. Des enfants jusqu'aux mouches, ils nous exposent des bouches implorantes, des veines sèches au sang épais et parfois même granuleux. Dans le pays d'après-guerre, il n'y a plus rien, plus d'attente, ni de tristesse, ni de médicaments, ni de cris, ni de temps, ni de joie. Les ventricules ne pompent plus, tout le monde crève. Ce n'est pas le cas de la Kingsley et de son fils. Eux, ils survivent ; inconséquents, ils se marrent. Ils jouent à s'aimer. Cette fois, cependant, c'est vrai, il se met à vouloir sa mère. Il en bande. Alec, subséquemment à son érection, comprend mieux. Sa mère feint ne pas comprendre cependant qu'elle ne fait que ça : comprendre. Le lendemain matin, très tôt, Alec prend un paquet de ronces qui s'obstinent à être des ronces dans la guerre morte. Il les dépose sur l'édredon, et pendant que la Kingsley dort encore, il décampe. Il décampe. Fout le camp, se pousse. Jusqu'à la ferme des Glicksmann, il court. Comme un dératé. Il court à gros bouillons, comme quand il craint les adultes, comme quand il craint que sa mère l'ait finalement fait, sa propre justice, comme quand le temps est composé et que rien n'est jamais simple. C'est l'ankylose de quand on s'étonne du fait d'avoir grandi qui vient de le happer, de le mettre au pied de lui-même. Il aime sa mère. Quand la mère en question s'éveille, Harry Belafonte est partout dans la pièce. Au-delà des fenêtres, des enfants délestés de la gravité de vivre. À travers chaque fenêtre, des bouches avides de sérum. Partout

les médicaments se foutent de la gueule des suppliciés, leur passent sous le nez, en douce. Partout, le rationnement. Mme Kingsley, étendue. Ses mains tremblent, veuves du corps d'Alec. Elle sourit. Elle comprend. Sa disposition à mourir l'expose à un trop-plein d'amour. Alec, lui, rencontre la petite Glicksmann. Elle lui demande s'il pleure. Il dit une chose : je m'enfuis du désir de ma mère. Elle se met à pleurer, se met à comprendre. On n'y peut rien : la connaissance de l'inévitable fait pleurer. Elle entreprend de l'aider à se cacher, loin des autres et de lui-même, dans la vieille laiterie, près du remblai. Les deux demeurent un moment stationnaires dans la guerre morte. Le soleil pleut. En une montée fulgurante, elle retrousse sa jupe et lui exhibe son corps fissuré, son entrejambe. Il reste impassible. Il n'en a sensiblement rien à cirer. Elle le gifle. Les deux recouvrent leur position stationnaire. Le soleil pleut. Encore. La petite Glicksmann affirme que des services, ça se paie. Un temps. Deux temps. Ils s'approchent l'un de l'autre ; Alec se laisse embrasser. La petite Glicksmann a cette habilité de faire abstraction du soleil qui pleut, de la gueule froide d'Alec, d'incliner n'importe qui n'importe quand à n'importe quel désir. Car il fait partie d'un désir à elle, enfoui en elle, d'embrasser Alec, d'une manière abominable, d'arrêter le temps, de freiner la course de ce qu'on n'arrête pas et de l'embrasser là, près du remblai. La mère, quant à elle, est seule. Manifestement, seule, et ce, à jamais. Quand bien même les gens viendront la visiter en plaidant l'ingratitude du fils, elle sera encore seule, plus que tout, plus encore que d'être femme ou d'être mère. Mme Glicksmann s'en acquitte bien, je parle du départ du fils, quoiqu'elle récuse la solitude. Elle gît, affalée sur le lit, pataugeant dans la musique de Harry Belafonte. Puisque c'est tout ce qui lui reste, elle rit aux éclats, plus fort que la vie. Alec suit la petite Glicksmann qui le guide vers la vieille laiterie. Le sentier devient de plus en plus effacé, se confon-

dant avec la végétation abondante. Rien ne diffère vraiment de la forêt en soi. C'est lorsque Alec aperçoit la mesure en bois qu'il comprend l'ermitage dans lequel il s'engage, et dont il sera garant pour toujours. Déjà il pressent ce qu'on pressent quand une mère meurt sans nous, de l'absence de nous. La petite Glicksmann rit et sautille, pleine du pouvoir qu'elle aura sur lui. Elle ouvre la porte. C'est un large bac en acier qui se découvre. L'enflure du col est due à la rouille. Alec sourit parce qu'il comprend l'ampleur de l'action de partir. En voyant l'immensité du bac, il saisit la distance infinie entre ses antipodes physiques et ceux de sa mère, l'incompatibilité devenue réglable à souhait, devenue compatible. Il respire une bouffée d'air vicié par l'odeur de vieux lait. La petite Glicksmann est surexcitée, subversive, l'œil hargneux. Elle est beaucoup plus jeune qu'Alec, mais l'ignominie l'habite, l'ignominie de quand on comprend l'amour et ce qu'il déconstruit. La petite Glicksmann est invariablement morte au moment même où elle l'a embrassé, lui, au moment où elle a amendé le désir, où elle s'est arrogé le droit à la liberté de l'aimer, elle est morte. Sans nul doute. Les enfants cessent d'être des enfants quand on les dispense de la légitimité de faire semblant, de la légitimité de croire à ce qui est vrai. Ils se métamorphosent en monstres de l'échec, radieux de malheur. La mère, elle, l'a compris. C'est pour ça qu'elle a enfanté. Elle est d'abord et avant tout descendue dans la rue et a désespérément attendu là, dans cette rue-là, qui lui accordait une luminosité extraordinaire depuis le belvédère, il faut l'avouer. Elle lisait, passait le temps, chantait des chansons du folklore du pays en avant-guerre. Elle dormait à la pleine lune sous un tilleul. Au bout de trois jours, un homme s'est pointé et lui a demandé : « Vous voulez enfanter ? » La Kingsley a dit oui et ce fut tout. Tout s'est fait machinalement : après, l'homme a dit au revoir en gentleman et est parti. L'autre fois – beaucoup plus tard – qu'elle est

descendue dans la rue, c'était avec Alec. Elle est toujours restée solidaire à lui, à son corps d'enfant issu de son corps à elle. Et ce, même lorsqu'elle travaillait au troquet *Le Mouton Noir*. Elle rangeait Alec dans l'ancien dispensaire où les itinérants se rendaient avant l'indépendance du pays qui n'en est plus un. Toujours, on payait des traiteurs, on réinventait la géométrie distinguée d'un cabaret, on assortissait les tables d'un cachet pompeux et on ennoblissait la soirée avec un présentateur de pacotille et des numéros d'amateurs bidons. C'était le bon temps. Alec, lui, restait embusqué dans un coin, interdit de splendeur et d'amour pour la mère qui veillait à ce que les costumes, les liqueurs et les applaudissements soient prêts. Elle veillait à la configuration de tout le spectacle, splendide de mauvais goût, les soirs où ils revenaient, brisés et cassés par la danse et l'honneur. Cet honneur en canne était celui qu'on brandissait fièrement les soirs où on a tout à perdre. Ils dormaient nus. Sans se toucher. Peut-être quelquefois, mais le toucher gardait toutefois cette propriété d'être sensible à la vérité de la peau de l'autre. Les louves, elles, lèchent leurs petits jusqu'à entraîner l'érection de ceux-ci et arrêtent simultanément. Le fermier Glicksmann apporte un bol de semoule aux chats dans la laiterie. Il fait trembler le chambranle, entrouvre la porte et glisse le bonbon sur le foin sale. Et s'en va. Avant que les chats se précipitent sur le bol, Alec l'empoigne et ingère avec gourmandise le contenu. Tous les chats dont on ne veut pas, on les met ici, hors de toute atteinte, de celle des machines agricoles, etc. Les chats, même la guerre n'a pas réussi à les éliminer. Le taux de croissance féline s'élève à 200 %. Les chats se décuplent, se multiplient. Il en pousse dans les vieilles tranchées, dans les usines abandonnées, sous les ponts, au cœur des boisés. À la ferme des Glicksmann, pourtant, on a de la compassion pour les chats. C'est la probité existentielle avec laquelle les Glicksmann s'arment contre la guerre et ses fruits. Ils

attrapent les rescapés dans les fossés, au milieu du hasard. Tous en ville soupçonnent le fermier Glicksmann de débilité aiguë. C'est qu'ils ne sont pas assermentés par la vertu de la survie. Les Glicksmann connaissent les matins empreints d'odeur de putréfaction animale, ils connaissent ces champs de récifs d'animaux, bleuis par le baume de la nuit. Il ne suffit que d'un visiteur noctambule ou même d'un visiteur en smoking un après-midi de Pâques pour que le fermier Glicksmann laisse en plan son balcon, chahute sur l'allée et recule sa culasse, prêt à tirer à bout portant, fatalement, inexorablement, avec aisance. C'est un homme affilié à la mort, à laquelle il livre tout son assentiment. S'il trouve Alec, il lui percera le foie. Bien qu'il ne soit pas de mauvaise foi, c'est un homme comme ça, comme tous les autres, qui n'admet pas qu'on transforme sa pâture en nécropole. Alec observe, jour après jour, les chats mourir. Il porte à leur égard un sentiment de complicité. Il leur ravit quotidiennement ce bol de vie, de semoule quoi. C'est qu'il a faim. Il faut le confesser, cependant qu'il ne faut pas non plus l'inculper de quoi que ce soit : il en laisse une bonne bolée et accepte ainsi de subsister dans la privation. Alec collectionne les cadavres osseux et chétifs des tigres miniatures ; il les peigne, les enduit d'une espèce d'onguent s'apparentant à de la cire et les emprisonne dans une boîte cartonnée. Après une étrange procession, il les flanque finalement dans une trappe située à l'extrémité droite de la mesure où les carcasses congèlent. Il exécute tout ça au cas où il aurait envie de viande et parce qu'il faut croire en quelque chose. Sa mère, elle a toujours dit que la désillusion, c'est malsain. De réaliser, après avoir considéré toutes les conjectures possibles, après tout raisonnement rationnel, qu'il n'y a rien après la mort, eh bien, on n'est pas obligés. On n'est pas obligés du tout de réaliser ça. Alors vaut mieux s'embrigader dans le confort d'une croyance merdique et sans issue que de ne rien faire. Voilà

toute la philosophie de la Kingsley. Bientôt, Alec en aura bien marre de toutes ces minauderies, de ces trépassés miaulants. Il a déjà drainé tout le sang disponible d'un chat et tenté de dessiner la Kingsley. Il y a une surface qui miroite sur le bac en acier. Il regarde s'y fondre le désir immense pour sa mère. Dans ce reflet se tapit sa mère. Souvent il demande : « Qu'est-ce que tu fous là ? Sors de là. » Elle ne fait rien, il prend du sang, « scribouille » des lettres hésitantes, des noms, des lieux. Et puis il crie que c'est à lui, tout ce sang, que c'est pour elle, tout ce sang. Elle ne dit rien. Alors il dort. Dormir, c'est sa science à lui, son abdication à lui. C'est perdre, mais perdre pour qui ? Pour personne. La petite Glicksmann dégringole le sentier, déployant ses mains pour amortir les branches. Elle pousse la grosse porte. Debout, brûlante du désir d'Alec, désenchantée, « désenfantée », elle ferme la porte sur ce qu'elle ne veut plus connaître ou comprendre, se précipite sur la bouche endormie. Alec s'éveille, ferme les yeux, crispe ses doigts, ses yeux, ses épaules. Toute la magie avortée dans le foin. Les bons comptes font les bons amis. La petite Glicksmann lui empoigne une fesse : le tribut augmente de plus en plus, de jour en jour, de chat en chat. Chapeau la Glicksmann ! Elle se dresse, enhardie, et puis semble se décomposer sur place. Elle pleure. Tout le temps, elle fait ça. Elle le fait bien. C'est à travers la récurrence d'elle pleurant, de ses joues mouillées, qu'Alec lui adresse un regard. C'est la sensibilité de l'échec, voilà. Elle se pousse. S'il advient qu'Alec réfute la moindre avancée de la Glicksmann, la délatrice le dira à son père qui viendra lui percer le foie. Il a beau dire, il prend goût à ces visites quotidiennes. Elles le détournent des chats et de l'effluve du foin moisi. Une fois, il s'est imaginé explorer les contours de la Glicksmann en fermant les yeux. Mme Kingsley était larvée, là, sous les paupières, souriante et suave. Mme Kingsley, la moribonde, regarde avec fanatisme les enfants se faire égorger par les

mères misérables. Les mères, maintenant, font comme elle, guettant au tournant, vigies délirantes et belles de la libération. Dorénavant, elles se concentrent sur les ruisseaux de sang et d'enfants liquéfiés qui pleurent en longeant les gouttières. Le soir, la Kingsley met *Shake shake shake senora* de Harry Belafonte. Par cette musique fortuite, toutes les femmes dans toutes les maisons tapent arbitrairement du pied et gueulent à qui veut bien l'entendre un peu n'importe quoi. Elles meuglent, elles glapissent, bouillantes de bien-être. Il reste quelques chats qui dansent sur les rambardes. Mme Kingsley décide de dormir. Tout à fait. Non pas de ce sommeil d'après-guerre, mais plutôt de celui-là, léthargique, dont on ne se souvient pas tellement il était profond. Un bruit. On s'acharne sur la sonnette qui carillonne plus fort que Harry. C'en est trop : la Kingsley s'embusque sous les draps. À ce moment précis, elle veut mourir. Si Alec avait été là, il les aurait sommés de déguerpir. Ils ne l'auraient pas écouté, alors il aurait craché sur eux. Or, la loi d'ubiquité contraint Alec à ne pas être là, à ce moment précis où elle veut mourir. Ils défont la porte, déboulent sur le tapis gras, manquent de faire s'écrouler le buste de César qui dodeline sur son socle. Ce sont les sœurs, les foutues sœurs. Chacune, l'une suivant l'autre, s'assoit. La plus laide d'entre elles interrompt Harry, l'assomme à coups de doigt mal manucuré et asséché. Elles se mettent à rabâcher le discours misérabiliste de vieilles mégères racornies. Elles causent de la pénurie de médicaments, de leur enfance perdue, du père brutal et, bien entendu, du fils ingrat de leur sœur agonisante. Les femmes de la rue cadénassent leurs fenêtres, galopent, hennissent. La guerre continue ; il n'y a pas de reddition. Elles ont la frousse des juges, les femmes. Elles ont étranglé leurs enfants d'amour. Une femme crierait à l'égard de la Kingsley : « Laissez-la mourir ! » Mais elle ne crie pas. Il n'y a que son silence adipeux qui se répand dans les crevasses. Il

faut avoir tué pour se prévaloir de la liberté de mourir comme un chien. Cette certitude n'en est plus une dans la chambre de la Kingsley. Il s'agit d'un tout autre postulat, étranger à tous ceux maintes fois révisés et admis : le postulat du temps perdu à écouter les propos d'un troupeau de pimbêches édentées. Elles parlent, parlent et parlent. Mme Kingsley se résout finalement à faire semblant d'être morte. La Kingsley, ce n'est pas la Kingsley, elle connaît ses origines. Elle se souvient avec exactitude du diamètre du museau qui l'a descendue de la montagne. Elle n'est pas folle, la Kingsley ; elle est consciente de sa chance. Quatre enfants sont tombés sur la montagne. Le loup en a bouffé trois. Et le quatrième, il l'a emmené à la cheville de la montagne. La trajectoire se cassait par endroits, mais le loup, lui, n'en avait rien à faire des cahots et des lézardes. Il était plus robuste que la montagne. On appelle ça un loup volcanique. Le loup a donc charrié le bébé, fataliste, rempli du sentiment implacable de la mort qui l'attendait lorsqu'il rencontrerait quelqu'un. C'est ce qui survint : il mourut, sans procès, trois balles au flanc gauche. On lui a imputé le blâme de trimballer un bébé sur son dos. L'homme qui dégaina son arme, indolent, pour assassiner le loup, il s'appelle Ezechiel Kingsley. Ce même zig a essayé par tous les moyens d'arracher la Kingsley du loup. Elle gueulait, elle chignait en se cramponnant aux viscères du mammifère. Ses mains s'enfonçaient désespérément dans les cavités des blessures et en ressortaient maquillés de sang coagulé et vicié. M. Kingsley fut finalement victorieux, glorieux. En guise de drapeau, sa moustache exotique et lointaine. Comme toutes frontières, un habit de carabinier. Et le bébé échut dans sa famille. De là, cette haine pour les sœurs. Alec sait que ce ne sont que des conneries. Mais la Kingsley le raconte si bien que ça devient vraisemblable. La vérité est loin d'être spécifique, elle est relative. Il faut être démagogue, obéir aux fluctuations des gens et du temps. Car

il y a aussi ça de vrai : toutes les vérités changent. La petite Glicksmann remarque la bave séchée sur le pourtour de la bouche d'Alec. Celui-ci toise le bac d'acier. Son reflet se scinde, se fragmente en milliers de rien. Cet après-midi-là, elle le déshabille complètement. Lui, apathique, laisse les mains le labourer de long en large, l'ensemencer de l'envie de la mère. Il effectue quelques bonds en respect de ce qu'implique la manœuvre sexuelle par définition. Le souci est simple pour la petite Glicksmann : induire le plaisir à Alec et transformer ce plaisir en plaisir réciproque. Elle veut de lui un hurlement carabiné obtenu d'elle, de sa peau, obtenu de sa violence à elle, d'elle, par elle et en elle. Amen. Il le fait, il crie, il jouit, plein de l'image de la Kingsley. Alors elle pleure. Au moment où le souci n'en est plus un, rien ne va plus. Ils ne se regardent pas ; ils se voient. Alec brosse un portrait sommaire du corps émacié et constate qu'il n'y a rien à crier. Elle n'a manifestement pas un corps à crier. Si elle pouvait foutre le camp, qu'il puisse jouer avec les chats... Mais non, elle pleure, continue à faire ça, pleurer. Elle pleure de la faculté qu'il a de se déposséder de toute chose, sur la proximité induite de leurs deux corps, sur la limpidité du cri, son immédiateté. Elle pleure sur elle. La petite Glicksmann sombre dans l'hystérie, crie qu'elle veut se battre pour l'avoir. Elle menace Alec d'avertir son père s'il ne complique pas le processus. De cette même douceur et indolence qui lui sont propres, Alec de se lever, de lui dire qu'elle n'est pas sa mère et de lui assener deux bons coups de râteau sur la tête. Et ce, avec vigueur. Il est désormais dans un attachement immense avec la mère. Jamais il n'a été aussi près. Les sœurs parlent toujours, ponctuées par le ronflement en dérive de la Kingsley. Les vipères ne viennent pas pour l'argent, mais pour un rapt, pour enlever la Kingsley à la mort. Ce qu'elles ignorent, c'est que la mort est plus forte que la solitude. Au moment même où la tête de la Glicksmann heurte le foin

moisi, la Kingsley est morte. À l'insu des sœurs. Alec lèche le cadavre de ses yeux. Il lui ferme les yeux comme on ferme les yeux d'une mère. Les sœurs s'en prennent maintenant au gouvernement. Elles l'inculpent d'être corrompu. Assises, elles restent immunisées contre la mort, assiégeant le corps de la défunte. Par induction, les mères de la ville se délient d'elles-mêmes, transpercent les volets clos de leurs mains implorantes d'une justice oubliée. Elles murmurent d'une même voix la mort de la Kingsley. Elles disent : elle est morte, elle est morte. Les chats, quant à eux, continuent de crever. Une femme tape du pied ; les autres font de même. On croirait à quelque chose de fusionnel à la prière. Elles conjuguent le meurtre, à partir de cet instant, elles licencient le meurtre, le magnifient, elles s'en rafraîchissent. À coups de strangulation et d'amour exacerbé, elles attendent : Alec reviendra. Le baume à lèvres se densifie avec la moiteur de l'été. Le corps de la Glicksmann est droit et propre. Alec l'enduit de cire et le parfume de lait onctueux. La chatte de laquelle Alec a drainé le lait nécessaire à la cérémonie est affaiblie, chancelante. Ses chatons se détournent d'elle et vont siroter les parois nues du corps de la Glicksmann. Alec la bénit avec un fagot fumant. Il fait une toque avec ses cheveux et houspille tous les chats qui la suçotent et puis la glisse doucement dans la trappe afin qu'elle se conserve. Pour rendre le mausolée spacieux, il extirpe tous les mini cadavres de chats. Prend son ballot, sort dans l'été pénétrant. Quand les femmes l'aperçoivent, elles sont complices avec lui. De leurs yeux coulent le même fiel, dans leur bouche bat la même vérité. Il existe dans leurs mains la foudroyante aptitude d'ajourner, de réduire ceux qu'on aime à l'amour clinique, celui-là même qu'on ne voit pas au bout de la rue. La même femme qui tambourinait du pied chante du Harry Belafonte. Les enfants liquéfiés déballent les corniches et tombent comme un aveu. Les femmes endeuillées dansent et

font la révérence. Alec les observe en marchant et partage leur plaidoyer. Leur plaidoyer, c'est ça, ce Harry resplendissant, ces chats à n'en plus finir, cette vieille femme qui étire Alec en le félicitant de l'avoir enfin achevée, la Kingsley. Alec rentre dans la pièce remplie de la mort de sa mère. Les sœurs lèvent les bras au ciel, ventouses débiles de la vie plastique. De la vie retapée, de la chirurgie irréversible du mal de vivre. Alec crache sur elles. Il met bas son ballot, en sort les chats embaumés et en place de manière asymétrique sur le pourtour du lit pour faire peur à l'assistance. Les sœurs en appellent au gouvernement. Alec se fout bien de leur gueule, il se couche près de son amante et lui embrasse les yeux. Les sœurs ne comprennent pas que la Kingsley ne dort pas ; elles ne comprendront jamais. Alec saisit la main de sa mère, la couche sur sa bouche à lui. Puis, il chante : Shake shake shake senora. Il le fredonne comme une homélie, tout sourire. Il raconte comment un bébé est descendu de la montagne, agrippé à la tignasse d'un loup. Comment on a tué ce loup. Comment la Kingsley l'a éviscéré. Les chats restent frigidés, dans un voisinage incroyablement beau du lit de la Kingsley. Les femmes, elles, débordent du dehors par les interstices de la fenêtre, plaidant la victoire du fils. Elles lancent des poignées de victoire et de gloire. La famille officielle s'éloigne, horrifiée par les chats. Il faut égorger les chats pour tenir loin les rapaces. Les vrais rapaces. Alec s'endort avant que le fermier Glicksmann ne lui perce le foie. Les femmes se retirent, aspirées par ce qui leur reste de lumière. Alec berce sa mère, se love contre ses seins morts. Il parle la langue de ceux qui n'ont plus rien à dire, ceux qui ont tout dit.

Délire d'un homme usé

Sarah Deschênes *

1

– Salope !

Un caillou contre le mur. Un vain petit caillou contre l'impassibilité tranquille d'une mer en furie qui se déferle aux pieds de l'homme, ténu. Éclaboussures. Il y a comme un parfum de sel dans l'air. Déjà, il imprègne l'homme : ses lèvres, ses cheveux, sa peau.

– SALOPE ! SAAAAAAAAALOOOOOOOOPE !

Un hurlement, un cri des profondeurs. Et un autre caillou contre ce mur à grand déploiement qui rugit au contact du sol, se fracasse et recommence. Un caillou de haine contre un mur de mer.

Arrêt. L'homme s'immobilise, regarde la mer. Son regard crie au défi. Il montre le poing, puis le pied, puis les dents.

Ensuite, il repart. Un autre caillou contre le mur. Ne pas s'arrêter, surtout ne pas s'arrêter. Elle s'épuisera bien, elle aussi, à se déchaîner ainsi, à sortir de ses gonds. Elle souffrira.

– Voilà pour toi, ordure !

* Cégep de Rimouski

Le projectile est lancé. L'homme virevolte, danse, se retourne :

– Et un autre ! Si tu peux éclater, damnée ordure, te perdre et ne jamais te retrouver ! T'étendre à mes pieds, anéantie, me demander pardon, me demander grâce. Des millions de gouttelettes se terrant de honte contre les grains de sable. Et tiens, encore un !

L'homme rit. Le visage tourné vers le ciel, le dos cambré, l'homme rit.

– HA ! HA ! HA ! Tu entends, pourriture ? C'est à ta perte que je ris ! À la fin de tes millénaires. À la fin de ton règne. Sens comme tu te décomposes déjà ! Tu empestes, pourriture !

Et l'homme se tait, vite, un autre caillou, profiter d'un moment d'inattention chez l'adversaire pour un assaut fatal. Un autre caillou emporté, brisé contre les autres petits cailloux que la mer roule dans son hargneuse violence. Tourbillon de petits cailloux. Et la vague meurt sur le sable.

– Tu crois que ça me décourage ? Tu crois que les petits cailloux que tu vomis à mes pieds me découragent ?

L'homme s'élançe vers la mer, y met les pieds, se précipite vers la vague, le poing dressé, un cri de guerre derrière lui, en lui, quelque chose de profondément blessé. Puis il revient vers le rivage paisible. Haussement d'épaules.

– Et bien, tu te trompes ! Ha ! Ha ! Ha ! Vieille garce, va !

Vite, trouver un autre caillou. Il se gratte les cheveux. Lentement. Pas un caillou en vue. Frénétiquement. Mais où se cachent ces fichus cailloux ? Les yeux s'allument : en voilà un ! En voilà d'autres ! Ricanement.

– Il y en a encore, il y en aura toujours, et je te détruirai, je t'exterminerai comme tu as exterminé...

L'homme s'arrête, baisse la tête, regarde sa main, l'ouvre. Un doigt après l'autre. Pleine de cailloux. Vainement pleine de cailloux. Son sourire, presque fou, son délire, descend le

long de ses joues, s'échoue à quelques centimètres du menton, tout retourné. Il secoue la tête. Non, cela ne peut pas être vrai. Il retourne sa main. Et tombent les cailloux. Tous ensemble se creusent une place dans le sable, sur ses chaussures. Les pieds couverts de cailloux, l'homme. Il les regarde. Stupéfait. Attentif. Presque triste. Oui, finalement, tout à fait triste. Il lève les yeux.

— Avoue, tu as enfin cru que tu m'aurais. Tu te disais : « Cette fois, c'est la bonne, il ne s'en remettra pas, j'en ai fini avec lui ! » Tu me regardais et tu riais, n'est-ce pas ? Admets que tu riais. C'est ton rire, n'est-ce pas, qui hurle plus fort que moi, qui m'enterre, qui me tue ?

L'homme inspire, expire. Aucune puissance, aucune volonté, seulement un immense, immense chagrin :

— Mais détrompe-toi. Je ne suis pas fou. Pas encore.

L'homme met ses mains, vides de violence, dans ses poches et il marche vers les herbes, vers les dunes. L'homme s'appelle Flodie.

2

Avant, elle avait un prénom. C'était l'époque où elle existait, heureuse. C'était une époque indistincte, irréelle. C'était une époque à la conjugaison passée.

Enfant, elle possédait le monde. Elle vivait dans une bulle que ses parents n'osèrent jamais crever. Elle se figurait que l'existence se révélerait une aventure facile et belle. Elle n'en savait rien. Rien du tout. Ses beaux livres, ces amoncellements de mots qui la faisaient rêver, ne lui avaient jamais raconté la perte, la tristesse, le désespoir, le délire, la folie, la déchéance, la fin. Elle connaissait toutes les capitales du monde, mais la vie, non, elle n'en savait rien. Rien du tout.

Lorsqu'elle avait rencontré Flodie, elle l'avait aimé tout de suite. Elle avait succombé à cet artiste original, et très talen-

tueux, qui ne présentait jamais ses œuvres sans une tuque rouge sur la tête. Elle l'aimait. Elle aimait ses yeux, ses yeux si bleus, si bleus et infiniment, infiniment tristes. Elle ne savait pas alors que c'était de la tristesse. Elle était seulement persuadée qu'elle voulait savoir, qu'elle voulait y plonger et s'y perdre aussi. Elle avait emménagé dans sa petite maison grise, là-bas, au bord de la mer, de la mer qu'elle craignait un peu. Elle l'avait fait les yeux fermés, les mains dans celles de Flodie, confiante. Elle l'avait fait pour suivre celui qu'elle aimait et qu'elle aimerait toujours. Ils ne se connaissaient que depuis trois semaines.

Ensemble, ils avaient conçu l'œuvre ultime de Flodie. Ils l'avaient appelé Tannef. Flodie répétait que jamais, jamais auparavant il n'avait su créer quelque chose d'aussi beau. Il disait qu'un chef-d'œuvre comme celui-là devait être unique. Et Flodie ne vécut plus que pour lui. Et pour elle. Flodie était amoureux. De cet amour qu'elle n'avait jamais lu dans les livres. De celui qui fait pleurer. Bêtement pleurer. De bonheur. Flodie était amoureux, de cet amour-là. Et il aurait voulu le crier. Fin du conte de fées.

Après le drame, déjà, elle n'avait plus de nom. Elle n'était plus que la mère de Tannef. Belle ou laide, quelle importance ? Elle n'était plus personne.

Le plus difficile, c'était de continuer à vivre. À vivre comme si rien ne s'était passé. Se lever chaque matin et manger. Prendre une bouchée, la mastiquer, puis avaler. Amèrement. Difficilement. Porter le verre à ses lèvres et boire. Comme si elle avait faim. Comme si elle avait soif. Comme si tout avait encore un sens. Puis se rendre à la salle de bain, se coiffer comme si elle avait encore conscience de cette portion de femme en elle et s'habiller avec soin. Aller au village. Choisir des fruits et des légumes. Répondre aux questions idiotes et lire, dans les yeux de tout le monde, le drame. Le relire encore. Même si tous jouaient faussement l'innocence.

Et évitaient d'en parler. Savoir que dès qu'elle avait le dos tourné, ils en parlaient, qu'ils n'en pouvaient plus de se retenir.

Avant, elle avait un prénom. Mais les années passent. Et le mal demeure. Elle n'est plus que la femme de Flodie. Pour tout le monde, au village, elle n'est plus que la femme de Flodie. Et elle le sait, chaque matin, lorsque personne n'ose plus la regarder dans les yeux. Elle le sait, qu'ils pensent tous à lui, qu'ils le jugent, qu'ils le craignent. De chercher ainsi. D'attendre encore après vingt ans. Elle sait qu'ils ne veulent plus lever le regard vers elle, par peur de devenir fous, eux aussi. Comme si elle portait la folie en elle... Comme si la folie, cette folie-là, ne naissait pas du mal. Du mal profond, qui ronge et épuise. Elle sent qu'elle les met mal à l'aise chaque fois qu'elle tente d'avoir une conversation. Une conversation, une seule, pour contrer ce silence terrible qui meuble sa vie. La femme de Flodie, la mère de Tannef... et son nom, son nom à elle, est-ce que quelqu'un, quelque part, se souvient ?

3

Son nom ? Pour le moment, Roselyne. Avec un « y ». Bien important, le « y ». Cela donne de l'ampleur, cela impressionne. La vie de Roselyne se limite à cet idéal : impressionner. Lorsque l'on est l'une des nombreuses concubines de l'empereur, impressionner, ou tenter d'y parvenir, c'est une question existentielle, c'est être la première ou la cinquante-deuxième. Roselyne, elle, a choisi d'être la favorite, la révéree, l'idole. Elle est celle, irréaliste, que l'on voudrait saisir avant qu'elle ne disparaisse au douzième coup de minuit. Roselyne, elle, a réussi.

Hier, elle s'appelait Anne. Parce que cela sonne humble, d'une humilité pauvre. Hier, elle parcourait pieds nus les champs de sa Provence natale, elle livrait ses cheveux à

l'emprise du vent et elle chantait son enfance. Elle était de descendance ouvrière et sans espoir de s'en libérer. Lorsqu'elle grimpait sur la branche la plus basse de l'arbre et qu'elle s'y assoyait comme si elle avait conquis le monde, elle rêvait de diriger une expédition et de découvrir une autre Amérique ou d'être médecin parce que son père toussait trop fort et teintait de rouge son mouchoir d'un blanc sale. Mais elle ne pourrait pas. Elle ferait le ménage dans la maison du commissaire, au coin de la rue. Elle se briserait les mains, et le dos. Anne n'habitait pas dans une fiction et l'histoire ne se terminerai pas bien. Anne était une victime de son destin. Comme bien d'autres avant elle. Comme bien d'autres après elle. Dont on ne parlerait jamais. Parce que l'on n'aime pas les histoires tristes.

Aujourd'hui, Roselyne ; hier, Anne : demain, elle ne sait pas encore, ni même cet après-midi. Son nom ? Il change avec les histoires, les journées et le vent.

Parfois, elle est « il ». Parfois, elle se prénomme Simon et parcourt l'arc-en-ciel d'un bout à l'autre, aussi rapidement que le lui permettent ses pieds de nain. Parfois, elle préfère Arthur et habite dans une grotte de pierre, entre la base et le sommet d'une montagne aux neiges éternelles.

Parfois, elle n'existe pas vraiment. Elle est Gontrand, le Dragon roux, ou Camomille, l'elfe folle. Elle est Grivoire, le géant maladroit, ou Ernest, le rat roi des égouts de Paris.

Elle est ce qu'elle veut. Elle n'a pas d'identité propre. Elle est, chaque jour, une histoire différente, des personnages qu'elle regarde vivre en elle et qu'elle se surprend à devenir. Elle est son imagination.

Lorsque quelqu'un l'aborde, elle dit qu'elle n'a pas de maison, qu'elle habite à la fois Londres, Rome et Tokyo, quand elle ne visite pas Prague, Barcelone ou Rio. Elle explique qu'elle marche sur les nuages d'un continent à l'autre et qu'elle s'y endort, quelques fois. La curiosité des gens s'arrête

toujours là. On sourit, on se dit qu'elle semble bien naïve, avec les centaines d'étoiles rousses sur ses joues. Au fond, on l'envie, cette petite, qui croit encore que la vie est belle. On espère qu'elle y croira toujours. Et on l'oublie rapidement, car il faut bien songer à ce que l'on mangera au souper.

Durant tout ce temps, il n'y a pas un moment, pas une minute, pas une heure où elle n'a cessé d'écrire une histoire dans sa tête.

4

Ce matin-là, comme à tous les matins, le petit Tannef se réveilla tôt. Il regarda l'heure qui pointait sur l'horloge de sa chambre et sourit. 6 heures 39 minutes. Seulement une minute et son père ouvrirait la porte de sa chambre, l'éveillerait de ses lèvres sur son front. Et Tannef prétendrait le sommeil, simplement pour ne pas perdre ce moment de tendresse. Car Tannef adorait son père. Et Flodie adorait son fils.

Un bruissement, comme un murmure derrière la porte. Tannef ferma les yeux en vitesse, se recroquevilla sous les couvertures, un ourson velu au creux de ses bras, tout contre son ventre. Et Flodie entra. Ce matin-là, comme à tous les matins. Se doutant bien que ce petit Tannef endormi était un imposteur, un voleur de baisers. Et s'en fichant éperdument.

Tannef, les pieds nus sur le sol. Cherchant des yeux des bas de laine multicolores. Qu'il s'empressa de chausser. Pour se jeter hors de la pièce et dans les bras de sa mère. La mère de Tannef. La femme de Flodie. Qui éclata de rire. Ce matin-là, comme à tous les matins. Dans une maison grise, là-bas, derrière les herbes, derrière les dunes, le bonheur perlait à travers les actes quotidiens de trois personnages, amoureux.

Après le déjeuner, après les vêtements, il y avait l'école. L'école et le sac. Le sac sur le dos. Le dos caché sous un manteau en bataille avec l'automne. L'automne qui faisait rage,

dehors, qui secouait les herbes, qui hurlait au visage, qui mouillait les cheveux, le cou. Le cou recouvert d'un foulard rouge. Saisissant. Le petit Tannef était prêt.

Il partit pour l'école en faisant un simple détour par la plage. Il le faisait tous les jours. Il aimait la mer, prétendait vouloir l'épouser. Ce matin-là, elle grondait, colérique. Elle se jetait féroce sur la plage, s'y brisait. Sans cesse. Les vagues, une après l'autre, immenses, se fracassaient en des milliards d'éclats salins. La mer rugissait si fort, elle anéantissait tout le reste. Le ciel, ployé, semblait s'y perdre. Elle donnait un spectacle d'une puissante beauté, hypnotisante. Les raisons de sa rage n'avaient aucune importance. Ce matin-là, Tannef partit pour l'école, mais il n'y parvint jamais.

Sa mère, après son départ, s'était assise. Lorsque la sonnerie du téléphone vint mettre un terme à sa rêverie, elle sursauta. Elle n'attendait aucun appel. Mais la sonnerie du téléphone persistait et il fallut répondre.

– Oui, allô ?

– Bonjour ! Je suis Madame Saintonge, l'enseignante de Tannef. Excusez-moi de vous déranger : je voulais simplement vous demander la raison de l'absence de Tannef en classe, ce matin. Il ne souffre de rien, j'espère ?

Ce ton anodin, presque souriant... Les mots résonnaient et résonnaient sans cesse dans sa tête, l'étourdissaient : absence de Tannef, absence de Tannef, absence de Tannef, absence de...

– Allô ? Allô ? Madame, êtes-vous encore là ? Madame !

Plus le ton devenait insistant, plus la réalité apparaissait dans l'esprit de la mère de Tannef. Son petit garçon. La réalité faisait un pas. Son petit garçon n'était pas à l'école. La réalité faisait un autre pas. Son petit garçon était bel et bien parti pour l'école, mais il ne s'y trouvait pas. La réalité avançait en courant, maintenant, alors que le combiné, de son oreille, descendait à sa joue, de sa joue, descendait à son cou, de son cou,

descendait à son épaule. Son petit garçon, quelque part en chemin, avait disparu. Et fracassement du combiné sur la céramique. La voix se tut enfin. La méchante voix. Celle des mauvaises nouvelles, des grands drames. Elle éclata en morceaux et se répandit partout, sous les meubles, dans les moindres recoins. Elle ne disparut pas, elle envahit.

Tombée à genoux, la mère de Tannef :
– FLODIE !

Et ce dernier d'accourir. De s'arrêter net à l'entrée de la pièce. De regarder sa femme, dévastée. Il devina, au sujet de Tannef. Et il décida de réagir.

Une heure plus tard, le village en entier, ses hommes, ses femmes, ses enfants, attendait à la porte de la maison grise, là-bas. Ils attendaient les ordres qui ne tardèrent pas, ces ordres que Flodie se répétait inlassablement, comme une chanson, comme une berceuse, pour endormir un enfant. Lui, il tentait d'endormir la crainte.

Tous, ils cherchèrent. Meticuleusement. Tout d'abord pleins d'espoir, presque insouciant, et de plus en plus sombres, avec la tombée du jour, de plus en plus sombres et silencieux. Un silence complet, maintenant, alors qu'ils parcouraient pour la quinzième fois, peut-être, le territoire qui leur avait été assigné.

Un cri : il y avait enfin quelque chose !

Déposé par une vague, un foulard rouge, sur le pied d'un aimable chercheur...

Toute la nuit, dans la maison grise, là-bas, résonna l'allégretto de la septième symphonie de Beethoven. En boucle. Une répétition inlassable, machinale. Mais n'était-ce pas plutôt le silence, un silence complet, un silence total ? Qu'une musique ne pouvait, de toute façon, combler. Un silence de mort, oui. Un silence plus envahissant que les pleurs de parents, pétrifiés, orphelins d'un fils qui avait aspiré à consoler la mer et à embrasser les flots. Un fils mort. Noyade.

5

6 heures 39 minutes, mais quelle importance ? Celle de ne pas être en retard, surtout que ne se dérobe pas le moment. Flodie pose les pieds sur le plancher de bois brun, assis à la limite du vide sur le bord de son matelas, les deux mains comme un appui de chaque côté de son corps, la droiture du cou ébranlée.

Soudain, une idée fulgurante, et le voilà debout, le voilà qui se redresse, qui se presse, qui quitte l'endroit, traverse le corridor, ouvre une porte, ouvre la porte toute grande, et... Le lit vide, la rigidité des draps : non, ce n'était pas un rêve, même mauvais. Flodie retourne à la grisaille de son âge, à sa réalité en souffrance. Il regagne sa chambre, se perd en chemin dans une langueur triste. Il s'habille chaudement, le vieux, il se vêt de laine et d'étoffes épaisses. Il se protège d'une tuque rouge et de gants solides. Flodie va affronter le matin et le vent marin.

Il sort de sa chambre sans un regard. Il sourit. Peut-être. Un espoir chimérique.

La porte du cabanon s'ouvre sous son impulsion. Il entre. Cela sent le bois, le fer rouillé et la moisissure. Cela sent le temps qui passe. Sur le plancher à la planéité froissée, des outils gisent en tas, au milieu des chaises et des bicyclettes tordues qui ne roulent plus depuis longtemps. Mais Flodie ne voit rien de tout cela. Flodie n'a d'yeux que pour une pelle déjà sale, droit devant lui, seul instrument encore debout, seule rescapée du désordre. Plus aucun doute, un sourire s'est égaré sur ses lèvres.

Une pelle sous le bras, une tuque rouge sur la tête, un sourire pour visage, un homme vieux marche d'un bon pas vers les dunes, vers les herbes. Il est seul. La plage est seule. Il n'y a personne. Même la mer n'apparaît que plus loin, que bien

plus loin, à quelques kilomètres de sable mouillé. Il n'y a que le soleil encore bas.

Flodie creuse. Soulèvement de la pelle et envol de la boue. Pour la dixième fois, peut-être, dans ce trou-là. Pour la centième fois, ce matin-là. Pour la millième fois, cette semaine-là. Pour la millionième fois, sans doute, depuis vingt ans. Soulèvement de la pelle, sans égard pour son âge, sans égard pour cette lassitude dans les muscles, sans égard pour la sueur qui lui brouille la vue, sans égard pour la femme qu'il laisse derrière lui tous les matins, dans le lit de l'unique chambre encore hantée de la maison grise, là-bas.

Flodie creusait déjà il y a une heure.

Ce trou ne donnera rien. Cette portion de plage trempée, désertée de vagues, ne révélera rien. Flodie met la pelle sous son bras, laisse derrière lui un amoncellement d'un brun presque gris. Il en a déjà laissé neuf, comme ça, derrière lui. Comme il a laissé neuf trous, neuf espaces vides, neuf parties de sa journée qui ne lui ont rien livré.

Flodie fait quelques pas, prend l'instrument de métal qu'il tenait sous son bras, le plonge avec énergie devant lui et creuse.

Flodie creusera encore dans une heure.

Dans une heure, quelques personnes, vous, peut-être, erreront pour un peu de cet air vivificateur au parfum de sel. La plupart offriront quelque chose comme un sourire, sur le visage, quelque chose de bien et de doux. Elles se croiseront sans un mot, s'aimeront peut-être. Dans l'anonymat. Se trouveront belles dans une sérénité de passage. Elles chercheront la solitude, une pièce de bois que la mer aura déposée pour elles pendant la nuit, pendant qu'elle se tenait haute. Elles s'assoieront, enfouiront leurs pieds dans le sable comme le font les enfants. Le bonheur.

Quelques-unes d'entre elles observeront un homme. Marchant de long en large sur le terrain privé de la mer, basse.

Choisissant un endroit où planter sa pelle et l'enfoncer. Bondissant parfois, l'outil dans une main, au-dessus de la tête, les bras brandis. S'arrêtant net, se penchant, mettant les mains contre le sol, puis la joue, le nez, les oreilles, écoutant, reniflant, attendant. Quelque chose. Puis se relevant, brisant la plane perfection par sa pelle implorante dans le sable mouillé. Creusant, creusant, jusqu'à n'être plus qu'à demi visible. Puis sortir, la pelle souillée sous le bras, cherchant un autre endroit.

Les plus patientes d'entre elles le verront ensuite jeter sa pelle et courir. Courir vers la mer, loin, là-bas. Et, une fois arrivé, se mettre à en suivre la ligne, du nord au sud, puis se retourner et recommencer, prenant chaque fois un peu plus de distance avec la mer. Mettre un pied devant l'autre et ne jamais cesser d'observer le sol. Comme si une vie en dépendait. Après quelques minutes de déambulation, après quelques longues minutes, elles le verront relever la tête et se précipiter vers le rocher le plus près pour en faire le tour, plusieurs fois s'il le faut, puis se mettre à creuser de ses mains à la base, en faire tout le contour, s'en tacher les vêtements. Et s'entêter. Effectuer le même numéro pour chaque rocher, chaque pierre. Porter de plus en plus le poids du sable humide sur ses vêtements. Seule sa tuque, rouge, intouchée, restant si insolemment rouge.

La majorité n'iront pas plus loin. Elles se lèveront, parcourront le chemin inverse, se forceront à sourire. Elles baisseront les yeux de peur de rencontrer un regard qui en dirait trop long, elles réprimeront un frisson. Elles feront dévier leurs pensées, mais surtout, surtout ne pas s'avouer que cet homme, que cet homme avec sa pelle, ou sans sa pelle, est complètement fou. Ne pas s'avouer que l'on peut souffrir à ce point-là. Ne pas s'avouer qu'avant, il était l'un des leurs. Ne pas s'avouer... Renier tout. Renier les bons moments. Renier les soupers dans la maison grise, là-bas. Renier l'homme. Le

renier en entier. Renier que la douleur l'a rendu fou. Et renier sa femme avec lui.

À l'heure où les bureaux auront englouti le reste de l'humanité, Flodie cherchera toujours, du nord au sud, de l'est vers l'ouest, d'un point de la diagonale à l'autre. À l'heure où plus personne ne pourra le regarder, le juger, le renier, Flodie fera entendre sa voix. Plusieurs fois, à répétition, comme une corne de brume, en écho, à pleins poumons ou du bout des lèvres :

– Tannef !

– Tannef !

– TANNEF !

Et il posera sa main gauche contre son oreille gauche et attendra la réponse.

La vie de Flodie, à marée basse, se résume ainsi.

6

Durant tout ce temps, il n'y a pas un moment, pas une minute, pas une heure, où elle n'a cessé d'écrire une histoire dans sa tête.

Jusqu'au jour où elle rencontre Flodie. Mais Flodie ne la rencontre pas. Enfin, pas tout de suite. Flodie est beaucoup trop occupé à souffrir, et on ne souffre pas à temps partiel. C'est un emploi qui exige tout : le corps, la tête, le temps qui passe, la raison, peut-être. Tout. Flodie avait décidé de s'y consacrer d'une façon tout à fait perfectionniste. Et à partir du moment où l'on s'y consacre ainsi, rien n'existe plus. Alors elle n'existe pas non plus. Elle, comme tout le reste. Il n'y a plus, au centre de l'univers, que Flodie et sa douleur.

Ce jour-là, ce jour où elle rencontre Flodie, elle n'a pas encore de nom. Elle cherche, recherche, mais rien, rien du tout. Le néant. La fin de son inspiration. Il n'y a plus rien à inventer. Plus rien à créer. Elle est perdue. Sans identité propre.

Elle erre. Un fantôme. Un ange. Seule. Les joues fouettées par des mèches de ses propres cheveux. Elle marche. Sur la plage longue. Comme sur un nuage. Sans aucun effort. Comme si rien n'arrêtait ses pas. Une enfant transparente. Une enfant de songe qui n'a plus de songes pour exister.

À l'heure où tout le monde renie Flodie par ignorance, par innocence, la petite fille sans nom, elle, se retourne. Et elle le voit. Pour la première fois. Deux inconnus marchant sur une même plage, à la même heure, le même jour, à tous les jours. Sans jamais avoir levé les yeux. Sans jamais avoir accepté d'entrer dans le monde d'un autre. S'attacher, comme un enfant, égoïstement, à ce qui est et ne sera jamais à aucun autre qu'à soi. Et, soudainement, à travers sa sphère éclatée, elle le voit. Pour la première fois. Et elle sait quelque chose. Quelque chose d'incertain, quelque chose de flou. Comme si elle l'avait toujours attendu.

Elle penche la tête et l'observe. Une douleur humaine. Une douleur qui a supplanté l'homme. L'a terrassé complètement. Une douleur conquérante. Elle le voit jeter la pelle, courir vers la mer, parcourir des diagonales à la recherche d'un détail qui lui aurait échappé, d'un minuscule espoir. Elle le voit qui ne trouve rien. Elle sent comme il a mal. Elle sent comme si elle avait mal à sa place. Elle sent sa perte. Et elle se dit que c'est probablement l'histoire la plus triste qu'elle ne se soit jamais racontée.

Ainsi se déroulent dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi. Ainsi se déroulent les semaines. Sans aucun changement. La petite fille traque la souffrance d'un homme éperdu. Qui n'a même plus la force de se prendre le ventre. Qui n'a que la force de chercher. Car l'impatience le gagne. Car le désespoir le guette. Elle le traque sans chercher à le juger, sans chercher à le condamner.

Puis un après-midi qui n'a rien d'anormal, un après-midi de guet, alors que l'homme termine sa besogne un peu plus

tôt que les autres jours, peut-être, mais n'est-ce pas le soleil qui se sauve plus tard ?, il descend vers la mer. Regarde les vagues lui lécher les bottes. En sachant pertinemment qu'elles cherchent à le gagner, à le soumettre, qu'elles n'en veulent qu'à sa volonté. Inexpressif.

La petite fille s'approche de lui. En silence. Il n'y a que le silence qui compte. Pour ne pas froisser l'instant. Elle lève sa petite main, la regarde un instant, puis la glisse dans la main vieille de Flodie.

Une petite fille et un homme brisé. Main dans la main. Les yeux dans la mer. À n'y rien comprendre.

7

Depuis qu'une première fois, sa main dans la sienne, Flodie se surprend à l'attendre chaque jour, comme si un accord implicite avait été convenu à ce simple contact. À l'heure où le jour s'éteint dans la nuit, quelque part après la folie méthodique de Flodie, une petite fille glisse la main dans celle d'un homme douloureux. Qui la serre très fort, pour la retenir, pour ne pas qu'elle s'envole. Ils observent la mer. Ils n'échangent pas une parole, mais chacun sait.

Mais voilà que Flodie, peu à peu, tend à bâcler sa folie. Cela commence d'une façon anodine, quelques mètres oubliés de sa minutieuse recherche et sur lesquels il ne s'attarde même pas. Ou sur lesquels il ne fait que jeter un coup d'œil distrait. Puis, à marée basse, des trous qu'il ne creuse plus aussi profonds, avant de ne plus les creuser du tout. Il s'arrête parfois, dénude sa tête, se gratte le crâne. Avec un brin de rêve dans la posture. Un air absent. Il cède le terrain à la mer, sans combat, pas une seule tache sur son habit. Il ne court même plus. Il n'écoute, ni ne respire le sable. Comme si, enfin, il était convaincu de son innocence. Lorsque la mer s'offusque d'un tel calme, il la regarde sans un mot et caresse

les cailloux qu'il tient de sa main droite. Pour Flodie et cette petite fille sans nom, chaque rendez-vous se pointe un peu plus tôt que le précédent. Imperceptiblement, bien sûr, mais ils le savent tout de même. Sans un mot. Ils ne se regardent jamais. Lui, il regarde la mer et y perd son fils à chaque fois ; elle, elle arrive par derrière et lui donne sa main au creux de la sienne. Main dans la main, grand et petite, ils s'absorbent dans une contemplation silencieuse. Ils ne bougent pas. Ils ne le font jamais. Puis, sans qu'aucun mouvement apparent n'ait donné le signal, ils se séparent. Lui, à gauche ; elle, à droite. Aucun d'eux ne se retourne. Si bien qu'il ne saurait vraiment dire son âge, ses cheveux, ses yeux. Il l'ignore en entier.

De la même façon, un jour, main dans la main, petite et grand, ils se mettent en marche. Plus ils avancent et plus les pas de Flodie s'allègent. Parvenus à destination, ou quelque part entre le départ et l'arrivée, ils s'assoient contre un rocher et se taisent. Ils n'ont d'yeux que pour cette mer, basse ou haute, houleuse ou apaisée, écumante ou dormeuse. Ils n'ont d'yeux que pour elle. Puis, ils se lèvent, enlèvent négligemment les grains de sable fidèles, reviennent à leur origine et se séparent.

L'accord est tacite. À l'heure où la nuit s'épuise et meurt en journée, à l'heure où la lumière renaît de l'obscurité, une petite fille glisse la main dans celle d'un homme vieux de ses chagrins. Qui la serre fermement, pour ne pas qu'elle se noie, pour ne pas la perdre, celle-là. Malgré le silence de l'accord, chacun connaît avec exactitude le rendez-vous. À la base de la folie blessée de Flodie.

8

Ils marchent depuis un long moment déjà. Le ciel se perd dans la mer, ce matin, tout est gris. Le nord, le sud... Ils ne se

souviennent déjà plus. Leurs pieds foulent l'herbe longue des falaises. L'océan les regarde d'en bas.

Doucement, Flodie s'arrête. La petite fille en fait autant. Sans avertir, pour la première fois, il se penche vers elle et la découvre. Tout, ses pieds, ses jambes, sa taille, son dos, ses épaules, ses étoiles, ses yeux. Et un petit nez qui plisse quand elle rit. Il s'attarde sur les lèvres, tente d'en deviner la musique. Un corps d'enfant. Un chef-d'œuvre à chaque fois. Elle est délicate. La prendre dans ses bras, il craindrait de la briser. Il jette ses yeux dans ses yeux. Il est submergé. Elle soutient son regard. Le temps se fige. Ils s'observent. Lui, brisé ; elle, vierge. Lui, orphelin ; elle, angélique. Il ouvre la bouche, esquisse :

— Pourquoi ?

La petite fille baisse les paupières. Il la voit qui inspire. Elle ouvre les yeux, s'attarde un instant dans ceux de Flodie. Elle répond :

— Je ne sais pas.

Et ils restent là, les yeux joints, les mains aussi. Les deux, cette fois-ci, ils ne savent pas vraiment quand, ni comment. Et le temps suspendu reprend furieusement son retard.

9

Un corps s'échoue sur le sable blond. Presque tendrement. Une vague meurt avec lui. Ensoleillée, la journée est ensoleillée, et belle. Une journée qui allège, qui enveloppe, qui caresse. La saison importe peu. Seul l'effet compte, l'apaisement. Comme si tous les tourments, d'un coup, s'envolaient vers le soleil et éclataient comme le ferait une bulle de savon.

Le corps flottait depuis quelques jours, déjà, dans la baie. Et il avait fallu cette journée, cette journée magnifique, pour que le corps se dépose sur le sable et y reste accroché. Un corps saturé d'eau, presque méconnaissable. Une véritable

transformation. Pas même une tuque rouge pour le distinguer. Elle avait libéré son secret, comme un bouquet de cheveux blancs. Flodie est vieux, désormais. Même mort, il est vieux. Vingt ans sans un fils et voilà que le blanc envahit. Le blanc et les rides. Sur un Flodie qui n'en a rien à faire, non, vraiment, absolument rien à faire. Qu'est-ce que l'apparence, sinon une bêtise tout humaine lorsqu'il est question d'un fils ? Un fils qui n'est plus là.

Étrangement, ce corps d'un Flodie qui ne vit plus tend la main, encore, comme si elle avait tenu quelque chose. Très, très fort. Comme si elle n'avait pas voulu le laisser s'échapper, ce quelque chose. Mais parti quand même.

Le corps d'une petite fille ? Non, personne ne voit de quoi il s'agit. Une petite fille, ici, sur la plage ? Non, personne ne se souvient. Des parents ayant perdu une enfant dans le coin ? Mais non, voyons, les gens du village le sauraient. Et les touristes ? Non, de toute façon, ils ne s'aventurent jamais si loin sur le territoire côtier.

Les coups donnés sur la porte arrière de la maison grise, là-bas, derrière les herbes, derrière les dunes, ne reçoivent aucune réponse.

Par la fenêtre d'une maison grise, il y a de cela quelques jours, la femme de Flodie a tout vu. Elle était assise sur une chaise, voilà, elle se berçait et, soudainement, elle a senti cette nécessité de lever les yeux sur la mer, pas très loin, là-bas. Et c'est à ce moment qu'elle les a vus, main dans la main, mettre les pieds dans l'eau et se tourner l'un vers l'autre en éclatant de rire. Alors elle s'est levée, lentement, elle s'est approchée de la fenêtre. Ils étaient là, ils avançaient, comme si l'eau n'opposait aucune résistance. Elle les observait, le nez très près de la vitre, maintenant, et elle les voyait qui continuaient encore. Le niveau montait, mais qu'importe, ils continuaient. Et ils souriaient, aussi. La petite fille disparut la première. Quelques instants seulement avant que la tuque rouge ne soit

submergée, mais est-ce une illusion ?, Flodie se retourna vers la maison grise et lui jeta, à elle, à elle aux mains contre la vitre, de chaque côté du visage, un regard très, très tendre. Infiniment amoureux. Quelque chose comme des excuses, aussi. Elle ne cilla pas. Au moment où il disparut sous les flots, elle murmura, d'une voix douce :

– Adieu, Flodie, adieu...

Elle aurait bien ajouté un « je t'aime », mais elle s'en abstint. C'était inutile. Il le savait déjà.

Alors, tranquillement, elle enfila son manteau, sortit en verrouillant la porte et bifurqua vers la route qui conduisait à la gare ferroviaire.

Elle ne regrettait rien. Elle ne pleurait pas, non plus. Pas cette fois. Pourquoi pleurer la délivrance, la finale souriante d'une douleur vieille de vingt ans ? Tout ce qui importait, maintenant, c'était que Flodie ne souffrirait jamais plus. Car Flodie avait rencontré un ange...

Au début, c'était un murmure, finalement, un cri :

– Florence, je m'appelle Florence !

Elle courrait, maintenant, sur le chemin qui menait à la gare.

La Lumière simple

Renaud Jean*

des marées basses du bonheur
tu jaillis
sous le soleil simple d'un ciel clair
et le jour
ce jour sans fin sans taches qui
m'étourdit me renverse à tes côtés

la lumière s'agrippe à tous les objets
l'éclat du monde se répercute aux murs
du rêve de ma chambre

ton sourire ma joie nouvelle
ma joie éparpillée dans toute l'humanité
concentrée
au cœur flambé de tes pupilles glissantes.

* Cégep du Vieux Montréal

une rose rouge coule dans tes cheveux
brille sous midi qui m'éclabousse la tête
et ton rire parfait dans la solitude commune
me réconcilie avec les idées charbonneuses
qui poussent comme des pissenlits malheureux
sur mon cœur corps de terrain vague

je prends ta main les yeux fermés
ma bouche
se tait de ne pas savoir dire.

au bord du chemin qu'emprunte
ton corps aux mille éclats (feux follets fous)
des petits lacs de soleil

creusent la terre encore fraîche.

la rue est folle inondée de lumière
tu avances et te fonds
à la clarté des novas indécises.

tu marches à petits pas légers
sur des kilomètres d'arc-en-ciel
d'un bond à l'autre tu franchis
(avec ta robe et ton cœur magnifiques)
les petits néants noirs qui s'accrochent aux couleurs.

et tu t'assoupis
fraîche allongée au long cours du plaisir
coulée d'or entre l'herbe
tes deux paupières délicates
tes amoureuses paupières toujours frétilantes
closes
sur des tonnes de rêves orange.

je surgis du ciel rose comme un super héros
la peinture dégouline et coule sur l'horizon
jusque sur le lac

l'air au soleil n'est pas encore froid
et je souris
à ton sourire élémentaire.

les regards que tu poses sur les choses
les jolies choses
se répercutent comme autant de fleurs-poèmes
sur les murs fragiles d'une
saison légère.

les papillons s'agitent autour de nos corps
les couleurs prennent forme dans le vide
comme un réseau de filaments de glaces brisées

main dans la main nous trimbalons
le plus beau jour du printemps.

un serin soleil sur ta paupière
la nuit
toi mon amour ma noyée
de lumière.

Nous marchons côte à côte sur le bord d'une route déserte. Le soleil fait craquer la terre sur laquelle souffle un vent sec charriant des nuages de silence. Il n'y a pas d'arbres, ni d'herbe, ni d'eau. Le sable s'étend, s'étire jusqu'au bout du monde. Sous un arc-en-ciel terne, quelques corbeaux volètent, nous croassant leur spleen. Nous nous tenons par la main et nos cœurs battent comme deux villes en guerre.

Soudainement, elle lâche ma main et se met à courir vers elle-même, au loin, qui brille – orangée, entière !

Mon sourire naît de sa lumière – son sourire. Il se nourrit de sa joie. Et ma peine de sa peine. La vie penche sous le vent, nos mains ne se rejoignent plus. Les réveils sont trop durs. Je glisse de longs couteaux dans ma grosse tête molle.

Mon corps est renversé par l'univers violent. Il y a de la poussière jusque dans ma bouche.

Ma tête se craquelle de l'intérieur envahie par des mots tronçonneuses. Les deux horizons parallèles se rejoignent. Il ne demeure qu'une seule voie praticable, un chemin tracé de poèmes rouges, menant au chaos monochrome, au désespoir incontournable. L'amour raté me pousse dans le dos jusqu'au bord du précipice. D'entre les montagnes s'élève une lumière pâle, le reflet de mon ancien cœur sur un ciel grave et noir. Mon amour m'échappe, mon cœur m'échappe, je vois toute ma vie me glisser entre les doigts parmi des larmes d'alcool.

Des regards fragiles posés sur d'autres hommes
Des paroles papillonnantes au creux de l'oreille
Des gestes de matin brumeux sur des corps étrangers

L'angoisse qui ronge la solitude saignante
La poitrine ravagée par l'imaginaire paranoïaque
Le désastre de la poésie en pleine naissance

Sa vie à mille années-lumière de mes astres lourds.

Je me dresse sous un ciel ravagé.

Les couleurs légères du paysage limité
se ramassent et s'effacent.

J'ouvre mes mains au vent du large.

Au jardin froid (au cœur)
les heures anciennes se retournent sur elles-mêmes
dans la poussière.

L'horizon le bel horizon flambe
la nuit moribonde au bord du gouffre
des yeux de bulles d'air pur en mémoire.

J'offre aux feux mon bouquet de roses
douloureuses.

Comme une blessure de nuit noire
une tache amoureuse se dépose
au creux de mes yeux
sur mes dizaines d'étoiles mortes.

Toujours la lourde éternité sans mot
(la peine, ma peine à perpétuité).

(et moi qui suis à terre et moi qui mange mes rêves brûlés)

Je me couche dans ma tête
pour vomir la lumière.

Dernier arrêt en partance pour la lune

Pierre-Olivier Lacas*

IL FAUT bien commencer quelque part. Même si je ne saurais dire où. Comment savoir où se trouve un point de départ ? Je ne cerne pas bien quand ont débuté les pensées qui m'ont conduit où j'en suis présentement. On se rappelle rarement ces premiers moments, alors que tout allait bien, et qu'en silence sont survenus les premiers symptômes d'une maladie qui s'installe pour ne plus nous quitter.

À quoi peut bien me servir de tenir un journal, si mon histoire est déjà écrite, passée, terminée ? Tout est derrière moi, tout ce qui m'a jadis constitué, tout ce à quoi j'ai aspiré, et ces quelques derniers jours, qui m'ont conduit à l'état insoutenable qui me caractérise maintenant. Et rien n'a plus assez d'importance pour me faire croire encore que je suis quelque chose, que j'existe. N'allez pas croire (je m'adresse au lecteur, est-ce encore de l'arrogance ? Ce *vous* que vous êtes, qui me sera toujours inconnu, restera pourtant la seule existence de l'écrivain, aussi maigre que puisse paraître la consolation. Je sais pertinemment qu'il est pour moi vain de vous justifier quoi que ce soit, même si c'est pour que vous vous figuriez mieux la personne que je suis, car vos yeux jamais ne se pose-

* Cégep François-Xavier-Garneau

ront sur mon corps, et c'est tout ce qui importe tant qu'on est vivant, ce regard des autres, pas vrai), enfin, n'allez pas croire que je suis un être que la vie a quitté. Mes yeux sont encore ouverts, pleins de cette humide vulnérabilité qui nous lie tous, humbles mortels quels qu'ils soient, le sang jaillit dans mes veines et mon corps est tout ce qu'il y a de plus jeune et en santé. Ce serait plutôt le courage, que l'on nomme parfois aussi amour, quand il n'est dirigé vers personne, celui qui depuis toujours m'a permis d'avancer, malgré les travers et les embûches, et l'immense injustice qu'implique la notion même d'*exister*, dans la lutte quotidienne pour avoir son bout de pain – mais bon, vous savez ce que c'est. Je ne vous connais pas, mais je prends pour acquis que vous n'êtes pas un imbécile, ça valorise, voyez-vous, se faire croire que l'on parle à des gens avertis – ce courage, il m'a lâché, comme les jambes lâchent sous une peur trop grande, comme les paupières tombent sous la fatigue longtemps combattue.

Il m'importe de raconter, car je n'arrive pas à mettre en lumière les rouages de ma propre conscience. Je suis consumé par une flamme dont j'ignore tout, elle court dans mon dos, sur mes bras, dans mon ventre, je tourne comme un fou sur moi-même en espérant l'apercevoir, je marche en tous sens, elle se dérobe, se rit de mes efforts, s'envole quand je l'appelle, me torture quand je cherche à l'ignorer, me défigure quand je lui souris. Cette flamme, je ne lui trouve pas de nom. Pas encore. Mais peu importe. Plutôt raconter.

Il y a trois mois environ, j'avais vingt ans. Maintenant, je ne sais plus. Je ne trouve plus de sens à cette notion. L'idée que je me fais de la durée n'a plus aucune importance. Enfin, *c'était* il y a trois mois. Je n'étais alors ni plus mal, ni plus à envier qu'un autre, un brin angoissé peut-être, comme le sont, je pense, tous les jeunes humains qui entrent, naïfs et trébuchants, dans l'ère du doute. Combien de sages penseurs j'ai pointés du doigt en me disant : « Bah, il est comme les autres,

victime de son époque, et le temps lui a donné tort. » Quand j'ai commencé à lire, lire pour *savoir*, j'entends, je me suis très tôt appliqué à chercher la faille en tout raisonnement. Je suis jeune, du moins l'étais-je, et par cela imputé d'un certain penchant pour l'arrogance. Il faut bien en profiter tant qu'on peut encore, tant qu'on ne s'est pas mutilé les poings à frapper sur la porte muette des années, tant que l'on est jouvenceau, plein des promesses que la vie, cette hypocrite matrone, peut faire.

Tout arrogant donc, j'ai mordu à belles dents, en fier prédateur, digérant époques, auteurs, idées, croyances, dogmes, raclures, thèses, tout, afin d'en chaque fois prouver la bêtise. J'avoue m'être cassé plus d'une fois la mâchoire, et certains esprits me sont restés d'ébène, impénétrables. Il est pourtant des mots, des phrases, qui donneraient envie de pleurer, tellement on ne trouve pas les mots pour en remercier l'auteur qui, de toute façon, est généralement inaccessible, ou alors tout à fait mort. Dans ce cas, c'est plus commode, en y pensant bien, car vous imaginez la scène : le pauvre écrivain qui soutient tant bien que mal un admirateur en larmes, quasiment en extase, reniflant et morvant sa gratitude pour une simple *phrase*, écrite au hasard, peut-être, d'une nuit sans sommeil. Je n'ai jamais été très « groupie », par pudeur peut-être, ou encore par orgueil ; qu'est-ce que ça peut faire ? Je me dis seulement qu'un Camus, un Cervantès ou un Kundera, à la rigueur, n'aurait que faire de la reconnaissance, fusse-t-elle sincère, d'un petit penseur arrogant comme moi. Ou encore, imaginez ce qu'on pourrait servir comme discours à un Nietzsche, à un Shakespeare ou à un Gauvreau, tiens ! Non, non et non, et de toute façon, l'écrivain n'est pas son œuvre, il n'est qu'un homme trop seul qui, faute de mieux, se voit condamné à se battre impitoyablement contre lui-même, pour trouver la force de *créer* ses pensées. Quand même ce serait pathétiquement vain, il veut la même chose que tout le monde : exister.

Cela me fait du bien, écrire, je m'en rends compte. J'ai beau m'insurger contre la nature dérisoire de l'écrivain, je sens ma tension moins grande que tout à l'heure, quand j'ai ouvert mon écran, et pourtant je n'ai rien dit encore, rien de ce qui m'a conduit, ce soir, à ébaucher ce qui semble le récit du condamné arrivé à sa dernière veille. Celui qui regarde derrière lui pour savoir s'il meurt content ou non, et qui voudrait vivre juste encore un peu, ne serait-ce que pour venger tous ces jours perdus à voguer sur une mer morte, sans passion, sans arme, sans blessure. Y a-t-il intensité plus grande que le regard d'un homme à la seconde de sa mort, y a-t-il une chose plus triste que le regret ?

Il y a longtemps que je sais que nous vivons dans un sale monde. Et il y a longtemps que j'ai compris que les mains propres, cela n'existe pas. Depuis, je regarde les miennes, et j'y vois rassemblée tant de souffrance inexpiable, comme si mes paumes avaient elles-mêmes forgé la désolation du malaise inéluctable de la condition humaine, que je ne peux plus marcher dans la rue sans haïr profondément l'indifférence fictive dont s'affublent les gens pour se masquer l'horreur de leur culpabilité. Ils sont si bon menteurs qu'ils parviennent à se convaincre qu'ils ne sont pas les acteurs ni les metteurs en scène de leur malheur ou de celui des autres. Ils clament qu'ils ne sont que spectateurs impuissants (avec des mains propres, propres, propres, il va sans dire), se permettent, comme s'il s'agissait du plus quelconque des excréments, de remettre à jamais la prise en charge de leur vie, refusant d'en assumer les conséquences, la niant et la reniant, pour finir par mariner jusqu'aux oreilles dans l'insignifiance la plus complaisante.

Je croise, chaque jour, des tonnes de regards piteux et misérables, gorgés d'enfantillages, déculturés, aliénés, tristes... Je les vois fâchés quand ils croisent des gens qui n'ont rien et qui sont heureux, parce qu'ils croient dur comme fer que le

bonheur se paie comptant, et que ceux qui n'y sacrifient pas leur vie sont des paresseux. Eux deviennent carriéristes, font des enfants, empruntent, travaillent, s'épuisent, consacrent leurs soirées à calculer en famille le potentiel de leur pouvoir d'achat. Puis ils sont rassurés, ils font partie des *élus*. Ils cuvent tranquillement leurs cancers, satisfaits, et bientôt meurent, en faisant promettre à leurs enfants de suivre religieusement leurs traces. Moi, je suis rassuré. Je ne deviendrai pas ainsi, je suis bien trop paresseux.

Il y a trois mois, ma vie avait un sens. Je le puisais facilement, dans chacune de mes remises en question, et me sentais béni par cette faculté. Passer le réel à la moulinette me permettait au moins la prétention, sinon la consolation d'avoir une emprise sur lui. Maintenant, c'est différent. Je ne tire plus ni orgueil ni plaisir à détruire les certitudes de ce monde. Je trouve cela encore plus dérisoire que le reste. Qu'est-ce donc qui a pu tant changer ? Il y a trois mois, je ne connaissais pas Hubert Aquin.

Banal comme révélation, n'est-ce pas ? Avouez que vous vous attendiez à ce que j'accouche d'une confession nauséuse à la Antoine Roquentin, assis dans son Jardin public :

En ce moment même – c'est affreux – si j'existe, c'est *parce que* j'ai horreur d'exister. C'est moi, c'est *moi* qui me tire du néant auquel j'aspire : la haine, le dégoût d'exister, ce sont autant de manières de *me faire* exister, de m'enfoncer dans l'existence [...]¹.

Bon, j'avoue que ce n'est pas si loin de mon état. Je suis cependant convaincu que le personnage de Sartre, s'il s'était donné la peine d'utiliser des moyens très simples à la portée de tous, par exemple s'asseoir et fumer un petit joint, aurait pu facilement calmer son anxiété nouvelle, et alors il ne nous aurait pas ennuyé pendant un roman entier.

1. Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1938, p. 145.

Ou peut-être auriez-vous préféré une déclaration du genre : « Hier soir, j'ai appris au télé journal qu'on fabriquait des mines antipersonnelles destinées aux petits enfants, et je vous jure, ça m'a fichu un coup... » Je vous ai déjà dit savoir qu'on vivait dans un sale monde. Alors qu'est-ce qu'un écrivain, nommé Hubert Aquin, parmi des millions d'autres écrivains, peut avoir de plus terrible que des humains qui mutilent les bébés de leurs semblables ? Difficile à dire. Pourtant, je sais que mon angoisse est venue de là, et que c'est la clef. La clef de quoi, je suis aussi impatient que vous de le savoir.

En effet, c'est là où j'en suis. En moi cohabitent de tels paradoxes que mes poumons n'ont plus la place qu'il leur faut pour respirer. Je cherche mon air en désespéré, pareil à un pendu, mais qui garde quand même espoir que la corde se rompe, alors qu'il entend au loin le rire gras des bourreaux qui le regardent se débattre. Je n'ai plus assez d'air pour continuer, et c'est pourquoi j'écris. Je sais bien que les bébés mutilés, entre autres, ont plus d'importance que ma petite angoisse aristo-bourgeoise d'occidental éhonté, c'est peut-être ce qui me fait le plus mal, savoir que ma souffrance n'est même pas à la hauteur de celle qui me l'a causée. Le monde entier souffre, et moi je continue à *vivre*.

J'ai connu Aquin à la faveur d'un cours de littérature, donné pour la dernière fois – tout change et s'oublie, les humains ont parfois ceci d'extraordinaire qu'ils ne se formalisent pas de faire disparaître les penseurs et leurs œuvres de la mémoire collective. Tant que ceux-ci nous prouvent que notre vie est dans l'erreur, qu'elle pourrait être *autre chose*, on les laisse pourrir six pieds sous terre. Chaque homme doit être libre de refaire les mêmes erreurs que ses ancêtres, n'est-ce pas ? Et que le diable emporte le reste, cette littérature païenne de déconditionnés, d'improductifs ! La littérature, entre les mains des bien assis, est une mémoire qu'on déterre pour voir si le squelette a gardé le sourire béat des vaincus –

(je suis las d'invectiver la bêtise humaine, mais j'écris les pensées comme elles me viennent, comme l'estomac expulse la nourriture avariée qu'on lui a fait avaler de force, et je suis si fatigué, mon dos craque et mes yeux brûlent, tandis que la nuit défile, et j'ai l'impression que jamais le jour ne renaîtra).

J'eus cependant la chance de suivre le cours d'un jeune professeur, qui, sans hargne ni faux-semblant, sut nous faire comprendre la beauté de ce que nous allions voir mourir, le cours se donnant, comme je le disais, pour la dernière fois. Nous avons fait l'étude de l'auteur et de son premier roman, sans conteste le plus beau, et quelque chose alors est né en moi, que je n'ai pas immédiatement senti, comme un grondement sourd, s'échappant des entrailles d'une terre que l'on n'a encore jamais foulée.

Ce livre est le geste inlassablement recommencé d'un patriote qui attend, dans le vide intemporel, l'occasion de reprendre les armes. De plus, il épouse la forme même de mon avenir : en lui et par lui, je prospecte mon indécision et mon futur improbable. Il est tourné globalement vers une conclusion qu'il ne contiendra pas puisqu'elle suivra, hors texte, le point final que j'apposerai au bas de la dernière page².

Prochain épisode. Jamais aucun livre ne m'a transpercé avec autant de force. Jamais, vous dis-je, je n'avais ressenti avec autant d'acuité la détresse d'un homme, dans la totale sincérité du désespoir, cerné par l'éphémérité puérile de sa parole, et jamais, je ne m'y suis si parfaitement reconnu. Cette fois, plus question de jouer au petit impertinent hautain, plus question d'esquiver les règles du jeu, comme on détourne les yeux face à un spectacle que nos mœurs jugent indécent. Pour la première fois, je me suis retrouvé sans voix, sans excuse, de

2. Hubert Aquin, *Prochain Épisode*, Bibliothèque québécoise, Bibliothèque Nationale du Québec, 1995, p. 89.

l'autre côté du miroir, sans possibilité de me dissocier des mots écrits devant moi, sans le secours d'aucune logique, d'aucune corde pour me sortir du trou, à moins de m'y pendre, évidemment.

Je suis cet homme cet homme anéanti qui tourne en rond sur les rivages du lac Léman. Je m'étends sur la plage abrahame et je me couche à plat ventre pour agoniser dans le sang des mots... À tous les événements qui se sont déroulés, je cherche une fin logique, sans la trouver ! Je brûle d'en finir et d'apposer un point final à mon passé indéfini³.

Oubliez les considérations idéologiques, l'indépendance ou la révolution. Ce qu'Aquin révèle dans son livre va immensément plus loin. À pleines mains, il ouvre une blessure, celle de l'Histoire, et pour stopper le sang, il n'y a d'autre choix que de cautériser à vif, sans espoir d'anesthésie.

J'étais fébrile. Pour la première fois, je comprenais la nature de mon impasse. Comme si mes chimères étaient soudain tombées à mes pieds, raides mortes. Je voyais clair. Les germes indéchiffrables qui, depuis toujours, faussaient mon identité intérieure, tout à coup trouvaient écho à leur propre *indéfinition*. C'était à la fois horrible et prodigieux de me voir ainsi mis à nu, comme un bébé, qui aurait été damné avant même que de naître, et de voir que cette malédiction était l'aliénation inéluctable dont personne, ou presque, ne soupçonnait l'importance. Moi qui depuis toujours voulais *savoir*, pour mieux avancer, je venais de perdre tout repère. Non seulement ne savais-je plus qui *j'étais*, mais j'avais devant moi la preuve que cet état n'était ni transitoire ni passager. Engagé dans une mer, à des kilomètres de la côte, je n'avais plus d'autres choix que de continuer. Mais continuer avec la

3. *Ibid.*, pages 160 à 162.

cruelle évidence qu'il n'y aurait jamais plus de rive à atteindre.

Je ne veux plus vivre ici, les deux pieds sur la terre maudite, ni m'accommoder de notre cachot national comme si de rien n'était. Je rêve de mettre un point final à ma noyade qui date déjà de plusieurs générations. Au fond de mon fleuve pollué, je me nourris encore de corps étrangers, j'avale indifféremment les molécules de nos dépressions séculaires, et cela m'écœure. Je m'emplis de père en fils d'anticorps ; je me saoule, fidèle à notre amère devise, d'une boisson nitrique qui fait de moi un drogué⁴.

Je parvenais tant bien que mal à me persuader que ce n'était qu'un jeu de plus, que je saurais désamorcer mon malaise nouveau, qu'une œuvre littéraire n'est, somme toute, qu'une œuvre littéraire, et qu'il devait bien se trouver comme toujours, la faille qui, une fois découverte, ferait écrouler le bâtiment.

J'ai eu tort.

Il n'est pourtant pas si facile de dire pourquoi. Je me suis penché sur les nombreuses études que l'on a faites sur le livre mythe, et sur l'œuvre en général. J'ai lu et décortiqué tant que j'ai pu, remerciant les Guylaine Massoutre, René Lapierre et Cie, d'avoir si efficacement condensé la matière en livres synthèses, car il ne m'a fallu que quelques jours pour en faire le tour.

Les résultats n'ont cependant pas été ceux que j'espérais. J'ai pu découvrir qui était ce Hubert Aquin, j'ai pu me replonger dans le contexte d'effervescence des années 60-70, pour me rendre compte que cette époque n'était pas différente de la nôtre. L'aliénation culturelle des Québécois était déjà en route, et même s'il s'est trouvé des gens comme

4. *Ibid.*, p. 31.

Aquin pour la mettre en lumière et la dénoncer, sa parole n'eut pas plus de portée qu'elle n'en a aujourd'hui. Mais le Québec est loin d'être l'exception. Il aurait plutôt les allures d'une constante chez les sociétés humaines. Peu importe à quoi on s'identifie, ce ne sera jamais à *nous* en tant que tel, puisque nous ignorons ce que cela veut dire.

Qu'on écrive les traités que l'on veut, qu'on invente des religions, qu'on tente d'expliquer, de noyer ou de masquer cette réalité, cela ne fait aucune différence. Nous ne saurons pas plus qui nous *sommes*. Et au fond, qu'est-ce que cela change ? Rien, si on a la force de se mentir assez pour oublier, si on a l'imagination nécessaire pour se créer un personnage et le jouer. Le reste se fait très bien, la vie s'écoule, les amis passent, meurent, reviennent, les fantômes sont oubliés, l'angoisse n'apparaît plus qu'en quelques rares soirs, quand blottis dans les couvertures chaudes, on entend la plainte mortelle du vent qui nous rappelle que bientôt, demain peut-être, nous serons arrivés au point irréversible de la mort.

Et puis après ? Ça n'impressionne personne, je m'en doute bien. C'est quand la mort est là qu'on comprend ce que c'est, mourir. Imaginez seulement la passion de vos toutes dernières secondes, alors que vous sentez votre cœur s'éteindre, et que vous vous dites, comme dans un sanglot : « Non ! par pitié, je ne veux pas ! », et vous réalisez que maintenant, *maintenant*, il est trop tard, vous n'aurez jamais les réponses que vous avez tant attendues. Ça m'est personnellement insupportable. J'ai du mal à croire que la vie puisse donner quelque réponse que ce soit (j'en suis de fait convaincu), mais j'estime au moins que ceux qui cherchent à comprendre leur existence la ressentent un peu plus que ceux qui la regardent simplement défiler. Mais on meurt tous... Quelle différence ça fait, puisque personne ne pourra jamais savoir ? La quête serait donc perdue d'avance ? « L'échec comme substrat ontologique », voilà les mots employés par Hubert Aquin.

Il y a une heure que j'ai cessé d'écrire. Je me suis relu, je sens que je suis sur la bonne voie. J'écrase le joint que j'ai fumé doucement, comme une caresse sur le dos du silence. Je peux reprendre. Quelque chose me dit que tout sera terminé avant la fin de la nuit.

Plus j'y pense, plus je constate qu'H. A. n'a été que l'amorce de l'explosion qui m'a, on peut dire, démembré. Après que j'eus, à peu de choses près, fait le tour de son testament littéraire, je me suis attaqué, contre tous mes principes, à la vie de l'homme.

Je ne fus pas surpris d'y découvrir un personnage hanté par la démesure, une nature excessive, voulant pousser toutes choses au bout d'elles-mêmes, un homme traqué, seul. Celui qui tenait tous les rôles, du bouffon léger au paranoïaque compulsif. Il était l'incarnation de la passion, de *sa* passion. C'était un homme sans équilibre, sans constance, sans repère. C'était un homme qui avait choisi de *vivre*, malgré l'amertume et malgré la peur.

Il n'est pas facile de bien comprendre de quoi sont tissés les sentiments qui spontanément nous remontent dans le bas-ventre. Sont-ils toujours en réaction conditionnée avec ce qui les a fait naître ? Est-ce qu'on recycle banalement les révélations qui nous viennent, ou nous sont-elles bien extérieures ? Je demande cela, parce qu'en lisant le journal d'H. A., j'ai été pris d'un terrible sentiment de déjà vu. Était-ce parce que c'était précisément le genre de vie à laquelle moi, j'avais toujours aspiré, ou bien était-ce *réellement* ma vie, quoique embryonnaire en rapport à la sienne, que je découvrais page après page ? Toujours est-il qu'aujourd'hui encore, je n'ai pas la réponse à savoir quelle vie, la mienne ou la sienne, s'est projetée dans celle de l'autre. Est-il possible que l'on puisse être le double d'un fantôme ?

Alors quoi ? Parce que j'identifie mon angoisse à la sienne, je serais en droit de me réclamer du double d'Hubert Aquin ?

Si quelqu'un m'avait tenu de tels propos, je lui aurais prestement botté les fesses avec une rame de chalutier. Non mais, quelle prétention ! Comme si j'étais le premier à me reconnaître dans les propos du plus grand littéraire que le Québec ait vu naître. Pourtant, quelque chose d'indéniable, comme une *la* certitude nauséuse, semblait me dire que le point de non retour était près d'être enfreint. Enfin, je poursuis sur l'homme.

Le suicide. Noirceur, nuit blanche, point d'ombre, jour mort. Le suicide supprime ce qui suit, ce qui succède, ce qui menace, ce qui allait venir. Conséquences fatales ne viendront jamais sanctionner leurs causes, ni rectifier la logique des choses. Ce qui se paie restera impayable. Ce qui suit ne suivra plus. Les lendemains éclatent soudain dans une poussière d'impossibilité.

Vraiment, le suicide est une grande invention : et je défie qui que soit⁵.

Troublante, cette fascination pour le suicide qu'Aquin va couvrir toute sa vie. Vivre à tout prix ou mourir à tout prix, pourquoi devoir nécessairement choisir l'un ou l'autre, les deux ne sont-ils pas intrinsèquement liés ? Les personnes qui ont peur de vivre parce que la mort les attend sont des imbéciles. Autant que ceux qui craignent la mort par crainte de renoncer à la vie. Ce choix que l'on croit faire, vivre, ne s'opère que par absence d'alternative. Vivre, c'est n'être pas mort. Ce n'est ni une mission, ni une durée. On finit par croire en la vie parce que nous n'avons rien à lui opposer. Et la mort là-dedans ? Insignifiance pertinente. Mais la mort, le néant et tout ce pipi froid, qu'y a-t-il à en dire qui puisse un jour se vérifier ? La mort ne se réfute pas. Par conséquent, je n'ai pas de temps à perdre à m'y empêtrer. Le suicide, c'est

5. Hubert AQUIN, *Journal 1948-1971*, Bibliothèque québécoise, BNQ, 1992, p. 271.

autre chose. Ce n'est pas la mort qui fascinait Aquin. C'était de *vivre mort*. Se rendre compte que cela ne fait aucune différence.

Ce que j'ai écrit ressemble singulièrement à des papiers posthumes : je ne le savais pas, sans doute, que j'écrivais du fond de ma tombe invisible, pas plus que cela est évident que je vis emmuré dans un cercueil. L'émotion, n'en parlons plus. Il y a belle lurette que je n'en n'ai ressenti : mes élans n'étaient que des hallucinations mortuaires. J'écris cela pour rien. Demain, je le déchirerai et je continuerai de m'activer comme si je vivais. Qui s'en apercevra ? Suis-je un imposteur ? Non. Mais comment dire aux autres que mon visage est un masque mortuaire ? Je n'ai plus la vie pour démontrer que je suis mort en dépit des apparences ! Alors je continuerai. Je n'ai rien à perdre, ni rien à gagner⁶.

Je transcris ce long palabre, tiré de son journal du 11 septembre 1968, neuf ans avant sa *vraie* mort, avec l'impression dangereusement grotesque que c'est *moi* qui l'ai écrit. Je ne suis pourtant pas en pleine crise d'aliénation mentale. Je ne signe pas mes chèques Hubert Aquin. Je ne suis pas Hubert Aquin. Je n'ai pas écrit *Prochain épisode*, ni *La Fatigue culturelle du Canada français*, pas plus que je n'ai mis fin à mes jours un après-midi du 15 mars 1977, dans les jardins de Villa-Maria. Pourtant, c'est tout comme. C'est tout comme parce que moi aussi, j'ai toujours su que j'étais mort.

Je me suis levé précipitamment après avoir écrit ces mots. J'ai couru à la fenêtre, il n'y avait rien à voir. Seule la lune me regardait, froidement. J'ai tourné des yeux effarés vers ma chambre, puis je suis tombé à genoux, le visage livide, la tête dans les mains. Ça a été mieux après un moment, je me suis

6. *Ibid.*, p. 272.

levé, j'ai bu un peu d'eau râpeuse, à même le robinet, mon angoisse s'est calmée et je suis revenu m'asseoir.

Maintenant, je ne pourrais décrire ce que je ressens. Comme si mon sang circulait plus vite, mais tout en glaçant mes membres. Ça me rappelle un peu l'histoire de Socrate, buvant sa ciguë, sentant calmement ses membres se raidir, serein d'apparence, quelque part il y a trois mille ans. Je me demande quelles pensées a pu avoir cet homme si sage, si vieux, sentant sa vie se terminer. Est-on triste, quand après un vie extraordinaire, on s'aperçoit que c'est terminé ? Je ne suis pas Socrate. Je n'ai pas de passé derrière moi. Mourir sans passé, quel gaspillage. Cela devrait-il être assez pour me justifier de vivre ma vie, ou alors ma mort ? Car je m'aperçois qu'il ne me sera pas possible de jouer le jeu d'une vie extraordinaire, si je n'arrive pas à oublier qu'au moment de ma mort, je n'aurai rien de plus et ne serai rien d'autre que ce que je suis en ce moment, c'est-à-dire rien.

Qu'en est-il d'Hubert Aquin ? Son passé serait-il la cause ou l'effet de sa mort ?

J'ai les mains affreusement froides.

De plus en plus la peur me prend. Elle monte en moi, lentement, grugeant ce qui me reste de force, m'obligeant à rester devant mon écran qui me sert maintenant de refuge, comme si le monde tout autour avait disparu. Je vois venir la fin de la nuit. Cela ne presse pas. Cela n'est pas grave. Je n'y suis pas encore.

Il y a plusieurs façons de quitter la vie. On peut le faire par hasard, au gré d'un accident de la route, par exemple. Il y a toute la bagatelle des maladies, celles qui vous prennent d'un coup, comme un virus meurtrier, ou encore celles qui vous ont attendu toute votre vie, cachées dans vos gènes, et qui sonnent le glas alors que vous vous y attendiez le moins. On peut aussi le faire par choix. Ou par désespoir, d'un coup,

hop, et les problèmes disparaissent sous les roues d'un train ou dans le fond boueux du fleuve.

Mais le choix n'est pas toujours aussi désespéré qu'il n'y paraît. En fait, il ne devrait même jamais l'être, puisque le désespoir est aveugle et qu'alors, on ne peut pas vraiment parler d'un *choix*. L'acte sincère et réfléchi requiert un état d'esprit serein. Le désespéré se voit obligé d'en finir, et cela est différent, car le choix n'est pas de lui. Ce sont ses regrets qui le poussent, non sa détermination. C'est en ce sens qu'on peut parler du suicide d'Hubert Aquin comme le geste d'un homme, non pas désespéré, mais déterminé. Sa vie durant, il a pensé au moment de sa mort. Il voulait que ce soit *son* choix. À 47 ans, il en a eu assez d'être *incarné*. Il avait souvent voulu se tuer, mais cette fois, il n'y avait plus d'ambiguïté. Sa vie avait atteint son terme.

Je n'ai plus aucune réserve en moi, je me sens détruit, je n'arrive pas à me reconstruire et *je ne veux pas me reconstruire*. Je suis déprimé, bien sûr, mais paisible. Mon acte est positif, c'est l'acte d'un vivant.

J'ai vécu intensément mais maintenant c'est fini⁷.

Peut-on parler d'abdication ? Cet homme a vécu toute sa vie en se sachant mort. Il a tout essayé. Il a essayé de croire, il a essayé de faire, de dire, d'écrire, de penser. Tout pour le même résultat. « L'échec comme substrat ontologique ». Il savait, et il a fait avec. Peut-on lui reprocher d'avoir choisi de vivre sa mort après avoir choisi de vivre l'échec de sa vie jusqu'à l'extrême limite de ses forces ?

Le suicide d'Aquin est un acte admirable. Refuser sa mort, alors qu'il l'avait depuis toujours souhaitée, aurait été une immonde lâcheté. Il a été jusqu'au bout. Tout simplement.

7. Gordon Sheppard, Andrée Yanacopoulo, *Signé HUBERT AQUIN*, Boréal Express, 1985, p. 266.

J'ai beau me répéter que je ne suis pas Hubert Aquin, que je n'ai personnellement jamais souhaité la mort, que je suis encore jeune, plein de promesses, de possibilités... Je me sens las. Aurais-je moi aussi la force de vivre en sachant qu'il n'y a au bout aucune consolation, même pour ceux qui ont eu raison ? Ma mère m'a souvent répété que ceux qui décident de vivre ont toujours raison. Je n'y crois plus. Je ne crois plus en moi. Je ne crois plus en l'humanité. La terre elle aussi fera son chemin jusqu'au bout du parcours et puis finira en poussière. Je sens le désespoir me gagner. Ce n'est pas bon. Je ne veux pas agir sous son emprise. Je n'arrive pas à me lever, à m'arracher aux terribles réflexions que je transpose sur mon écran. Je dois pourtant faire un choix. Un *choix*.

Je suis assis sur le siège d'une voiture. Autour de moi, quelques passants vaquent à leurs occupations sans sembler me remarquer. Le ciel n'est pas bleu. Je sens par la fenêtre ouverte les odeurs de terre imbibée d'eau et de gel. Je tremble un peu. Je serre dans ma main gauche un flacon de comprimés. Ma main droite est immobile. Mon calme est secoué par une quinte de toux. Plus personne autour. Je sens le moment approcher. Voilà, c'est bon. J'ouvre la portière. Un dernier regard vers le ciel. Maintenant.

Je me suis réveillé d'un coup. Le bruit a sonné si fort dans mes oreilles que le sang me bat les tempes. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais je sens cet assoupissement comme un signe de faiblesse et je m'en veux, comme si j'étais en train de gaspiller le temps qu'il me reste. D'autant plus que d'avoir rêvé le suicide d'Aquin m'a déstabilisé encore plus. Je voudrais mourir comme lui, la tête arrachée, pour être bien sûr qu'il ne reste rien des pensées qui m'auront si bien fait souffrir. Je ne suis pas sûr d'avoir autant de courage. Je crains la douleur. Et j'ai peur de mourir seul.

Mon récit s'achève. Je vois qu'il n'y a plus de retour possible. Je n'en connais cependant pas encore la conclusion.

Comment choisir la meilleure façon de tirer sa révérence ? Je ne veux pas avoir mal. Mais je dois me hâter. Par la fenêtre, j'aperçois les premières lueurs de l'aube. Ma décision est prise. Si je ne meurs pas ce soir, jamais plus je n'aurai le courage de mourir une autre fois. Et je ne veux plus vivre. J'en suis sûr maintenant. La voilà, la terrible évidence qui me piquait les yeux depuis tout ce temps.

J'écris ceci à la main. Je suis monté sur le toit. C'est ici la fin de mon parcours. Mon immeuble fait huit étages. Ce sera suffisant. Je n'ai pas de regret. Au contraire, je ressens un immense soulagement. J'y suis arrivé. J'ai choisi. Je repense à la citation de Shelling qu'Hubert Aquin a prise comme exergue pour son dernier roman qu'il n'écrivit pas, Obrombre : « Le commencement n'est le commencement qu'à la fin » J'ai compris. Je lève la tête et respire un bon coup. La lune est toujours là, silencieuse, et j'ai l'impression cette fois qu'elle me sourit. Je lui souris en retour, et après un dernier murmure, je vais à sa rencontre.

L'Homme-néant

Étienne Lambert*

... et je sens bien alors que le vrai,
le seul progrès de la civilisation,
celui auquel de temps en temps
un homme s'attache, c'est de créer
des morts conscientes.

ALBERT CAMUS

Oh ! Et pourquoi ces paroles violentes,
cet accès de fureur,
Ces chiens déchaînés ? Je passe au milieu de vous
Sans toucher une seule de vos cordes vocales.

SERGE PATRICE THIBODEAU

Prologue

Cette histoire n'a jamais eu de commencement, ni de fin ; elle est débridée et unie, un tout qui communique par le langage de la déception. Elle se déroule sur l'infini, sans cadence, sans cillement. Son unique raison d'être consiste à aligner des mots les uns à la suite des autres, des mots abandonnés, moribonds, à l'ardeur épuisée, à les partager comme l'altruiste qui octroie ses fioles de vérité injustifiable.

* Cégep François-Xavier-Garneau

De cette façon seulement, le récit peut subsister, il peut s'étendre dans son agonie solitaire, dans son illusion chevaleresque qu'un être vulnérable naîtra par ces quelques pages gribouillées avec l'encre de la détresse, l'écorchure lancinante des convictions empoisonnées et la nuit dans le cœur.

Les valeurs sont dérisoires depuis leur chute, mais elles n'en sont que plus bouleversantes, plus profondément ancrées au sein de la chair boursouflée des peuples qui annihilent, persuadés d'instruire les générations par leur propre avilissement. Avilissement mué en religion, transfiguré en une prophétie, celle de *l'homme-néant*.

L'homme-néant

Parvenir au-delà des mots, c'est commencer à vivre. Ou à mourir. Sans cesse, cette phrase étouffait la frénésie gémissante qui nichait en avant-garde au creux de ses pensées, édifiant une stèle amère contrastant de manière ridicule avec les autres préoccupations grandiloquentes d'une « vie » grotesquement emmitouflée de tous les divertissements, toutes les banalités indignes d'une seule lueur d'avarice – quoique rien ne soit digne de l'égoïsme, car ce serait absurde que les maux des terriens colportent un bénéfice quelconque. Et puis soudain, le vide, effrayant, intouchable, grandiose. Une sorte de purification draconienne, sans lendemain, exhibant une fureur absolue dénuée de sollicitude et de choix préférentiels pour les oripeaux de la musardise, de même que la plume de chagrin.

Désormais, il resterait un vagabond pantelant, misérable sosie du Sisyphe de la modernité. Un regard flasque, des orbites ravagées d'anfractuosités mousseuses, une parole claudiquante, s'empêtrant dans sa logique infaillible maintenant obsolète. Le reflet d'une carcasse, qui honnit sa sensibilité dès

l'enfance, la mutila comme une défectuosité hargneuse, comme une marguerite malchanceuse, qui jura sur la tête d'un dieu incohérent sa laideur intemporelle. Quelque bouche putrescible eut persiflé qu'un tel chiffon irrigué de veines écarlates avait atteint le terrier de l'abomination la plus médiocre, l'abîme où règne la pure déchéance morale, fière compagne jusqu'au trépas.

Cet égarement culmina au moment où ses sens défailaient, un sentiment insoupçonné lui révélant que, pour régénérer ses membres vaporeux, l'amour – ceint de son linceul de deuil, la passion nimbant ses paumes – de ses condisciples bannis était, avait toujours été essentiel à sa « guérison », même lorsqu'il le refoulait au paroxysme de l'ingratitude. Il se rendit donc auprès des fous, socialement parlant, se coiffant de la physionomie du croyant docile.

Passages

L'homme-néant pénétra au cœur d'un bâtiment baptisé d'un trait ironiquement subtil¹. Il ne remarqua pas – peut-être fusse-ce volontaire... – le porche hideux qui s'étalait tel un monstre compressé, une gravure assez excentriquement délimitée le couvrant.

Une forme humanoïde translucide bandée d'ocillères grossières semblait progresser âprement sur le versant d'une montagne aux bouquets charitables, tendant des bras évanescents vers un volumineux ouvrage serti de mandibules inertes affalées sur les chevauchements inextricables faisant office de titre : *DILUCIDUM*. Les contours se répandaient mollement, indistincts, drapés d'invisibilité, s'évertuant – l'impression était incontestable – à engendrer un avertissement

1. « Asile » provient du grec *asulon* qui a pour signification : refuge sacré...

aux habitants de la troisième dimension. Toutefois, l'homme-néant étreignit la chaleur de son inaptitude léthargique et piétina aveuglément cette scène clabaudant de réminiscences.

Sans délai, il manda quelques informations à un infirmier affublé d'une toile éclaboussée du bleu le plus éblouissant, ce qui aidait à s'imaginer une tache de ciel perdu et domestiqué errant en une énième croisade au long des corridors à l'étendue délirante.

– Je vous demande pardon, monsieur...

– Je vous l'accorde. Qu'y a-t-il pour votre service ?

– Auriez-vous l'obligeance de me présenter à votre directeur ou votre responsable ? Ou alors à quelqu'un qui puisse me renseigner sur vos patients ?

– Bien sûr, reprit l'ouvrier après une brève tempête d'hilarité, mais vous devriez plutôt dire nos *entités*... Ah ! Ah ! Ah !

Une noble accalmie de vocables suivit immédiatement pour ne s'évaporer que lorsqu'un docteur aux pupilles vitreuses et au visage aussi plissé qu'une feuille d'origami interpella avec une placidité exemplaire le visiteur impromptu :

– Vous me cherchiez, je présume ? Parfait, parfait...

Une apathique poignée d'acide sympathie salua la rencontre de ces deux individus odieux, formalité qui préluda à leur entretien.

– Ma requête vous paraîtra peut-être hétéroclite, cher monsieur, mais j'aimerais, si cela vous est loisible, être introduit chez quelques-uns de vos...

– Certainement ! Mes créatures ne font rien et n'ont rien à faire. Ainsi, la monotonie des jours habituels sera broyée par votre apparition salvatrice.

L'employé en chef esquissa un sourire éloquent et se tut. Puis, sa charpente fade se secoua sous sa repartie :

– Pendant que j’y pense, je suis le docteur Bonséjour. Ainsi, il vous sera facile de me retrouver... au cas où... mais peu importe... allez ! Vous êtes libre !

Premier entretien

La vibration hallucinatoire de la ventilation guida l’homme-néant, tel un noctambule dissipé en lui-même, au seuil d’une porte distincte de l’ensemble par l’effigie d’un Janus ambivalent en surplomb. Un syrphe fabuleusement imposant voltigeait, planait autour du gardien en une tourmente cyclique, sorte de convive frénétique poudrant d’indécision l’entrée mystérieuse. Cependant, la cloison hermétique céda sous la poussée décidée du nécessaire en quête de son *fatum* indicible.

– Quelles sont les frontières les plus destructrices ?

Un silence lugubre d’ignorance oblitèra la langue pâteuse du nouveau venu, semant déjà l’éloignement, affligeant filet entre les deux interlocuteurs.

– Ce sont les paupières, mon pauvre ami...

– Mille excuses... Vous m’avez pris au dépourvu.

– Je pourrais vous répliquer en me camouflant exactement comme vous derrière ce bouclier pitoyable. Tout au contraire, je vous accueille avec surprise... le genre de surprise encore inqualifiable en mon cœur.

– Je vous en suis reconnaissant. Je n’espérais rien de plus...

– Rien de moins, voulez-vous dire, trancha celui des deux au surnom « d’aliéné », étiquette attribuée par la société réprobatrice envers ceux qui outrepassent les bornes du commun.

– C’est que...

– Non, non, non... Oubliez tout ceci... Je vois que... enfin... Quelle estampe vous a-t-on charroyée à la naissance ?

– Je ne sais pas.

– ... C'est sans importance. Il est futile d'affecter une quelconque compréhension à ces marques de commerce.

Une pause gratifia l'expression lamentable d'ahurissement peinte sur le masque craquelé de l'homme-néant. L'autre reprit :

– Justement, pour rien, appelez-moi *Nephtys*. Vous serez sans doute plus à l'aise qu'avec une simple silhouette bombardée d'épreuves nébuleuses à vos yeux.

– Merci...

– Maintenant, vous pouvez parler. C'est vous qui êtes venu jusqu'à moi, après tout...

– C'est-à-dire... je ne sais pas... je ne sais plus... je sens ma présence incontrôlable, comme extérieure à moi... je ne sais pas...

– Inconscience... soliloqua vaguement *Nephtys*.

– Quoi ?

– Oh ! Rien... Il arrive bien souvent que mes réflexions s'affairent à voix haute, voilà tout... En fait, je doute fort que...

Il s'interrompit douloureusement, son abattement suspendu aux confins de l'esprit, laissant un apaisement sonore s'immiscer, lourd d'une indéfinissable lourdeur, semblable à un silence essoufflé, opprimé, désireux de fuir ce trou aberrant.

– Pourquoi *Nephtys* ? lança l'homme-néant, contrit par l'étau inflexible des bruits absents.

L'interrogation fut longuement ballottée par la réticence, puis une réponse vint, massive, articulée péniblement, innarrable fardeau pour le cerveau qui la conçut :

– Eh bien... jadis, Nietzsche écrivit : « En vérité l'homme est un fleuve malpropre. Il faut être un océan pour pouvoir recueillir un fleuve malpropre sans se salir soi-même. » Alors, pour remédier illusoirement à cette lacune de prodige humain, nous avons inventé Allah, Yahvé, Zeus et ses acolytes,

etc., l'appellation importe nullement. De toute manière, tous reviennent à décrire Celui qui sourit aux bons, Celui qui châtie les méchants, Celui à l'auréole de sainteté taboue et, surtout, Celui que les fluides terrestres et sanglants ne peuvent souiller.

– Mais vous ne répondez pas à ma question...

– ... Pourtant, j'ai fait bien davantage, et ce, précisément parce que je ne répons à aucune question... soupira Nephtys après un instant empli de lassitude.

Repos.

– C'est une déité égyptienne, murmura-t-il finalement.

– Ah...

Le front du « malade » se contracta en une aspérité redoutable et ses yeux brillèrent intensément – duo hypnotisant de flammèches dansant sur les cendres tièdes de leur volonté enivrée de fatigue – lorsqu'il sembla refréner avec peine un surgissement névrotique de désespoir. Son ton dilaté de faiblesse laissa seul percer sa désolation :

– Je vais vous chanter quelque chose qui n'est pas de moi, j'en fais mention pour éliminer le doute sur ce point... Taisez-vous, je vous en conjure, et laissez-moi terminer... Ensuite, vous sortirez en ayant soin d'assourdir votre larynx de métal qui concasse si brutalement la générosité du silence. Vous comprenez ? Bien...

Étrangement, les parois de la chambre isolée tremblèrent et firent entendre un tintement si léger qu'on l'eût cru diaphane s'il avait été palpable. Au signal d'assentiment, une rauque mélodie s'éleva des entrailles chancelantes de Nephtys :

*Lumière de nuit
Mon seul point d'appui
Tu tournes autour de la terre
En portant l'infini
Lumière d'esprit
Comme je suis petit*

*Réveille-moi comme au dernier jour
De ma vie*

- Brav...
- Partez sur-le-champ !

Une révolte de larmes mouilla tendrement ce cri, qui chassa promptement l'homme-néant de la pièce. Il ne se retourna même pas et, un air suffoquant encombrant ses nasaux apeurés, il se mit à courir dans le couloir.

La bêtise ne voit pas la beauté ni le don de soi, non plus qu'elle n'aperçoit sa puissance pernicieuse briser chaque cœur sans exception.

Interlude

– Que se passe-t-il, mon enfant ? demanda anxieusement le docteur Bonséjour en le voyant si hagard.

Son embrassade affectueuse eut pour effet d'amenuiser l'aspérité lumineuse qui s'enracinait dans le crâne de l'inconnu, comme une tumeur de clarté qui exploserait sous la pression de l'aiguille de l'imitation. Frissonnant, le promeneur bafouilla :

– Comment est-ce possible ? Ils sont fous... n'est-ce pas ? Assurez-moi qu'ils le sont...

– Allons ! Allons ! Bien sûr qu'ils le sont... À un stade fascinant. Reprenez-vous, conjuguez vos réservoirs d'énergie. Votre esprit doit être serein, vous en êtes le gouverneur. *Rien* ici n'est en mesure de confronter votre âme.

– Pourtant... qui eut pu contrer son envoûtement accablant ? Si réel, si...

– La folie n'est qu'illusions... Répétez-vous cela et vous serez intouchable...

Deuxième entretien ou La fatigue

Je suis déjà trop loin de vous, ma chair fut arrachée
Un jour d'éclipse, j'avais trop désiré pour vous, pour nous,
Une vie irréprochable, un flamboyant exemple de nudité.

S. P. THIBODEAU

– Merci...

– Ce n'est rien... Un conseil toutefois : allez vers le secteur
Artistes, c'est mieux.

– D'accord.

Le labyrinthe des allées engloutit à nouveau son cerveau
rafraîchi, marionnette de nulle part emmaillotée de ficelles
incongrues. Plusieurs portes aux surfaces vert-de-grisées
s'imbriquaient à intervalles réguliers au sein des parois dé-
pouillées. L'une d'entre elles se présenta, élue des doigts in-
souciants qui, en explorateurs triomphants, franchirent le
cadre sans mot dire.

– Une cigarette ?

– Non...

– Pourquoi vos mains sont-elles flétries ?

– Je ne sais pas...

– À quoi ont-elles servi ?

– Je ne me souviens plus...

– Muni d'une telle omniscience, pouvez-vous me dire ce
que vous êtes venu chercher dans cette demeure tarie ?

– ...

– Une parodie du monde ? Une espèce sensationnelle de
loques désemparées ? Un espoir de fureur ? *La vie* ? s'enquit
l'habitant au timbre aigu et horripilé.

Les traits de l'homme-néant se crispèrent, son audace ina-
vouable se volatilissant subitement. Il s'assit, aspergé par les
mots chargés d'angoisse.

– Je ne sais pas... rien, peut-être...

Au plafond, une esquisse remarquable de *Champs de blé aux corbeaux* pesait de toutes ses couleurs sur l'atmosphère viciée de l'endroit. Un essaim de « *Mais que veux-tu ?* » barbouillait le plâtre granuleux sous tous ses angles. De plus, un texte – ou plutôt un assemblage de formes pratiquement indéchiffrables – hors de portée des filigranes poussiéreux noués de-ci de-là disait ceci :

L'amitié n'est pas faite pour espérer. Elle n'est pas faite, point. Elle n'a rien d'exotique, rien de paradisiaque, rien de faux-semblant, rien d'héroïque. Une bêche. Avec une bêche comme unique équipement. Pour creuser. Ensemble. Sueurs lovées quelque part dans le cœur. Les mains fusionnées sur le manche robuste. Et nous creusons. Sans repère. Encore. Toujours. Depuis. Plus profondément. Sans fin...

Le reste se déformait en un mélange illisible d'encre coulissante et de taches verdâtres aux relents nauséabonds.

– Vous avez composé ceci ?

– Entre oui et non, quelle est la différence ?

– Alors, entre quoi et quoi s'insinue la différence ? Dites-moi...

– Vous et moi...

À ces mots, le regard flou de l'homme-néant se séquestra un peu plus dans son obscurité amorphe. Une lueur cadavérique flottait autour des alvéoles de sa peau, aura affreuse de la naïveté infiniment ignorante et déprédatrice.

– Que faites-vous de votre temps ?

– Ce que je fais ?

– Oui.

– Rien. Je meurs.

– Comment est-ce possible ? renchérit le visiteur, incrédule.

– Et vous ? vociféra l'autre avec une série de gestes exaspérés. Comment pouvez-vous *croire* ? Comment pouvez-vous attendre de moi une harangue qui vous sauvera de la dérêlic-

tion ? Quelle abnégation idiote et hypocrite vous empêche de regarder autour, de pleurer sur votre petite planète désagrégée ? L'absurde, c'est nous qui l'avons pondu comme un bébé que l'on ne voulait pas voir grandir et devenir un être responsable à part entière. Pris à contre-courant, à nos propres pièges dénigrants, voilà ce que nous sommes. Absurde, la nature ne l'est pas, car elle n'a jamais dépendu des hommes... Portez donc la couronne d'aubépine de la minorité dégrisée et effarée de ces contradictions foudroyantes, ce bastion restreint qui est tué avec chaque homme qui se décime tel un animal aveugle ou aveuglé ! Jacques Brault disait : « ...je souhaite vieillir et mourir à la tâche, en cette enfance qui dure plus que la vie... »

L'homme-néant n'entendit rien de plus, car il avait fui.

Que sont les fugues, les valse, les menuets, les bagatelles, la réunion, le réconfort ? Que sont les iris sustentés de ténèbres, les lettres d'effritement ? Sans complicité, sans partage, la Vérité d'un homme qui ne connaît plus la voie pour s'émouvoir est insignifiante. Elle est une errance fixe, un mortier dans la mer, une passion ostentatoire.

La fenêtre

- Eh ! Qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?
— J'aime les nuages... les nuages qui passent...
là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !

CHARLES BAUDELAIRE

Exténué comme un esclave roué de coups et lacéré de tortures perverses, il s'arrêta pour soulever l'un des châssis. Prestement, les vapeurs frigorifiantes du dehors vespéral envahirent les couloirs en nuées infinitésimales de toxines usinées. Pourtant, c'était une de ces journées sublimes, ensemencées de grisailles et de vents glaciaux. De ces colosses boréaux qui transportent sur leurs membres effilés l'image des ban-

quises peuplées de phoques, des plaines sous les cieux réverbérés d'aurores et de lunes. Courants intangibles tenaillés par l'odeur des cataractes nordiques, coexistant avec les grondements aux échos pleins de sveltesse. Agréments qui lancinent les volubiles, qui permutent les infanteries de fioritures contre un pôle fracassé d'intempéries dégourdies. Brise née de l'immensité de la solitude septentrionale. Ouverture lointaine au sein du petit univers terrestre. Gorges souples immunisées des accoutumances du prosaïsme.

Là-bas, un enfant, frêle et minuscule dans la blancheur laiteuse, s'était brisé la jambe et hurlait son sang répandu sous les yeux d'un édifice anonyme. Une masse cupide accélérât sa marche fantomatique, détournant ses lunettes sombres de cette honte d'avoir mal en public. La mère éperdue accourait, traversant le désert des lignes asphaltées au moment où l'homme-néant abaissa la vitre, le visage sculpté sur le bronze de l'indifférence. C'est alors seulement qu'il vit, chute gracieuse de flocons cristallins, la neige amoncelée à ses pieds.

Une autre cellule attendait.

Mentir

Ce qui me bouleverse, ce n'est pas
que tu m'aies menti. C'est que désormais,
je ne pourrai plus te croire.

FRIEDRICH NIETZSCHE

Au travers du battant, la rumeur de la triste litanie circulait sourdement.

– *Le bûcher. Lumière de lave. Mes brûlures te sourient de la source. La lame et les crachats ont mâché nos chairs. Les loups-garous ont bu notre sang. Les gourdes de ciguë ont lavé nos entrailles verrouillées. Dorénavant, main dans la main, le rivage respire.*

dissant au fond du cœur, reposons-nous et contemplons tranquillement l'océan.

Il entra.

– Que représente ce croquis ?

Le « patient » lui tendit une feuille sans faire allusion à son monologue. Sans hésitation, l'homme-néant dit :

– Un chapeau.

Le reclus se mordit les lèvres, retint une outre d'eau salée derrière ses cils et se murmura :

– C'est pas la peine...

Il se remit à lire *Le Petit Prince*. Sur l'un des murs, un rocher cyclopéen s'écroulait au-dessus de la mer, languissant de retourner aux vagues dévouées, ces dunes sensibles qui le léchaient comme autant de coups de ciseaux pour son effondrement final. La vaste poterie liquide emporterait l'avalanche dans son cercueil émeraude, près des épaves pourrissantes de lingots et de monnaies, près des barils nourrissant la contamination. Colline recouverte des pluies assemblées qui tentent de l'abriter des créatures à poumons.

– Je vous en prie, je suis ici pour examiner votre cas...

– Mon cas ? De quoi parlez-vous ? Croyez-vous qu'il soit plus facile d'examiner les émotions d'un homme qu'un chétif dessin ?

– Vous pouvez vous confier à moi sans crainte...

– Mais... je ne comprends pas... Pourquoi savoir ?

– Cela m'intéresse...

– Ah ! Quelle imbécillité ! Vous ne savez même pas qui je suis... vous ne savez même pas qui vous êtes...

– Alors, dites-le-moi, insista l'homme-néant.

– ... Je m'appelle Hubert et vous...

– Non ! C'est de vous dont il est question.

Le nommé Hubert sursauta, blessé par ce ton violent comme une volée de flèches. Ses prunelles jaugeaient intensément la franchise candide de l'inconnu, mais n'apercevaient

nul orifice précaire, nul défaut pour déjouer le déguisement chimérique. Méditatif, il dit :

– J'ai observé...

– Vous avez observé ?

– Il y a longtemps...

– Quoi ?

– Que l'intelligence sauvage est une perle rare...

– Mais... quel est le lien avec vous ? Soyez un peu moins abstrait, parbleu ! Quelques paroles concrètes ne font aucun tort...

– Ah ! Vous voulez que je sois précis, concis, que je récite mon amertume comme une émission racoleuse et incroyablement stupide...

– Ne vous fâchez pas...

– Et pourquoi ne le ferais-je pas ? Vos mensonges me répugnent, tout comme votre regard vide, sans une touche de discernement. Que je vous frappe, que je vous calomnie, que je vous conte le suicide de mon ami en consumant ce qui me reste d'honnêteté envers moi-même, rien n'y changera. Pourquoi vous donnerais-je des *raisons* ?

Les sourcils de l'homme-néant se penchèrent et se raidirent dangereusement, funambules broussailleux sur l'axe du nez. Une dureté impénétrable éclatait sous cette grimace et Hubert s'empressa de conclure :

– Maintenant, quittez ce lieu.

Ce qu'il fit.

Un peu de paix. Avant la mort. Et c'est tout. D'une simplicité étourdissante. Mais la guerre et l'argent sont des adversaires tonitruants. Ils ne connaissent que la compétition. La compétition de la vanité. La course de toute une vie pour aller en fin de parcours à Treblinka.

« Danser dans le noir »

Oh ! fatale est la vue ! Et la perdre, serais-je sauvé ?

S. P. THIBODEAU

Dès lors qu'il pénétra, la noirceur dense et imberbe de ce nouvel « appartement » l'astreignit à tâtonner prudemment, semblable au nourrisson englué par l'estomac fétide de l'ogre.

– Qui est là ? demanda une voix féminine. Est-ce toi, mon fils ? Réponds... il y a si longtemps que je t'attends... Pourquoi ? Tu m'avais oubliée ?

– ... Non.

– Oh ! mon petit garçon qui doit avoir tant grandi... Mon petit arbre de bonheur... Où sont les rayons de tes yeux ? La féerie de tes petites poings tourbillonnant sur les beaux claviers ? Mes uniques regrets...

– ... Peut-on allumer ?

– C'est inutile, mon enfant, répliqua-t-elle mélancoliquement. Ne t'en fais pas, tu n'aurais jamais pu savoir... Personne, connaissant tes larmes friables, n'aurait pu te dire...

– Mais qu'y a-t-il ?

– ... Je me suis enlevé la vue, lui apprit la voix – limpidité scindée sur les pals de l'harassement. J'ai essayé...

Les mots s'étranglèrent sans qu'il y eut de rescapé. Une onde louvoyante d'amertume teignit les rideaux de ténèbres de la petite enceinte qui, elle, laissait s'approcher le mince silence et ses valises de réconfort. Pourtant, la dame au timbre magnanime dit encore :

– J'ai perdu...

S'arrêtèrent ainsi les salves vocales qui, à la suite de quelques sanglots libérés, se réarmèrent subitement.

– Mais enfin, toi, tu es là... On ne peut seulement écouter Diane Dufresne et Björk... ou bien tous *Les Enfants* de Marguerite, dit-elle avec un sourire forcé – que nul ne vit. Alors, maintenant que tu sais, parle-moi un peu...

– C'est sans importance... Je suis ici pour toi...

Autre pause.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Pourquoi me poses-tu cette question ?

– Je ne sais pas...

– Que veux-tu que je te dise ? Ce sont des actes injustifiables... Ce sont des choses qui ne se disent pas... Simplement par la parole, c'est impossible, insuffisant pour une telle richesse... Des volontés *entières* ne se transcriront jamais à l'aide de nos expressions limitées... Je ne peux pas... Comment rassembler mes appréhensions, ma haine des images de l'humaine rapace... Je ne sais plus... *c'est si loin, la mémoire...*

Son souffle troué retentit pesamment et elle bougea quelque part sous la pénombre.

– Je t'en prie, repose-toi, étends-toi ici, sur ma couchette. Je vais te montrer ma chorégraphie. Avec le temps, j'ai pu la préparer...

– Oh non ! Ne te fatigue pas pour moi...

– Mon fils, quelle est la raison de ce refus qui terrasse davantage mon cœur que ne le ferait cent fois l'exécution de ma danse ? Pourquoi cette distance ? Donne-moi tes mains, que je sache...

L'homme-néant les tendit dans une direction approximative. Elles rencontrèrent nerveusement celles de la femme, qui effleura délicatement la méchanceté des paumes étrangères.

– Elles sont si rugueuses..... N'es-tu pas mon enfant ?

– ...

– Ainsi, tu es de ceux qui ont la même vision que moi, même ensoleillés... bredouilla la dame effondrée.

– Je dois partir, j'ai du retard...

Leurs mains se quittèrent.

– Il n'est pas là...

Le clairon inopiné du crépuscule. Après l'aube trop longue des météorites arrogantes et invulnérables. La mort d'un monde

*achalandé des miroirs glauques de signes rapiécés médiocrement.
Gestes sans espoir de compréhension.*

Sursis

L'arôme de quelques fleurs omnivores tournoyait dans la turbulence de ses pensées, poignée de germes indécis quant aux actions prochaines. Cependant, les gouttelettes de maintes constellations dardaient la noirceur voisine au travers des fumées effilochées qui avaient embaumé la terre de leurs faix neigeux. À l'intérieur, une panoplie de lampions cordés irrémédiablement sur les chandeliers muraux sabraient de leurs mèches frivoles la céramique carrelée, rude plancher qui laissait résonner des lanières radoubées en chaussures quasi protectrices.

La mesure militaire de sa marche tambourinait à toutes les intersections de corridors déprimants. Des talons arrogants, dispensateurs de remontrance, canons assaillant la quiétude des passages. Pourquoi l'homme-néant se serait-il soucié du remous qu'il suscitait ?

Soudain, le gypaète à l'envergure sonore — la musique — jaillit tout au long de ses tympanes. C'était *The Ballad of the Sad Young Man*, ce qui importait bien peu à l'homme-néant. Comme le sosie d'une commande robotisée, ses réflexes le projetèrent vers le compartiment d'où provenaient ces notes réprimées par le silence au seuil même de leur création.

Une fois de plus, clandestinement, nous cheminons entre les lampadaires poisseux à la poursuite des fortunes, à la suite des hommes caparaçonnés de poussière. Les falaises fulminent, prêtes à écraser nos vertèbres hautaines. La nature régurgite sans cesse les résidus de notre affaissement et nous les ramassons pour en faire de la poudre aux yeux. Des tonnes. Mille siècles perdus. Mais ce galvaudage est brouillé, troublé. Irrémédiablement. Par l'apparition d'un serment. Le seul serment encore valable. Nécessaire. Essentiel.

Celui de se souvenir. Se souvenir. Se souvenir. D'écouter. L'amour a cappella. L'amour entier. L'amour qui transcende les masses, qui transcende les vides coagulés en nous. L'amour. Sans quoi, rien de rien. L'histoire est close. Comme les paupières. Plus de mots qui ne soient un temple de souffrance. Plus de grandeur hors des théâtres. Plus rien... Ne reste que le mime.

Mimer... une fois de plus.

Il n'entra pas.

« Poussières d'étoiles »

HUBERT REEVES

– Je suis heureux de vous croiser car je me dois de vous dire que nous fermons nos portes et... enfin...

– Non... il n'y a aucun problème. C'était mon intention, ne vous en faites pas...

– Alors, cela me soulage... Vous sembliez...

– J'ai vu tout ce que j'avais à voir...

– Ah oui ? En ce cas, pourriez-vous me donner votre appréciation ? Soyez sincère, j'en ai entendu à foison auparavant...

– Pour quelle raison mentirais-je ?

– Je ne sais pas... c'était l'habitude... balbutia Bonséjour.

– Ce n'est rien, pardonnez-moi pour mon emportement...

– J'avoue que j'ai été un peu saisi... Je ne m'attendais pas... Mais oublions cette peccadille et dites-moi franchement votre opinion.

– Voilà. Je pensais, juste avant de vous rencontrer, que cette institution est trop excentrique, trop extravagante, vous voyez ? Et peut-être que... cela pourrait avoir de mauvaises répercussions sur les quartiers à proximité... C'est mon avis personnel.

– C'est tout ?

– Oui et non. Mais...

– N'ayez pas peur, ne vous arrêtez pas...
– Eh bien... à une ou deux occasions, je me suis dit que... peut-être sont-ils fous, mais ils semblent si passionnés...

– Effectivement, ils le *semblent*...

Avec un embarras grandissant, le docteur ajouta :

– Tantôt, je lisais et... une phrase s'est imprimée dans ma mémoire... une phrase de Paul Auster... C'est : « *Le simple fait d'errer dans le désert n'implique pas l'existence de la Terre promise.* » Je réfléchissais là-dessus et... si cela ne vous offusque pas, je voudrais... je voudrais savoir... Est-ce que vous y croyez ?

– Non.

Le seul adieu tolérable survint en un court silence et, le disloquant, Bonséjour déblatéra spontanément :

– Vous serez toujours le bienvenu *si*...

Sur ce, sans prononcer quelque mot superficiel, l'homme-néant sortit enfin, encapuchonné d'une tunique immatérielle, celle du bourreau de la turpitude, celui qui ne sait pas et *ne veut pas, ne veut jamais savoir*. Sous un ciel clos et derrière cette âme défaite, aux fenêtres nappées de givre, Nephtys et ses compagnons pleuraient.

Épilogue par Antonin Artaud

(Et qu'est-ce qu'un aliéné authentique ?

C'est un homme qui a préféré devenir fou, dans le sens où socialement on l'entend, que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain.

C'est ainsi que la société a fait étrangler dans ses asiles tous ceux dont elle a voulu se débarrasser ou se défendre, comme ayant refusé de se rendre avec elle complice de certaines hautes saletés.

Car un aliéné est aussi un homme que la société n'a pas voulu entendre et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités.)

Colibri

Jean-Philippe Lehoux*

Quelque part sur Terre

D'ici quelques lignes, un personnage sera déjà aveugle. Une telle cécité exclut, bien sûr, toute forme de poésie : pour un poète, le cœur bat des paupières. La noirceur est tout ce qu'il y a de plus relatif. Autrefois, il arrivait que le ciel soit étoilé à midi. Les paupières des hommes, fardées par les pinceaux de l'art, s'ouvraient devant ce spectacle absurde, émerveillées. Ils croyaient alors que la nuit avait engouffré les dernières traces diurnes dans ses profondeurs cavernueuses. C'était beau. Mais c'était toujours à ce moment qu'apparaissait le visage balafré d'un soldat américain, puis un autre. La magie nocturne disparaissait. Le vent balayait ce qu'ils avaient cru être des constellations. Et voilà la Californie. Sur l'esplanade d'un camp militaire, des centaines de drapeaux américains créaient, avec leur dizaine d'étoiles, un plafond céleste artificiel : en temps de guerre, ça facilitait le rêve, paraît-il. Nous étions en 1944, et le monde se pendait au bout d'une folie...

L'officier Jefferson se promenait entre les avions déposés de chaque côté de la piste principale de l'aérogare. Sur les flancs de chacun d'entre eux, il pouvait voir la silhouette d'une femme peinte pour perpétuer les aventures frivoles des pilotes. Il ne se rappelait pas avoir peint de telles choses au

* Cégep de Lévis-Lauzon

temps où il pilotait encore l'un de ces engins. L'amour ne l'intéressait pas. Seule la fin de cette guerre occupait son esprit.

Au-delà de la montagne de bouteilles de whisky et de femmes que les soldats gravissaient chaque soir, il y avait un sommet où se réunissaient les haut gradés du bataillon pour mettre en place différentes stratégies. L'officier Jefferson s'y trouvait lorsque le commandant exposa l'enjeu de la toute dernière mission assignée par le président des États-Unis lui-même. Aussi curieux que cela puisse paraître, on devait photographier le Japon sous toutes ses coutures. Et Dieu sait combien il en avait : des centaines de tremblements de terre craquelait chaque année son sol que les Japonais devaient raccommoder inlassablement pour survivre. Mais au sommet, les hommes importaient peu. Les termes employés par les lèvres du commandant chassaient, de par leur froideur logistique, les derniers vestiges d'une quelconque conscience humaine. Après tout, c'était peut-être mieux comme ça. Se faire photographier par l'ennemi n'était jamais bon signe...

La réalisation de cette mission impliquait une dizaine de parachutistes chevronnés, car les avions ne volaient pas assez bas pour pouvoir photographier d'une façon appropriée les différentes cibles proposées. Rien ne garantissait leur retour et, par le fait même, celui des photos. L'absurdité avait huilé l'engrenage de toutes les guerres humaines et rien ne prévoyait son tarissement, alors aussi bien continuer à l'utiliser. On nomma cette mission *Kamikaze Yankees*, en réponse à l'escouade suicidaire nipponne. Ils étaient américains, ils ne pouvaient se permettre que d'autres peuples possèdent l'exclusivité d'une idée, aussi stupide fuisse-t-elle. L'officier Jefferson ferma les yeux un instant, le temps d'effacer de son esprit les regards de ses supérieurs qui venaient de l'assigner à la tête du contingent de parachutistes qui partiraient le lendemain à l'aube, photographier leur propre mort...

Le départ avait été fixé à 4 h 45, un matin de juillet, où notre histoire se grava et à partir duquel elle s'aggrava. Même les notes de jazz qui amputaient une partie du silence à la carlingue de l'avion où ils prirent place s'aggravèrent. Les stridentes notes aigres-douces de la trompette accueillirent les aéroportés et les ouaouarons d'une clarinette basse vinrent appuyer le ronflement du moteur. L'avion avait été baptisé le *New-Orleans*, à la condition que seule la musique de Duke Ellington, Louis Armstrong et Art Tatum soit entendue sur les ondes de la radio interne. Mais on jugea que la juxtaposition des interventions du pilote et de *Take the 'A' Train* du Duke abrutissait les passagers ; c'est pourquoi on préféra se munir d'un orchestre.

Le voyage se déroula sans anicroche. Des nuages américains suivaient l'avion depuis la Californie et chassaient les brises ennemies qui auraient pu entraver le vol du *New-Orleans*. Certains parachutistes profitaient de leurs derniers moments à bord en écoutant attentivement les notes qui se bataillaient et se frappaient sur les parois métalliques. D'autres de leurs comparses imitaient les notes. Ces batailles viriles ne servaient qu'à ramollir leur visage d'un bon coup de poing afin qu'il résiste moins au frottement de l'air lors de la chute. Suivaient ensuite les rires, les accolades, et ça recommençait. L'officier Jefferson ne les regardait même pas. Blottie contre la pelisse translucide d'un hublot, sa tête basculait d'un rêve à l'autre, sans jamais se fixer dans aucun. Il ne s'était d'ailleurs jamais ancré dans quoi que ce soit. Les femmes ne le préoccupaient guère, sa famille existait sans lui et le gruau de l'armée, qui arrivait à chaque matin par la voie express d'une louche oxydée par les crachats de la cuisinière, ne venait qu'entretenir son virulent désir de désertir. Et voilà qu'il se trouvait au-dessus de l'océan Pacifique, entre la vie et la mort, entre une terre natale qu'il n'avait jamais aimée et une île encore plus petite que sa propre existence...

Le Japon, plus qu'une simple île, une obsession. Une cible pour les alliés avides de vengeance, une signature lyrique que la Vie a apposée au bas des rêves anonymes de l'Homme. Au-delà des Carpates, il y a l'Orient et l'Accident. Le Japon. Cette pirogue fabuleuse que de prodigues typhons libèrent malencontreusement de l'emprise continentale et qui, après un règne océanique de millions d'années, devait déjà plier bagage : des Américains étaient sur le point de souiller sa couronne.

Quelque part au-dessus de l'Accident

L'avion volait dès lors dans la portion céleste du globe où même les nuages, qui avaient pris forme dans les studios californiens, mettaient leurs éclairs acérés en sourdine pour se fondre avec les silencieux alizés asiatiques. Ces mêmes nuages voulurent prêter leurs sourdines aux musiciens du *New-Orleans*, mais ces derniers refusèrent. Ils jouèrent plus fort. Le silence troublait les parachutistes. On leur avait demandé de photographier le Japon sous toutes ses coutures, et non sous toutes ses coutumes. Au diable la délicatesse japonaise.

Le moment était venu pour eux de quitter l'avion. Sous une musique toujours aussi tonitruante, tous se préparaient de différentes façons. Les uns embrassaient un crucifix ou la photo de leur famille ; les autres se giflaient pour expulser les larmes le plus loin possible de leurs yeux. L'officier Jefferson était celui à qui revenait la tâche « d'ouvrir le chemin », et il se tenait à quelques centimètres de la porte. Cette position vraisemblablement privilégiée obligeait ses larmes à rebondir sur la cloison de métal et à revenir impunément à ses yeux. Pour cette raison, il semblait être le seul à ne pouvoir contenir sa nervosité. Le pilote donna l'ordre d'ouvrir la gueule de l'avion. L'officier tomba. Malgré lui, il entraîna les dix autres parachutistes dans une chute d'apparence commune, pour-

tant si personnelle. Un saut dans leur propre vie. Il s'efforça de prendre quelques piètres clichés du Japon. Ils ne serviraient probablement à rien, mais ils occupaient momentanément son esprit embourbé par les soucis professionnels qui y subsistaient encore. Si l'on venait à récupérer ses photos, il savait qu'elles ne seraient pas utilisées à des fins promotionnelles ou touristiques. Il ressentit même pendant un instant une once de désolation envers le Japon, insouciant devant les efforts militaires de l'ennemi.

Un épais nuage brumeux grimpa le long de la toile céleste et vint se poser tout autour de l'officier Jefferson. Solidement amuré à sa bôme dorsale, la voilure de son parachute continuait son ostensible déploiement sur l'infini du ciel. L'humidité, engendrée par l'arrivée inopinée du brouillard, lui fit perdre la caméra de ses mains. Ce n'était pas un hasard : le Japon refusait que quiconque assouvise impunément son besoin de voyeurisme. La poche de brume était, sans aucun doute, un cri qui provenait de ses entrailles, une salive vaporeuse que sa bouche volcanique soufflait pour éloigner les hommes à tendance belliqueuse. *L'Accident* comprenait toutefois que la perte de la vue devait s'obtenir en suivant les méandres de la délicatesse. Il refusait de s'abaisser à la cruauté des Grecs pour qu'aucun Sphinx ne force aucun Œdipe à se crever les yeux. C'était beaucoup trop morbide. Il laissa le parachutiste fermer lui-même les yeux, voilà tout...

Quelque part avant la fermeture d'une paupière...

Il n'y a rien de plus bref que la foudre. Elle poignarde le ciel d'un seul trait, si rapide que celui-ci n'en gronde de douleur que bien longtemps après. C'est aussi lorsque le ciel est ainsi strié d'une vive lumière que l'on comprend la petitesse de notre existence, comme si pour la première fois une force inconnue nous permettait de jeter un bref coup d'œil au fond

d'un puits obscur. On n'entend jamais le coup d'œil atteindre le fond mais, pendant un instant, on découvre une parcelle de notre intérieur. Lorsque les cils épars qui dentellent le rebord inférieur et supérieur de chaque œil tentent de se rejoindre pour ne plus jamais se séparer, la vue devient striée d'une même vérité extraordinaire. On se rend tout d'abord compte de la chance que l'on avait de pouvoir nourrir chaque jour ses yeux de lumière. Ensuite, il y a toujours un éclair qui se fige dans notre esprit, aussi longtemps que notre imagination n'est pas tarie. Un colibri vole grâce à cet éclair. On croit que ses couleurs sont figées devant une fleur, pourtant ses petites ailes sillonnent l'air des centaines de fois à la seconde. Un tableau de Van Gogh aussi. Le bleu noirâtre de *La Nuit étoilée* semble en effet posé sur la toile à tout jamais, mais si on s'en rapproche, on découvre la peinture qui se tord et s'affranchit de sa planéité. Au moment où les cils de l'officier Jefferson entreprirent de se marier pour l'éternité, il vit un colibri, il vit un Van Gogh de saphir. Il eut un coup de foudre...

Durant cette fraction de seconde, le Japon ondula dans sa tête. Il voulut crier l'innocence de ses desseins pour qu'il lui laisse une seconde chance, mais les dernières notes de jazz qui avaient survécu à l'éloignement de l'avion vinrent l'empêcher de plier devant l'ennemi, en lui obscurcissant la gorge d'un amas de débris noirs et blancs. Il ne lui restait que cet éclair pour admirer le Japon. Vue de haut, cette montagne des mers devint un gigantesque Dragon qui gardait la tête froide malgré l'imminence d'une attaque aérienne. Celle-ci dormait en effet sur l'oreiller gelé des déserts sibériens depuis des millénaires. Sa langue de corail rampait furtivement sous l'océan pour aller se souder aux glaciers boréaux qui parcouraient l'Arctique, tel un petit enfant qui, l'hiver, oublie la sienne sur un poteau. Maintes et maintes fois, cette langue avait tenté de se coller à son oreiller soviétique et, quoique ce dernier provenait d'un « régime de fer », une loi inconnue de

la physique empêcha la symbiose. La Vie désirait peut-être conserver la pureté du Japon. De véritables globules de lave parcouraient l'épiderme écailleux du Dragon truffé de cratères artériels. Ce sang chaud, contrairement à ses cousins reptiliens, lui donnait une allure mystique. Ce n'était pas la première fois que l'officier Jefferson tombait du ciel, mais bien la première qu'il tombait en amour. Au-delà de cette forme reptilienne, il y avait une femme. Un moment léger qu'il ne s'était jamais permis d'entrevoir dans son futur abyssal. Il avait fermé la porte au nez de tout sentiment délicat depuis qu'il avait foulé cette Terre, et cet éclair lui apparaissait comme une erreur de la nature. Il ne pouvait imaginer que la foudre ait choisi son corps comme conducteur d'une quelconque décharge amoureuse. Mais comment refuser ? La volupté est éternelle et elle finirait par rattraper son cœur fugitif. On a eu beau chasser le jeune Mozart d'un palais et d'un autre, sa musique se fraye encore aujourd'hui un chemin jusqu'aux âmes sculptées dans le roc de la haine. Pouvait-il être bien certain que cette magie subsisterait après la fermeture de ses paupières ? Le Japon désirait-il d'un homme comme lui pour devenir le cerbère de sa patrie ? L'attraction demeurerait une vertu terrestre et en rien un homme seul ne pouvait se vanter de détenir les clefs de cette loi physique. Il tombait vers le Japon et non le contraire. Mais l'homme courtois est têtue, surtout lorsqu'on lui a déjà dit que l'amour rend aveugle et que, justement, ses yeux sont sur le point de clore leur existence...

L'officier tenta une approche. Tout d'abord, en fixant de son regard la chevelure de pins du Japon, tendrement éclissée entre deux clairières, tressée jusque dans le bas de son dos vierge et désertique. Des perles de sueurs ruisselèrent sur le front de l'officier. Jusque là, tout était normal. Le Dragon suait tout comme lui. Des fruits aqueux, dormant généralement sous la chaude carcasse des lacs, s'éveillèrent en effet

pour venir gonfler le courant des ruisseaux qui suintaient tout le long de sa peau rocailleuse. C'était une sueur qui dégageait un fumet maritime particulièrement enivrant. Un parfum de riz légèrement grillé parvint aussi jusqu'aux narines excitées du parachutiste. Des volutes aromatisées éclairaient des rizières en cascades, chevauchant sans soucis les plaines du Nord. Elles se mêlaient à la fumée qui jaillissait des maisons campagnardes aux couleurs chatoyantes. Des notes de bambou vinrent effiler l'air d'une saccade de tambour que des moines créaient au fond de temples étalés sur le ventre du Dragon. Un souffle lyrique qui caressa les tympans de l'officier. Il s'habitua rapidement à la peau apparemment rugueuse du Japon et vint même à fantasmer du moment où il pourrait étaler son corps sur ce tatami de fibre souple.

Il désirait l'inviter à s'enfuir, à s'envoler avec lui, loin des regards suspicieux et vicieux des Américains. De nuage en nuage, ils auraient réécrit l'histoire romanesque et fabuleuse des Dragons. De ses narines pyromanes, le Japon allumerait des feux follets aux quatre coins de la voûte céleste et ils viendraient s'y réchauffer après leur long voyage autour du globe. Ils reviendraient parfois sur Terre effleurer les canaux de Venise ou admirer le coucher de soleil à Madagascar. Le Dragon en était privé depuis si longtemps. On lui avait plutôt confié, depuis sa tendre enfance préhistorique, la lourde tâche d'accueillir le Soleil levant. Ils dormiraient chaque nuit au creux de la Lune, dans un lit nuptial drapé d'un kimono de satin. Les terriens curieux verraient alors, les soirs de pleine lune, l'astre de la nuit vêtu d'un drap étoilé, mais personne ne penserait au firmament artificiel du drapeau des États-Unis. Ce pays n'existerait plus. En arrachant ses ventouses du plancher océanique, le Japon aurait créé des vents violents et des vagues énormes. Ils auraient traversé l'océan Pacifique en ne déferlant leur crochet blanchâtre qu'une seule fois, là où une grosse roche américaine le sépare de l'Atlantique. Cette

évasion était toutefois dérision et lâcheté. L'officier Jefferson s'en voulut même d'avoir arboré son esprit d'idées aussi surréalistes dans une situation aussi grave. Car l'amour futile est grave.

La gêne s'empara de lui et le tint dans une froide proximité encore plus cruelle que l'éloignement. Sa vue distinguait encore quelques traits épars qui se disputaient pour tracer le portrait de son bien-aimé le Dragon, mais il n'osait plus avancer. Il craignait de le blesser en tombant de si haut. Il resta donc figé entre ciel et terre, le parachute cambré à son maximum, son cœur battant la chamade. L'île non plus ne bougeait pas. L'éclair le traversa encore un peu. Ses cils se caressèrent un peu, juste assez pour pouvoir s'agripper les uns aux autres et ne plus jamais se quitter. Seuls subsistaient sur la pellicule de ses paupières quelques papillonnages de lumière qui auraient pu rappeler en d'heureuses circonstances une toile de Kandinsky happée transversalement par la dorure des rayons du soleil. Autant l'esprit de Jefferson se perdait déjà dans ce nouvel univers onirique, autant son corps semblait se détacher de l'essaim de parachutistes parfaitement formé dans les sillons de l'avion. Une réalité qui lui rappela qu'il n'y a rien de plus bref que la foudre...

C'est en foulant la Terre que l'homme s'est foulé la cheville, piédestal de la douloureuse condition humaine, que chaque histoire effrite involontairement, inexorablement. Lorsque les pieds de l'officier Jefferson touchèrent le sol japonais, il ne se doutait pas que son histoire commençait vraiment, lui que rien n'avait jamais engagé. Dès lors, les images nacrées qui sillonnaient l'envers de ses paupières déshydratées s'amenuisèrent jusqu'à perdre complètement leur éclat. Le chef-d'œuvre abstrait s'estompa. Ironiquement, Kandinsky est mort en 1944. Un peintre meurt donc lorsque plus personne ne pleure devant ses tableaux...

La noirceur dans laquelle était plongé l'officier l'encouragea malgré lui à s'abandonner au sommeil. Dans un dernier souffle, les pinceaux de Kandinsky vinrent poser une nuée d'étoiles en orbite autour de ses yeux et Jefferson n'eut d'autre choix que de se mettre à la recherche de rêves impossibles, la tête posée sur un oreiller de roc encore plus inerte que son esprit. Il rêva à son Japon. Ils se mariaient. Mille carpes et dorades extirpées de ses flancs côtiers traversaient lestement la table qu'on avait préparée pour eux. Les nuages californiens prenaient place dans le ciel : ils étaient garçons d'honneur. Par une neige encore mouillée de leur musique de jazz, ils avaient tissé un voile long et blanc à la mariée. La mer du Sud se retirait un instant pour laisser les souliers de sable doré couvrir les pieds du Dragon. Ils se mariaient sans soucis religieux : un éclair se chargeait d'apposer un sceau royal sur leur promesse. Et il n'eut plus d'autres rêves à rêver...

L'officier Jefferson se réveilla. Et il plut sur lui. En *Accident*, on nommait *kon* cette pluie bienfaisante pour la mousson. L'oreiller de roches sur lequel la tête de l'officier s'était endormie avait dû transmettre son rêve au cœur du Dragon, car la neige immaculée, qui avait roulé dans son crâne, était devenue un drap de pluie qui allait bientôt lui redonner la vue. Il ne crut pas ses yeux lorsqu'ils lui dirent que des brindilles de lumière avaient poussé, grâce au pouvoir fertilisant de *kon*, dans son champ de vision aride depuis peu. Le Japon lui dévoilait enfin la réciprocité de son amour ; le bourreau rectifiait son châtiment. Jefferson leva les yeux au ciel et entrevit entre les sillons d'eau, de gigantesques montagnes volcaniques qui rougissaient en se gonflant de lave, timides d'avoir vu leur maître le Dragon avouer de pareils sentiments à un homme inconnu. Et la pluie cessa. Durant cet orage, il n'y eut pas de Van Gogh de saphir, mais quelque chose d'encore plus puissant unissait désormais une île et son ennemi...

Aucun coucher de soleil à Madagascar n'était prévu au menu de leur voyage de noces. Le Dragon ne pouvait lever l'ancre tant et aussi longtemps que la guerre persisterait et seul l'officier entreprit de voyager à travers le pays. Il se sentait désarmé. La gravité dans laquelle l'humanité était plongée était d'une immensité insondable qui empêchait un seul homme comme lui de faire quoi que ce soit pour en améliorer le sort. En fait, c'est ce qu'il croyait avant de rencontrer les gens qui habitaient un petit village non loin de son point de chute. Il comprit alors le véritable sens du combat pour la futilité.

Là-bas, un jardinier déshérité, privé de sa poésie par un besoin de subsistance familiale, sculptait en de géantes lettres les dix-sept syllabes d'un haïku, petit poème japonais, dans la carcasse de ses buissons. Malgré les bombes, inlassablement, il poursuivait le découpage des arbustes en s'assurant à chaque fois de bien orienter chaque syllabe vers le ciel, là où l'ennemi pourrait voir l'objet de sa résistance. Un peu plus loin, en amont de la rivière, des poètes nippons s'obstinaient à faire enjamber le cours d'eau à un pont. Un poème d'apparence ridicule. Ne savait-il donc pas, eux, ingénieurs des mots, que l'entrejambe est si fragile et qu'un simple obus aurait le droit de vie et de mort sur leur passerelle friable ? Mais aussitôt leurs vers détruits par la haine de l'ennemi, ils creusaient de nouvelles fondations sur lesquelles les mots traversaient encore ressacs et ressentiments. L'officier Jefferson commençait déjà à regretter l'oisiveté que lui avait suggéré son sentiment d'impuissance, mais voilà qu'il rencontra un personnage bizarre qui confirma son désir de défendre son Dragon tant aimé. C'était un soldat japonais. Il jouait maladroitement de la trompette sur la place publique du village et il ne le faisait que pour attirer l'attention du contingent de parachutistes américains qui avaient atterri à cet endroit. Il avait découvert une sourdine que les nuages

avaient échappée durant l'orage et, puisqu'il ne connaissait pas la façon exacte de l'insérer dans le pavillon de son instrument, constamment elle s'éjectait pour venir frapper l'un ou l'autre des Américains de plus en plus impatients. Ces derniers rouèrent de coups de pied le musicien saugrenu, insultés de le voir continuer ironiquement à jouer des classiques du jazz américain en tordant les notes de douleur. Sur ce, l'officier se décida à rejoindre les rangs de la résistance artistique nipponne. Il comprenait l'insignifiance de leur lutte ; toutefois, plus rien ne le retenait dans un ailleurs encore plus stupide...

Il devait commencer par chasser ses anciens comparses américains, désormais indésirables sur le territoire du Dragon. Il rechercha au plus profond de ses pauvres connaissances de la peinture pour trouver l'arme parfaite qui viendrait appuyer les poètes et le musicien japonais. Ayant fait son deuil de Kandinsky, il tenta sa chance ailleurs. Il ne croyait pas en Dieu, alors Michel-Ange et Raphaël refusèrent de lui venir en aide. Picasso retourna ses appels de détresse sous une voix débridée et incompréhensible. Et tout ce que trouva à lui offrir Cézanne pour se défendre, fut un bol de fruits inoffensifs. Il oublia la culture occidentale. Il « s'orienta » vers l'art « accidentel ». Il ne connaissait qu'un seul peintre japonais, le maître de l'*Ukiyo-e*, Katsushika Hokusai. Sa toile la plus célèbre se nommait *La Grande Vague de Kanazawa*. L'officier avait déjà rêvé d'une telle vague : elle engouffrait tout un pays. Elle pouvait bien noyer quelques hommes. Hokusai accepta son invitation. Jefferson offrit son corps en guise de pinceau...

Le trompettiste était toujours exposé aux coups de pied des Américains et sa poitrine meurtrie convainquit ses poumons de souffler une dernière fois dans son instrument. Un son terrible s'en suivit. Une vague hébétée de la rivière sursauta. Hokusai y trempa, sur cette crête nouvellement formée, les

cheveux de l'officier. La vague tressaillit encore et s'étira en suivant les mouvements cursifs du pinceau humain. Elle gonfla sa poitrine d'eau. On venait d'assister à la résurrection de *La Grande Vague de Kanazawa*. Elle traversa l'arène du village et s'attaqua aux parachutistes, en glissant toutefois sa paume courtoise sous la carcasse du trompettiste exsangue. Elle revint à la rivière où elle chatouilla l'envers du pont, pour ensuite déferler dans un fjord qui embrassait la mer non loin de là. Hokusai déposa l'officier Jefferson sur la plage avant de disparaître. Ce dernier regarda longuement une sourdine s'éloigner vers le large, comme une petite lanterne chinoise. Elle n'atteindra cependant jamais la Chine, car elle s'évapora bien avant avec l'eau de l'océan pour aller rejoindre ses éclairs acérés des nuages californiens. Sur son dos, elle portera l'âme d'un résistant japonais, mort pour son pays le Dragon.

L'officier Jefferson se retrouva à nouveau seul avec lui-même. Pour ne plus être tributaire de ses malheurs, il pouvait se vanter d'avoir su vaincre les inextricables lignes qui tracent la silhouette nébuleuse de l'Art. Ces mêmes parcelles de couleurs qui consomment le sang inflammable des peintres de par leur rémanence, ces mêmes notes qui oblitèrent le tympan jadis glorieux des mélomanes infirmes de ne plus savoir reconnaître leurs propres symphonies, cette même poésie qui s'allait au Saint-Esprit de l'écrivain sans lui laisser aucune trace de laid pour nuancer ses dithyrambes, il les avait tous domptés frénétiquement, refusant de se faire courber l'échine par la gravité de l'Art. Il s'était fait rigide comme un pinceau. Son œuvre était sa liberté. Mais l'artiste n'en finit-il jamais avec ses bêtes ? Aussitôt l'œuvre reconnue, l'ombre de la prétention se manifeste. Il avait désormais besoin d'une main humblement humaine pour le soustraire à ce nouveau succès. Sinon, il serait devenu l'esclave d'un orgueil excessif. C'est ce que l'on appelle être « successif ». On croit succéder aux

grands maîtres bien qu'un océan nous en sépare... D'ailleurs, on ne peut prétendre se servir d'un seul tableau d'Hokusai comme bouclier contre l'ennemi et ainsi espérer mettre fin à la guerre. Le Japon était toujours en danger...

Cette humilité lui apparut. Un enfant arriva, il ne le quittera plus. Il venait à la mer à chaque jour, dans l'espoir de se retrouver face à face avec un destin moins fragile que le sien. La mer tue l'amertume. Ses yeux débridés de petit Japonais trahissaient son existence navrante et navrée de ne pouvoir lui en offrir plus. Il était fils de défunts paysans et seul son pays pouvait encore lui servir de berceau. Mais ses larmes d'orphelins n'atteignaient plus ses pieds. Elles filaient droit au ciel combattre les avions, les bombes et les parachutistes qui voilaient son espoir ensoleillé. Il savait que bientôt elles ne seraient plus assez fortes ; le rideau de pluie serait indestructible. Le petit Nippon serra les doigts de l'officier Jefferson. Un geste de soie. D'une main mièvre. Membre d'un corps immaculé, griffé d'une indicible volonté de se faire flibustier pour dérober la paume d'un père adoptif. Une main étoilée de rides précoces. Une nova qui s'éteint déjà. Nô vanillé d'arômes enfantins. Un théâtre. Des mouvements tragiques qui discutent avec l'air, de la mort, de la souffrance, des vices des hommes. L'enfant et l'officier étaient frères, et ils connaissaient dès lors leur destin commun. Un destin aussi futile que la poésie ou la peinture, mais qui s'enracinait dans l'amour d'un pays, d'un Dragon. Malgré leur présence, le Japon avait peur. Il trembla. Un tremblement de terre qui fit écrouler plus d'un an. 1944 s'affaissa. Les années antérieures, accablées sous le poids de la stupidité, pressaient le temps, défonçaient les portes du futur sans rencontrer d'embûches : pour la première fois de l'histoire de l'humanité, l'avenir était vide de sens, vide d'espoir.

Au matin du 6 août 1945, le ciel pendait si bas que seule une mince bande d'horizon le liait à la Terre. L'officier,

pour marquer à tout jamais le Japon de son affection, estampa sur cette toile horizontale le panorama de ses rêves et fantasmes avec lui. Un superbe *makimono*, peinture large, stigmaté de son passage au pays du Soleil qui n'allait bientôt plus se lever pour plusieurs Japonais. Le garçon sortit de ses poches une longue corde balafrée à l'extrémité par la présence antérieure de quelque chose de léger qui avait dû disparaître promptement.

En effet, il y a de cela quelque temps, un cerf-volant s'était immiscé parmi les parachutistes. Personne ne l'avait remarqué. Ils étaient Américains, ils ne pouvaient pas imaginer qu'eux chutent alors que d'autres peuples s'envolent. L'enfant qui appartenait au cerf-volant avait déploré le ciel couvert, tout vert, kaki. Il avait pleuré, mais son frêle compagnon tissé et soigné de soie volante n'avait pu, de là-haut, essuyer ses yeux en amandes. Il avait prié les dix mille myriades de *kami*, dieux japonais qu'il ne connaissait que par souci folklorique, mais qui rassuraient les jeunes Nippons qui, comme lui, guettaient encore la venue d'un simple sourire de l'homme en guerre. Des parachutistes avaient tué ses parents et lui avaient enlevé tout ce qu'il lui restait pour poursuivre le combat, un simple cerf-volant de papier...

Ce petit garçon tendit la corde à l'officier Jefferson. S'y pendre ou s'y suspendre ? Rejoindre Kandinsky ou poursuivre maladroitement son œuvre et celle de la résistance ? La mort appelait son cou, son amour pour le Dragon suppliait sa raison. Il sourit au Japonais. Oui, il allait le faire. Il deviendrait ce Dragon de papier, clone léger de sa propre femme, pour s'embraser haut dans le ciel, au nom de l'Art et de l'Amour.

Il enroula plusieurs fois la ficelle autour de sa taille, et tout en caressant pour une dernière fois la chevelure cendrée de son petit frère, il lui redonna le long bout de corde qui excédait. Les pieds nus de l'enfant japonais se mirent à courir en

évitant les minuscules dunes de sable que le vent océanique avait formées sur la plage. Lorsque la corde s'étira à son maximum, elle força l'officier Jefferson à emprunter les pas de son compagnon. Sa tête se vida de toutes ses lourdes pensées. Ses cheveux encore hérissés par la peinture d'Hokusai jacassèrent un peu sous leur frottement rugueux, avant de se changer en des centaines de petits foulards de tulle. Son faciès, sculpté dans la dureté du marbre américain, essaya une dernière fois ses possibilités humaines, grimaça, fronça les sourcils et modela l'air d'un baiser qui tomba sur la peau du Japon. Son visage emprunta alors progressivement l'aspect reptilien d'un Dragon de papier. Son cou devint annelé par la tubulure d'un tissu satiné. Ses deux poumons éclatèrent. Ses alvéoles ainsi libres eurent bientôt fait de remplir sa cage thoracique en ne laissant que son cœur poursuivre sa marche militaire. Le haut de son corps n'était plus qu'une cuirasse de plumes. Ses bras quittèrent ses épaules et glissèrent dans la mer comme deux anguilles. Lorsque son bassin se vida de ses os, deux jambes seulement rappelaient son ancienne identité humaine. Sa course était ralentie par le sol qui tentait de lui voler ses pieds en guise de souvenirs. Le Japon trembla une seconde fois. Ce qui restait de l'officier tenta de calmer ses convulsions d'une longue caresse, à l'aide de la douceur de ses pieds. Un adieu. Un dernier baiser. Ses jambes devinrent une longue queue de mousseline. Un envol. Un enfant courait toujours ; un nouveau cerf-volant le suivait désormais...

Nulle part

Enola Gay. Ces huit lettres écrites sur le flanc d'un avion se reflétaient dans les yeux lustrés du Dragon en reconnaissance, chose qui autrefois s'appelait l'officier Jefferson. Huit lettres inoffensives pour décrire toute la haine des hommes. Personne de l'équipage ne vit le cerf-volant. Mais il était là, et il

n'abandonna jamais son poste, tout comme le pont *Aioi* qui enjambait l'*Ota* non loin de là et qui, à 8 h 15, était dans la mire de l'officier bombardier américain Ferebee. Même si l'entrejambe est fragile, ça prend des « couilles » pour agir de la sorte. Dix-sept secondes plus tard, le temps de lire les dix-sept syllabes d'un haïku d'un jardinier, une bombe atomique anéantit la ville d'Hiroshima et tua plus de quatre-vingt mille personnes sur le coup. À certains endroits, la peau d'hommes et de femmes s'imprima littéralement dans le béton des murs, tellement la chaleur était vive. On trouva même sur la plage d'une mer intérieure, la silhouette d'un petit Japonais, estampée sur le roc de la falaise. Une trace indélébile qui refusait de s'effacer en dépit de la volonté destructrice de l'Homme. Au temps de la préhistoire, l'homme peignait la bête sur la roche. En 1945, une indescriptible bête réussit à peindre l'homme de la plus cruelle des façons...

Lorsque les paupières de certains Japonais se fermèrent une dernière fois, ils virent dans le ciel un cerf-volant qui s'enflammait, la preuve ultime de l'amour impossible. Ce n'était bien sûr qu'une étincelle à côté du gros champignon meurtrier. Un éclair... Un tout petit colibri...

Les Pieds de houle

Manon Plante*

J'E longe les écumes des rives, j'entrave mon pas de désir. J'arpente la lenteur du vent de cet hiver immature. Son souffle déborde du fleuve, mon fleuve criblé de sens. Les éléments se rencontrent dans la sécheresse des espaces, la respiration faible du temps supporte l'inspiration. Les envolées retombent, lourdes dans le détachement des terres. La glace fige la mouvance des courants. Je médite les méandres fixés au silence, je repense les débordements, cette façon de faire de la nature pour tout casser, pour tout user trop vite dans l'absence. Je m'élime trop dans l'omniprésence de ma solitude. La porte s'ouvre, toujours, sur un certain placard, sur la remise de mes jouets brisés ou salis de jours heureux. Et il m'arrive encore d'entendre le cri du dehors, le ressac, marteler ma voix de mer de la tragédie de nos corps, de l'infini de nos barrières. L'embâcle emporte sous les marées gélives ses remarques dans un absolu de petites choses. S'entrechoquent l'eau et l'air ; des crevasses fissurent les surfaces. Des nuages s'échappent des fentes, la fumée grésille, la fumée givre les souffles ; du feu grossit l'étendue de mes mirages. La glace renfle mes souffles.

Mon désir porte plus loin, plus loin que le miroir où se rompt la lumière. J'essaie d'inverser l'eau et le ciel pour

* Cégep de Sainte-Foy

pouvoir plonger là où perce le jour. Je voudrais nager dans ses aubes, nos aubes. La terre est trop raide pour que je puisse m'ancrer à la souplesse. Mes envies se déportent dans son œil irisé du tapis de l'automne. ELLE vit dans l'entre-saison chaude des ombres, ELLE existe dans le pigment qui compose la musique des matins, la musique de mon regard. Mon œil a suivi les perles de clarté venues fabriquer les bijoux de l'aurore, venues tisser le monde en ses yeux. Son œil a déposé la brillance dans mes brumes atones. Il faisait encore clair dans le présent de ce jour affalé dans le passé, délayé dans mes aujourd'hui.

ELLE peint des toiles que nul ne saurait voir, ELLE peint des voyages entre les ruines, des paysages faisant le pont entre les mois, ELLE construit des filons d'argent, des robes de paille qui s'émiettent dans le soleil, ELLE métisse ma fertilité, ma croissance, ELLE fait naître le regard. À travers ses yeux, sous cette couverture dense du monde, ELLE a réinventé la forme d'une plaine, d'un roc. Je sublime maintenant les lieux : les intersections sont des carrefours atomiques où se contre-carre la lumière des amours, l'arbre est un vertige qui s'étend dans l'ailleurs, un visage est une île muette au centre du mouvement. J'écris partout dans l'air, dans le rêve, dans la voix des autres, dans l'attendu, j'écris son regard et tout se transforme, s'abstrait. Mon œil, peint de ciel, se méduse, il se fait d'octobre et de novembre. Mes cils papillotent, frappent et battent l'air. Mes yeux ont une attraction apprise, je charme pour essayer de la reproduire. Les hommes passent et je les lacère d'un espoir que je ne donne pas. Je les observe et je joue. Je théâtralise la sexualité du regard, je fais l'étude de la science de son désir. Je déshabille avec sa chaleur le désir que j'ai de ces hommes. J'ai des yeux d'échardes pour me harponner jusqu'à ELLE. Je glisse mes propres gallons de soleil dans mes poches, goutte à goutte ils s'assèchent. On ne lit plus de pluie sur le repli de mes laines. Je tords mon astre pour que

puisse poindre un horizon où se mêlent mes poussières et l'or de ses saisons. ELLE creuse un nid dans le berceau de ma vision, ELLE enfante les couleurs de la lumière sur le verre. Je me coule en de nouveaux pays, je déborde d'entre les glaces.

La bise s'affole, se mêle à ma voix. Le nord inonde ma gorge. Les banquises découpent le débit de la sensibilité : un triste visage ne peut plus m'être beau, l'émotion doit devenir cérébrale. La brise m'apprend les indifférences de chaque menue caresse, de chaque léger parfum. La voix porte l'être jusqu'à l'insoutenable. Le froid exagère la durée de mon reflet dans l'haleine de ce qui change les matins. J'entends les heures bâtir au loin des armées contre moi. Ses mots torpillent ma trace dans la foulée du monde, sur mes pas, laissés derrière, fleurissent ses grenades de lumière. Deux glaciers s'entrouvrent pour laisser filtrer un écho grave, bas ; la terre obéit à la froidure.

Mes doigts effleurent la vanité de ses lèvres. Elles s'avancent dans mes tranchées, se gonflent, ploient sous l'envie d'envahir le silence. Même jointes ces deux étoiles discutent d'orages, d'éclairs qui bercent le large. Elles me murmurent une romance faible, pâle comme le jour sur le jour. La ramure de sa parole racle l'automne, le regard se détourne. Les orangés du visible se fondent au blanc de l'hiver. ELLE parle comme la pluie tombe, en petits grains feutrés dans l'avenir de notre marche. Son chant sourd me glisse sous un sol que je cherche à pétrir. Ses lettres de souffle s'imbriquent dans la respiration de la mer, une mer qui chuchote la blanche berge dont se gava ma bouche. De minuscules points s'ajoutent à la grisaille du ciel ; son rire grimpe sur les lierres de mes appuis et regagne l'univers. Je transporte l'essence de ses cascades et déleste la brume d'où rien ne revient. ELLE sculpte dans l'attente de la première neige des croquis de soleil sur un printemps déjà revenu. Des faisceaux s'échappent du givre. Il s'étire, s'écartèle, s'essouffle devant le

vif du feu. Ses lèvres déportent les doutes, naviguent sur l'insolence des sons. Elles s'ouvrent et se ferment sur mon âme, elles rient et dominent l'implosion de mes paysages. ELLE embrasse mon corps, cargue de fraîcheur la volée de mes sens. Je me fie à sa voix pour supporter mes remous éclatés le long de son corps que j'imagine. Je touche du bout de mes instants la confusion des saisons. Sa bouche d'oiseau brouille les flammes, pique chaque frisson sur l'embranchement de mes ailes.

Il y a de la harpe dans nos cantabiles, dans le solfège de nos unions. J'écorche avec les mots que forment ses baisers. Je déplace les sons pour qu'ils ressemblent aux siens. J'articule mon cri pour qu'il puisse jaillir comme le sien dans la fusion des ombres muettes. J'embrasse, sans le dire, la réponse de ses mélodies au vent, j'épouse sa façon de dire les abîmes et d'en faire des surfaces rases. Le temps a la pulsation de son verbe, le rythme lent, réfléchi de ses lèvres qui tendent vers l'impossible. Et sans crier, je me tue à rester. Je voyage sur les flancs de son sourire et la mer n'est plus la mer, mais le pavé qui soutient ses rimes, le soleil n'est plus le soleil, mais une couleur qui n'éclate plus dans l'aurore de mon œil. Je fais de mes lèvres les satellites de ses dires, sur les hanches de sa bouche, je reconnais la fin de la terre. Je limite les dires de mes amours hybrides et confonds les contours.

Mes yeux ne voient plus ma voix de la même manière, ma voix n'entend plus mon regard se confronter au silence. Mon visage appartient au double d'une incisive présence. Le vent charrie des impressions, l'embouchure de ma parole décuple ce que je tais.

Et il existe au bout des mots, au bout de son souffle des pierres pour m'encaver, pour enrayer la verve sous ma peau. Le calcaire boulangé mon ventre, ma mie s'effrite, le ciel soulève les restes. ELLE brésille mon corps contre la distance, j'égrène les montagnes dans l'attente. Les reliefs s'affaissent

légèrement, cinq champs s'allongent devant les regards ; l'hiver prend la forme de ses sensations. Ses mains érodent au passage, l'eau ne trouve plus un chemin assez puissant pour loger dans l'artère de ce qui lie au corps. La falaise arrose l'écume.

Dans le sillage de sa main, je découvre les autres corps. ELLE effleure de ses indifférences la vie des autres, ELLE heurte sans cesse leur ramage : ELLE est un port de mer tenant farouchement à s'accrocher à la terre. Ses doigts jettent l'ancre dans l'immensité qu'offre ce qui point dans le reflux de l'horizon, mais nul ne peut retenir sa paume ni ne peut élargir le passage entre les massifs. Mes bras soulèvent ses désirs jusque dans les miens, je touche les peaux en recherchant l'odeur de ses gestes, la justesse de ses émotions. Un pont se dresse entre le vide et le ferme, je ne sais pas où s'étioleront les clartés de mes chavirements. Je peux croire la chair qui parle tout bas, dans le lointain du réel, je peux connaître une chair si j'expérimente sa façon d'affleurer les commencements. Je la sens au-dedans comme au-dehors, je la ressens dans l'espace qui me sépare de la présence, dans les levers de certains jours qui n'ont jamais existé, dans les chemins tapissés de la neige tombée de mes mains, dans l'inconcevable qui luit derrière moi. Je la sens sur et sans moi, sans mes ongles pour la haïr, sans ma véritable voix pour l'échauder, sans mon corps rapetissé pour essouffler ses propres mots. Ses mains prononcent un rêve que je ne peux moi-même construire, ELLE érige avec le métal blanc de sa fougue l'incalculable du diurne, la chaleur nécessaire pour concrétiser la nuit. Lorsque sa peau vient près, tout près, les objets et l'emplacement qu'ils habitent basculent : la chaise saisit la conversation tenue morte dans le moment, les murs s'approchent et raréfient l'air. Sa peau réunit mes géométries.

Ses mains cassent la respiration lente du temps, alors que tombe la pluie entre les récifs qui s'écartent. ELLE relâche les

nuances de lumière pour courir, toujours, vers le creux de ce qui existe plus loin. L'herbe jaunit sous sa paume qui déserte. Le métal oxyde les présents, elle m'illusionne, corrosive. ELLE blasphème mes eaux. Je ne sais plus retenir la source, je ne sais plus revenir au son clair du fleuve qui suit son cours. L'horizon est sa main qui contient la mienne. Je fais escale sur des flots désarmés, j'aime ce qu'a laissé la pierre de chaque côté de sa traversée. Les oubliés se fondent à mes mains, je touche là où la dureté a épinglé sa rage. Je me souviens de blés roussis pleurant l'abondance, je me souviens des semences parties errer là où poussent les déserts. J'ai cultivé la richesse du sol de mes mains pour que battent de nouveau au vent les grappes de blé, j'ai bu les sables qui s'étendaient, j'ai prolongé ses doigts pour qu'ELLE puisse continuer de vivre dans chaque noyau portant l'effervescence de son souvenir. Je la perpétue à travers l'histoire, j'enseigne ses territoires où enfante le tintement des êtres.

Je m'élançe sur le lisse de l'accalmie, le soleil miroite dans l'enfance de la nuit. Ses yeux chatoient dans le scintillement des miens, je joue à voir la marine du ciel, comme si ELLE en était le capitaine. ELLE tient la barre qui me conduit plus loin que la vision, sa vérité nous fait voir. ELLE a rallié mon toucher aux passions qui déforment les cœurs, mais jamais le nôtre. Je glisse, je glisse dans le silence qui crie. Nos yeux ont trouvé le fixe au-dessus des ravins. Le murmure gronde, les mains bourdonnent, j'entends la vie qui bout dans les nervures de ma peau. Je me bats au vent. Je regorge de rouge, d'or, de firmament tout entier. Je délivre mes pauvretés, mes manques, mes néants, j'absorbe tout le zeste de ses mélopées, de ses vues qui m'expirent. ELLE est la fin d'un hiver, d'une fin, la faim du présent, d'un présent printemps. ELLE est la faim des eaux, des sources, le printemps de ce qui débute. J'apprends à respirer, je ne suis pas encore tout à fait au monde. L'air me vient du déplacement de ses ailes, du

tourbillon que fait danser sa robe. ELLE enlumine mes blancheurs, je vois la palette de l'été s'installer dans le berceau des lacs. Je remonte les courants. L'eau est dénudée de son opacité.

Je vogue dans le hâle que crée le côté transparent du soir sur le cuir qui attise le déploiement de mes formes. Les fleuves amants étendent leurs croisements dans l'intérieur, dans leurs profondeurs. Je retiens l'air d'entrer au centre des reliefs, mes poumons conservent les souvenirs. Je mets en apesanteur la grêle qui arrête l'attraction des éléments. Je m'enroule dans ses lianes. Les automnes se mélangent, tuent les noirceurs. Ma peau blonde s'imbibe des sèves, j'échauffe le froid qui se terre au fond du lit. La chambre se peuple d'une clameur intime. J'expulse les murs. Des îles couleur de café ramènent la rumeur de l'éphémère. Le sel brûle ma peau, consomme mes chairs assoiffées de sucre. Il y a encore beaucoup trop de bruits entre les égarements. Les éclairs perdurent, nos étreintes s'agitent, son cou émeut ma vie, enfièvre mon ardeur. Je surgis dans le monde. Son ventre cède dans nos tempêtes, mon écorce éclate. Son buste rond, fruit que je cueille, s'enfle dans le bruit des corps. Leurs courbes s'arquent, rougissent devant moi. Je frôle les sommets d'où arrive l'inéluctable, je grimpe l'aile d'où dégringole le temps. Je rencontre dans ces chemins la voix d'anciennes résonances. ELLE se tendait vers ces sons. Je ferme la main, très fort, sur ce que ramène le passé. Nous sommes des feuilles et des feuilles de poèmes éparpillés, en suspens au-dessus du possible. Nous inventons de nouveaux vers en enchevêtrant nos mots, en découpant les lignes, en changeant le prosaïque des noms. Je fais l'amour à la poésie. Je m'isole dans l'étau, resserre mon ventre contre le sien. La solitude hante ce rapprochement. Notre huis clos renforce nos éloignements. Ses mains contredisent les marées, le souffle ment, doucement, à mon oreille. Je sais qu'il y a eu d'autres amours.

J'appelle la dérive, je ne veux plus sentir d'attache autre que la sienne, je la hisse tout en haut de mes mâts, ELLE feint de voyager autre part. Je migre là où je crois pouvoir ravir l'incroyable, l'intense de ses caprices. Je cherche les eaux et je ne les sens plus, je cherche la voix, c'est la pierre qui concasse mes attentes. C'est le naufrage, le radeau craque. Le silence persécute les mots que je voudrais tisser. La mer est maigrie, la grande dorsale émerge, se retourne vers moi. Les saisons emmêlées sont injustes, l'hiver revient. Je dors, trempée, face au mur de sa peau. Tout son ventre me refuse, m'é gare dans l'effacement des océans que j'avais crus. Je suis seule avec mon souffle entre les bras, avec mes yeux observant la profonde chute, avec mon sexe gêné en pensant aux premières heures. Je n'envisage plus de me lever, mes jambes courbent dans l'infini à rattraper. Je regarde les eaux tranquilles s'infiltrer dans le repos de la terre, son visage m'abandonne. ELLE me noie et m'enchaîne. ELLE déchaîne tout ce qu'ELLE entraîne.

La vague culbute le sol. Dans le reflet diffus des surfaces, je me rappelle des jeux où se superposaient les sourires. L'air balaie le legs des fonds. Je me fossilise dans le mouvement qu'elle achève. Je fixe dans le respirable l'éclosion de ses seins, l'appétit de son plaisir. J'endigüe le passage à d'autres filets de pureté. Je conserve le galbe de la plus fine sphère sur ma poitrine. Mes bras touchent au ciel et se déversent dans l'étendue débordante de la mer. ELLE pleut sur le dos de la ville, ELLE s'insère dans les entrailles de ce qui m'habite. Je me noue à sa véhémence à travers ce qui subsiste. Je repousse hors du toucher la lourdeur de ses instances. Je préfère la retrouver dans les feuillages, dans la générosité de ce qui erre autour de moi, dans les sables émeraude de la coupole, dans les pics de l'horizon, je préfère la retrouver dans chaque trace qu'oublie la mer. Je ne supporte plus d'avoir devant moi la plus belle nef, le plus limpide des puits. Je voudrais nourrir

quelques jardins, répandre dans les tournants de vertigineux départs. L'avoine se plie lentement dans les rafales, personne ne la retient, je serai ce qui poussera les foins à s'unir à l'argile des terrains.

Je la garde toujours près de ma vue, elle est mon belvédère, mon tremplin pour apercevoir toujours un peu plus haut. Je la garde assise sur le rebord de ma fenêtre, mais je demande aux passants ce que sa pluie profère. ELLE ne me parle plus, ELLE sent que je m'éloigne vers cet ailleurs. J'observe si ses regards changent, si sa mouvance ou son rire s'enfilent de la même manière. Je lui dispute les autres pillages, les autres vols. Je me sens soudain comme une armée. J'affaiblis l'éther de mes mots qui ne disent rien ni aux oiseaux ni aux bêtes. J'amenuise l'amour en prenant une direction, mais en bifurquant de lisière en lisière. J'assassine la beauté en tendant les lèvres, en parlant plus fort que le vent lui-même, en méprisant l'auteure de mon univers. Je lui trouve une place trop grande dans le paisible de nos jours, un discours trop près de celui de toute nature pour contrecarrer ses vociférations. Je lui trouve un balancement comme aimerait même en avoir le vent, je me trouve mal de l'avoir incorporée à moi, sans l'élégance de ses ivresses. Plus les semaines avancent et plus la mer vainc le limon. Mes os noient leur présence, se diluent dans la vastitude des espaces. Je creuse mes rages, j'approfondis mes carences. Je repasse l'histoire dans la houle de ma tête, j'essaie de voir, d'attraper en plein vol les papillons de mon trouble. J'ai failli dans la construction de nobles palais, dans la création de voiles pour aller plus vite que le monde lorsqu'il pivote. Je croyais avoir de l'or à mettre sur mes paroles, je croyais avoir de nouvelles mains pour cueillir l'amour, je croyais me voir, mais la mer me renvoie au rivage. Mon ventre s'incline, il n'a pas su dompter la nuit, il n'a pas su prendre l'étreinte sans rien de plus. Je voulais le feu, l'eau, la

terre et l'air en un seul élément. J'éreinte mon indolence, je songe à sauver ma coque des lieux communs.

Je renoue avec notre regard. J'apprivoise ses amalgames, le rire vient valser maintenant dans les vents nordiques qui traversent mes mers. Je redonne les reflets violets à son iris chaud, l'automne s'accouple à l'hiver. J'agrippe le large de ses continents dans l'insomnie du monde, la mer s'écoule vers le ciel. Des collages de nos mains s'exposent au flamboiement des lumières. Je nous retrouve un pas, une cadence. Je la vois presque danser au milieu de ma surprise. ELLE plombe sur mon corps qui réapprend à se confondre, je me baigne dans le splendide de ses jambes se mariant à l'air. ELLE déplace l'espace, ELLE traverse les limites et se pose à l'intérieur de mon mouvement.

Je tremble, je me sens courir. Je rattrape les lames de fond, j'arrive face au golfe et m'y enfonce. Sa vague me balance, déverse mes membres qui suffoquent dans la fluidité de son battement. La mer cogne dans mes jambes, je foisonne, la mouvance fraie dans la montée de mes jambes. ELLE sait faire bouger les eaux en un seul pas, j'allège mes apparences. J'arpente ses allées, je suis au centre de la terre. Mes pieds se confondent avec le sol, j'apprends à sentir la terre où je vais. Mes racines poussent au nord comme au sud, je les sens percer le couvercle où je repose. Le blanc se fusionne au bleu en un doux arrêt. Je l'écoute me dire sa naissance. Mes pieds remontent les ans. Je me peins des racines belles et franches, je me soude à son existence.

ELLE marche comme le fleuve, comme l'eau vive qui file entre les doigts. Son corps s'élève, je déplace sa vie dans la mienne. Je fais des pointes et prends une lampée de ce que sera le jour demain. Mes racines s'étendent de moins en moins au sol, je suis suspendue dans un mi-chemin où j'entrevois des rivières mêlées aux arbres, mêlées à sa course. Je m'affale sur terre. Les feuilles restent tournées quelques

instants, le paysage se renverse. Un choc de lumière s'incruste dans mon pas, je la sens encore. Je la sens se mouvoir dans la souplesse de mes attachements. ELLE est empoignée à moi, je la conserve dans mes plus magiques étendues. Je refais le monde. J'écris un astre que nul ne saurait voir. Sa trajectoire argente ravit la couleur des atomes. Je danse avec la légèreté de ses pieds dans ma mémoire, avec l'arc de son corps qui me tire jusqu'à ELLE.

La mer est seule avec ce qu'elle ensevelit. Elle gouverne l'impalpable du monde avec la vitesse de son chevauchement. Elle s'allie au vent pour inventer la menace. Elle transporte les peurs, maintient les envies. L'eau gicle sur l'attente. Le nouveau naît de son cri. Les rafales flagellent ce qui paraît encore. Ce qui demeure se garde de chavirer. L'océan modifie les cartes, il s'éloigne de ce qui est aveugle. Il émonde les regards insensibles. Il infléchit la rectitude tapie dans le gravier des plages. Cependant, c'est elle qui agonise sur le rivage, c'est elle qui meurt chaque jour en fuyant, en fissurant son refuge. Elle imprime l'empreinte d'un souffle parti avec la brise, la docilité avec laquelle elle se retire. Elle joue avec les corps qui s'aiment et se heurtent, elle bigarre les fuites et les arrimages. L'air piétine sa mort nue, foule son large miroir, il éventre les barques chargées de clair, on ne sait jamais si le jour reviendra. Mais les vagues transportent l'aube jusqu'au bout des grèves, le ciel a alors des navires de noir qui éclatent en pleine mer.

Je grise ma mémoire de mer. Je me sens une autre dans l'éternel des embruns, dans l'immortel de ce cycle figé dans mes glaces. Je passe, transparente, dans le milieu des autres. Je ne détourne pas leur vue, j'ai enterré la mienne. J'hiverné contre le feu de ce qu'ELLE inspire. Je ne serre plus de main, je n'enlace plus de corps. Je lui laisse la place, ELLE casse les gênes pour mon corps inconfortable. Je n'ai qu'à songer à ses yeux pour voir mon regard s'étourdir. Son souffle guide ma

main. Je suis persuadée qu'ELLE incarne les vents. Les couleurs filtrent ma peau, je suis couchée sur le soleil, j'apprends ses mains, je me fonds, j'accoste à sa rive. Les battures prennent soin de leur œuvre, j'ai les semences de son art. J'ai la bouche que dessinent ses pinceaux. ELLE est l'embarcation de mes rivages. Mon ventre est rond de toute la terre, je suis grosse du temps, du monde. Je me baptise dans la fluidité des souvenirs. Je m'appelle, je me continue. J'ai des ronces au cœur que je cultive pour m'empêcher de fuir. ELLE existe dans l'épine qui zèbre mes beaux temps. L'océan me traverse et je me fends dans le cours de mes îles. J'amalgame mon sort et les marées. Je m'évapore dans les gouttelettes de ses yeux. Le frimas gèle mes racines. Je suis enracinée par le fond de mes pierres, je suis dépaysée par le fond de mes amours. Je garde des traces de ce que produit le temps. Des ficelles descendent des cieux, j'ai des pieds de houle. ELLE tend la pointe de mes doigts vers le jet des vérités. Je suis à l'abri dans les anses qu'elle sonde. ELLE sédimente mes danses. ELLE tonne mes mouvements qui captent la rosée de sa légèreté. Je me sens un peu partout autour de l'univers. Mon raz-de-marée n'atteint pas le centre de ma gravité. Je sens mes attractions dans mes propres hémisphères, ELLE est là, dans mon remous s'échouant dans les terres, dans l'étal des marées qui fige, pour de précieux moments, le sourire de ce météore fragmentant mon socle. Je l'ai retrouvée dans le plus bout de moi, dans le plus inimaginable des périples. ELLE était grande, immense au milieu du désert. J'étais assoiffée comme les champs après l'averse, comme moi après ELLE. Ma soif s'étanche, ELLE est le pain du ventre qui crie. ELLE soûle ma vue. L'eau se cristallise, je deviens solide. J'enfile les chaussures d'une autre, d'ELLE, si loin de mes continents où je puis encore espérer me reposer. Je m'incorpore dans la peinture de la vie, mes semelles claquent dans la cible de ses verdure. L'archet mesure le schisme des personnalités, je césure la

mienne et poétise ses yeux. La route est battue, ce qu'ELLE croit raffermir les possibilités. J'ai la longueur de ses traces perdues dans les neiges, j'amasse ce qu'ELLE traîne derrière. ELLE renverse l'extérieur du banal, de nouvelles notes s'échappent des airs. Des vallées se volcanisent, nos bouches crachent le feu, notre progression ébauche les plus belles catastrophes. La lave insole le passé, des arrondissements se forment dans la rapidité de mes villes. Je suis citadine des mers coulant dans le profond des avancements. Mes bottes d'infini me ramènent contre le torse adouci des falaises, ELLE donne à l'ivresse des coupures qui saignent de luminosité. Je me marie à l'air, ELLE enveloppe la débâcle. J'habille mes pieds de ce qui la grandit, je poignarde le même sol, j'envahis ses écluses.

Je marche ici, tout bas. Je ne veux empêcher le silence de me dire. Je ne veux pas déranger la nuit. Je parle sa langue. Sa petite amoureuse va dans les avenues qui défilent, mijotant le soir dans les sangs qui jonglent. Je sème avec ses rêves les brouillons de la mer : elle serait plus étroite, avec juste assez d'espace pour que nos bouches puissent parler. Elle n'aurait plus de vague, mais un visage pour que je puisse m'y voir. La vapeur emplit les gouffres. ELLE résonne dans les rues où je passe. Le son de mon corps qui se soulève se répercute contre les briques, contre les pans de l'atmosphère. J'imagine des couloirs, son chant dévale ses collines. ELLE amerrit dans le ruissellement des rires. J'écoute sa voix tourner dans les branches, je l'épouse encore cette nuit. Je la revêts de blanc, je lui dessine les yeux de noir, je m'amuse à l'aimer dans ce qu'elle continue d'apporter. Je la promène partout avec moi, peu m'importe où ELLE est véritablement. C'est l'univers qui l'accastille. ELLE surplombe mes caps. ELLE éveille les sonorités endormies, le sel de la pluie gémit, en suspens. L'arbre se tient droit sur le plancher de nos jonctions. Il étend ses bras, il déploie la ramification des corps. Ses bourgeons

s'enlacent dans les pénombres, deux naissances cogitent dans le centre de la vie. Tout ce que je suis rappelle son nom. Mais je ne la raconte plus. Je garde les secrets, le non-dit des histoires. La nuit chuchote la baie de nos rencontres, l'eau coule à travers ce que j'aperçois. Ma misaine bat dans l'enflure du temps. Le froid voile ma voix dans l'impossible de ma vie, mais ELLE réchauffe la buée des astres, la buée du monde.

Passions

Bernard Tiraloche*

TRENTE ans après le début de l'enseignement laïque et obligatoire au Québec, on commençait timidement à reconnaître que les meilleurs produits de l'éducation demeuraient ceux qui avaient eu accès à l'enseignement du Collège classique des Jésuites qui, quoique l'on en dise, avaient derrière eux quelques siècles d'expérience en éducation. Mais il faut relativiser cette constatation en gardant présent à l'esprit qu'il n'y a jamais de *cause unique* ou de *solution unique* quand on traite de l'humain, mais bien un ensemble de facteurs, adjuvants et opposants, s'inscrivant dans une synergie. Que s'était-il donc produit ? Simple, on ne devrait jamais changer des méthodes à moins qu'elles ne se révèlent insatisfaisantes. Et c'est justement ce que, dans l'enthousiasme qui accompagna la démocratisation de l'éducation durant la révolution tranquille des années 60-70, on s'empessa de faire, les recommandations du « Rapport Parent » tendant vers les méthodes audio-visuelles, des cours radiodiffusés, et surtout, une école polyvalente de dimensions inhumaines et aux structures éclatées, l'élève étant amené à changer de local et de professeur entre chaque période de cours¹.

* Cégep de Rimouski

1. Mgr. Alphonse-Marie Parent et al., *Rapport de la commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec*, Gouvernement du Québec, Québec, 1966, cinq tomes.

Mais il y a plus ; ledit Rapport Parent prêchait pour que l'on confie à des spécialistes l'enseignement supérieur. Or, qu'ont exactement produit les technocrates spécialistes en question ? Pour l'enseignement du français, par exemple, le ministère de l'Éducation de l'époque s'était, dans les débuts, doté à grand frais des manuels de grammaire de Galichet. Ce dernier, dans *Essais de grammaire psychologique*, examine les fondements de la langue pour découvrir, comme Aristote au IV^e siècle avant l'ère chrétienne, que deux éléments constituent la trame du monde tel qu'il nous apparaît : l'être et le procès. Dans cette optique classique, ce monde est le domaine des êtres et celui des événements.

Sur le plan de la langue, à la notion d'être correspond une image-concept douée de particularités : c'est une entité dans laquelle peut entrer toute notion statique, toute individualité qui se suffit à elle-même et qui, par conséquent, peut être dénombrée, classée, caractérisée, qui peut devenir cause première, objet, etc., d'un procès ; ainsi naît cette famille d'images verbales que nous appellerons « espèce nominale » puisque, dans le monde des signes, le nom est spécialisé en quelque sorte dans la représentation de cette notion. Une autre famille d'images verbales exprime par excellence le procès avec tout ce que celui-ci inclut de nature : aspect, temporalité, modalité, sens du déroulement, etc. Ainsi apparaît l'image verbale².

Comme le lecteur a pu le constater, cette conception de la langue ne date pas d'hier. Pourtant, nombreux étaient ceux qui, reconnaissaient la valeur éducative de la grammaire qu'avait produite Galichet grâce à ces concepts antédiluviens. En effet, ce qui caractérise sa grammaire est la progression et

2. Galichet cité par Fernande Saint-Martin, *La Littérature et le non-verbal*, Montréal, Éditions Typo, 1994, p. 63-64.

le lien constant qui est maintenu entre les divers éléments de la langue ; nous sommes donc là en présence d'une structure où chaque élément est lié à un tout devenant à son tour facilement compréhensible, et les règles s'insérant dans une structure logique, aisément repérables pour notre fonction mnémonique qui nécessite une telle structure d'association.

Il peut être intéressant de se demander, une génération plus tard, où en est la situation de l'enseignement de la grammaire dans le Québec de l'école laïque et obligatoire. On pourrait prendre comme exemple une certaine *méthode pratique* d'enseignement de la grammaire pour démontrer ce qui était tristement devenu la norme³. Ce que l'on remarque dans cette méthode, que l'on pourrait caricaturer comme une liste exhaustive des exceptions de la langue française assortie des règles correspondantes, c'est l'absence de structure pour relier les différents éléments d'une langue que l'on ramène à l'état d'obscur mécanique fonctionnant on ne sait trop pourquoi ni comment et dont on répare les bris grâce à de la simple analyse de phrases et à un étalage de règles humainement impossibles à retenir, principalement à cause de l'absence de liens logiques cohérents pour assurer une cohésion de l'ensemble. Comme le faisait remarquer Galichet, « la connaissance de ce qui se passe dans notre esprit est nécessaire pour comprendre les fondements de la grammaire⁴ » et inversement, une grammaire sans fondements en dit long sur ce qui se passe dans l'esprit de celui qui l'a produite. La tendance actuelle au morcellement favorisé par l'esprit d'analyse, que ce soit l'analyse de phrase ou la découpe de mots en morphèmes, lexèmes, etc. au détriment de l'esprit de synthèse qui permettrait de dégager des lois et de remonter

3. C. Asselin et A. Mc Laughlin, *Apprentissage de la grammaire du français écrit*, Longueuil, Infodoc, 1993.

4. Galichet cité par Fernande Saint-Martin, *op. cit.*, p. 63.

jusqu'aux principes fondamentaux qui gouvernent ces lois, relève justement de ce comportement obsessionnel compulsif caractéristique du technocrate qui, s'attachant au détail et au respect de la règle au détriment des lois et des fondements, nous dirige vers une littérature à l'image de sa pensée, où la forme primerait sur le fond. Nous sommes forcés de le constater à la façon dont a progressé la littérature depuis Balzac, où une seule phrase pouvait tenir lieu de paragraphe, jusqu'à nos jours où la phrase se raccourcit progressivement pour finir par se morceler et être peu à peu remplacée par des tableaux synoptiques⁵. Ces schémas linéaires sans profondeur en disent long sur l'incapacité des individus de ce siècle à établir des liens et, quant à nous, tend à démontrer combien leur pensée, comme fonction mentale, est mal étayée.

Dans une analyse circonstanciée où les caractères sont distingués par profil de carrière, Pritcher dépeint le technocrate ainsi : « Leur mécanisme de défense est l'intellectualisation, le compulsif se fonde simplement sur les « faits », qui sont pour lui émotivement neutres. Seuls comptent les « faits », les « règles » la « bonne façon de faire⁶ ». Ainsi, le souci du détail des technocrates nous a amenés à valoriser l'orthographe à outrance par toutes sortes de moyens : concours de dictée, examens d'entrée, etc., y compris les lois linguistiques et la création subséquente au Québec d'une « police de la langue » en la personne morale de l'Office de la langue française. Arrêtons nous pour écouter l'opinion de Russell à ce chapitre :

Tout d'abord, il n'y a aucune nécessité de connaître l'orthographe de n'importe quel mot. Shakespeare et Milton ne connaissaient pas l'orthographe ; Marie Corelli et Alfred Austin la connaissaient. On croit que l'orthographe est une bonne chose, en par-

5. On pense ici, par exemple, à la *Grammaire en tableaux*.

6. P. Pritcher, *Artistes, artisans et technocrates dans nos organisations*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, p. 36-37.

tie par snobisme en tant que manière facile de distinguer les hommes « instruits » des « non instruits » ; en partie, pour la domination du troupeau, comme avec les vêtements corrects ; en partie parce que l'adorateur de la loi naturelle éprouve de la peine dans le spectacle de n'importe quelle sphère où il reste un peu de liberté individuelle. Si l'on croit que du moins les écrits imprimés doivent avoir une orthographe conventionnelle, il est toujours possible d'y pourvoir par des lecteurs employés spécialement dans ce but⁷.

Si on médite un peu sur cette opinion, on notera que Shakespeare et Milton sont encore très connus comme auteurs de génie d'une large part des intellectuels tandis qu'on ne peut en dire autant des deux autres. On peut en déduire que le génie n'a rien à voir avec l'orthographe, car si on y pense bien, le langage est avant tout oral et pour paraphraser Voltaire que « l'éloquence est née avant les règles de la rhétorique ». Si maintenant on accepte l'idée qu'un écrivain génial pourrait s'adjoindre un correcteur moins génial pour mettre en page ses textes, on pourrait se demander si, inversement, un typographe serait à même de faire preuve de génie, ce qui invaliderait la thèse de Russell. Prenant en main l'ouvrage d'un typographe recyclé en écrivain par la disparition de la profession, nous entamons la lecture d'un ouvrage et ne nous rendons pas plus loin que la deuxième page avant de tomber sur une faiblesse au niveau sémantique. En effet, l'auteur dit de la voix de son personnage qu'il y perçait une « pointe de panique *mal contrôlée*⁸. » Or, un rapide coup d'œil au lexique vous apprendra que la panique est justement, par nature, une

7. Bertrand Russel, *Essais sceptiques*, Paris, Éditions Rombaldi, 1971, p. 127.

8. Michel Tremblay, *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, Bibliothèque québécoise, 1991, p. 24.

« terreur subite et violente, *incontrôlable* [...] »⁹. En ouvrant un autre de ces petits bouquins à la volée, on tombe sur une phrase où l'auteur nous apprend que la maison du docteur untel dégageait une odeur « entretenue à force de désinfectants trop forts et de parfums qui ne voulaient plus décoller une fois installés¹⁰. » Cela impliquerait que l'on peut « installer » des parfums et des désinfectants et que l'on pourrait même, si on en croit, les coller et les « décoller ». Avons-nous affaire à de la colle ou à des désinfectants parfumés ? S'agit-il de corps à l'état gazeux, de liquides ou, comme le suggère la phrase, de solides ? Les « installe »-t-on à l'aide de vis et d'écrous ou les cloue-t-on sur place ? Doit-on y ajouter de la colle ? Quant à nous, laissés perplexes, nous espérons seulement que ces petits bouquins au verbiage inepte ne se retrouveront pas, un jour, récupérés par un quelconque technocrate qui voudrait s'en inspirer pour révolutionner l'enseignement du français dans la « belle province ».

En outre, nous sommes portés à nous demander, vu l'usage abusif d'un registre populaire autochtone, si l'affirmation de Rivarol « une nation entière parle d'après son génie¹¹ » ne vaudrait pas aussi dans ce cas. Car, nous mettons n'importe quel locuteur francophone au défi de trouver une traduction qui donne du sens à l'affirmation suivante : « Maudite pétate ! A'va finir pas buster¹². » De là on peut s'interroger ; à quoi bon écrire si le résultat de l'exercice en est l'incommunicabilité ? Et à plus forte raison, à quoi sert de lire... si tout cela ne veut, en définitive, pas dire grand-chose. Cela aurait

9. Larousse, 1998.

10. Michel Tremblay, *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*, Bibliothèque québécoise, 1990, p. 96.

11. Antoine Rivarol, *Discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, P. Belfond, 1966, p. 89.

12. Michel Tremblay, *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*, *op. cit.*, p. 278.

néanmoins l'utilité d'accréditer notre thèse qui veut que l'on ne transforme pas nécessairement en écrivain de génie un linotypiste qui ne connaîtrait de sa langue que l'orthographe, pas plus que l'on ne ferait des penseurs de génie avec des experts de la forme qui négligeraient le fond. Par ailleurs, le lecteur avisé aura reconnu dans *l'adorateur de la loi naturelle* de Russell le *technocrate* qui se serait muté, au fil des ans, en une espèce *d'adorateur de la loi* tout court, lequel serait imputable de la création, notamment, d'une « police de la langue », et autres réglementations variées touchant tous les domaines, toutes les couches de la population, d'un nombre, d'une complexité telle que même les juristes s'y perdent, et à un tel point que le principe fondamental du droit romain *nul n'est censé ignorer la loi* sur lequel est basé notre système juridique, en est devenu une aberration humainement impossible à respecter. Car enfin, quand donc, une « police de la langue » mettra-t-elle fin, une fois pour toutes, au massacre de la langue française par des « écrivains » autoproclamés ?

On n'a qu'à revenir à l'origine des législations dans ce domaine en se penchant sur le cas de l'ordonnance de Villiers-Cotterêts qui, pour la première fois, dotait le roi de France d'une politique linguistique en faveur du français contre le latin et les dialectes. En effet, elle ordonnait aux notaires de tenir les registres de leurs minutes, aux officiers royaux d'enregistrer les produits et transactions, à tous de rédiger actes contrats et arrêts *en langage maternel François et non autrement*. D'après Philippe Ariès, l'ordonnance de Villiers-Cotterêts, qui rendit obligatoire dans les tribunaux le langage maternel français, n'avait pas un but d'unification politique, mais est née d'un souci d'humaniste, *pour éviter l'emploi d'un latin trop corrompu*, trop peu cicéronien. Pour Roland Mousnier, le désir de centralisation du pouvoir royal en sa fin de règne ressort clairement des préoccupations visées par l'ordonnance. En effet, elle touche tous les

domaines, tous les groupes sociaux, toutes les provinces. Nous nous posons la question : est-ce à dire que l'absolutisme est établi et tout se décide dans l'entourage du souverain ? À l'évidence non. Le roi ne cherche pas à régler systématiquement toutes les choses, il en serait incapable faute d'hommes et de moyens. Nous allons clore ce sujet sur un extrait de L. Febvre commentant les travaux d'Auguste Brun :

Ce n'est pas un *je veux* de François I^{er} ou de quelque autre roi qui explique le miracle de cette conversion linguistique [...]. Le monde méridional n'a pas obéi au cri d'un héraut, lisant, après trois appels de trompette, devant les populations prosternées, l'ordonnance de Villers-Cotterêts. C'est la grandeur, la prospérité, la vitalité d'une France [...] c'est une orientation nouvelle de l'activité générale du royaume qui, se détournant de la Méditerranée, se laisse aimer par l'Océan, par les terres neuves d'Amérique. C'est tout ce remuement des hommes, ce fourmillement des intérêts, ce bouillonnement des idées qui explique [...] l'adhésion non point contrainte et imposée [...] à une pratique linguistique que d'ailleurs, à la même époque, l'imprimerie fixait et la *littérature illustre*¹³.

Or, dans le cas présent, on peut se demander ce qu'illustre la prétendue littérature dont il est question ; considérant les contresens, et vu l'usage intempestif d'un registre populaire autochtone si l'affirmation de Rivarol « une nation entière parle d'après son génie¹⁴ » ne vaudrait pas, malheureusement, aussi dans ce cas.

On est aussi en droit de se demander jusqu'à quel point une affection immodérée pour la forme, comme celle qu'ont

13. Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, 1953, p. 181.

14. Antoine Rivarol, *Discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, P. Belfond, 1966, p. 89.

les technocrates, pourrait affecter le fond et éventuellement évacuer tout contenu d'un concept abstrait, avec les risques que cela implique, car rappelons-nous qu'un concept n'existe qu'à partir du moment où on a un mot pour le nommer. Ainsi, « le mot fait renaître l'image et donne vie à l'objet. Il lui rend sa dimension catégorielle spécifique en une désignation collective, sociale¹⁵. » Or, que se passerait-il si le mot en question ne devenait qu'une enveloppe vidée de son contenu sémantique ? Si, fractionné par la vision séparatiste de Newton, il avait perdu son sens symbolique profond ? Prenons le lexique pour vérifier notre hypothèse comme quoi il est effectivement possible qu'il y ait érosion du mot qui, à l'image de ces technocrates dotés d'une « rationalité aride, banale, vide¹⁶ » se mettraient à leur ressembler et se videraient progressivement de tout contenu à caractère symbolique, abstrait, trop complexe pour leur niveau d'entendement. À titre d'exemple, nous prendrons le mot amour, concept abstrait par excellence. Chez Robert, on propose : « 3. *Inclination* envers une personne, le plus souvent à caractère *passionnel*, fondée sur l'instinct sexuel. 4. Relations sexuelles. » Et pour désir : « 1. Tendence vers un *objet* connu ou imaginé ; prise de conscience de cette tendance. 2. Manifestation physique et psychologique d'un besoin de *plaisir sexuel* ». Il est intéressant de noter *inclination* qui peut être pris dans le sens « mouvement affectif, *spontané* vers un *objet* ou une fin » et *passionnel* qui peut être interprété comme résultant d'une passion c'est-à-dire « *l'amour* quand il apparaît comme un sentiment *puissant* et obsédant » tellement *puissant* et *spontané* que d'ailleurs elle relèverait de *l'instinct sexuel*, comme nous l'avons précédemment appris, et de ce fait serait « vive *inclination* vers un *objet* que l'on poursuit, auquel on s'attache de

15. Alfred Tomatis, *op. cit.*, p. 175.

16. Patricia Pitcher, *op. cit.*, p. 36-37.

toutes ses forces » rejoignant en cela le *désir* de l'*objet* et la boucle est bouclée. Ce qui frappe de prime abord dans cette définition, qui est aussi, quant à nous, la définition de ce que le couple retire de l'échange amoureux, c'est le caractère sexuel d'où toute manifestation affectueuse ou tendre semble absente. Ensuite, c'est la quasi analogie que notre lexicographe établit entre *amour* et *désir* en ramenant le tout au *plaisir sexuel* que l'on retire d'un *objet* que l'on aurait poursuivi, ce qui est extrêmement réducteur et fondamentalement erroné. Ce tableau ferait plutôt penser au plaisir que l'on retirerait d'une partie de chasse où on aurait pris du gibier. Réducteur, parce que considérer l'amour comme un bas instinct à caractère passionnel, spontané voire incontrôlable, source uniquement de plaisir et non plus de joie ou de bonheur, ramène ce noble sentiment tout droit aux singes de Darwin dont la théorie évolutionniste repose essentiellement sur la raison du plus fort. Erroné, car une nette distinction doit être établie entre *désir* et *amour* pour la bonne et simple raison que *l'on ne peut pas désirer un objet que l'on a déjà*.

Et c'est précisément ce qui arrive à nombre d'entre nous qui, l'esprit déformé par la société de consommation, nous nous mettons de plus en plus à consommer des êtres comme s'il s'agissait d'objets jetables après usage, sans considération autre que le plaisir immédiat. C'est là où le mot, vidé de son sens profond ne rend plus sa « dimension catégorielle spécifique en une désignation collective, sociale », et valide indirectement les comportements sociaux les plus aberrants. Les lexicographes, entre autres, ne sont pas tenus d'ignorer totalement les travaux des psychanalystes :

Dans les milieux « évolués », il semble que la passivité de la femme en matière sexuelle soit décidément passée de mode ; c'est la femme qui maintenant devrait choisir son *objet* et prendre l'initiative. Un tel comportement enfreint les lois biologiques et

psychologiques. Ceux qui y voient l'expression d'une évolution sociale progressiste sont victimes d'une illusion. Il n'y a pas là, comme ils le croient, une « libération » de la femme vis-à-vis d'un fléau social qui la condamne à la passivité. À la lumière de la psychologie, on voit que cette inversion des rôles vient le plus souvent de deux angoisses concomitantes : les femmes se servent de l'activité comme d'un moyen de défense contre leur peur de la passivité, [...] et les hommes esquivent la responsabilité et l'effort d'une conquête active. *Ce progrès apparent masque le trouble névrotique des deux sexes*¹⁷.

Qui plus est :

Chez bien des femmes agressives-masculines, c'est la peur des hommes, ou le désir de prendre une revanche anticipée sur le viol qu'elles attendent, qui les poussent à renverser la situation normale ; ce sont elles qui séduisent l'homme, le prennent, et l'abandonnent. Elles échappent ainsi à une attente anxieuse ; elles renoncent à la tendresse et à la satisfaction de leur féminité en faveur de l'agressivité masculine qu'elles imitent. Cet état d'âme mène souvent à la *prostitution* (non seulement au sens littéral du mot mais aussi en tant qu'il exprime un comportement psychologique), de la même manière que peut le faire une déception amoureuse vraiment éprouvée et refoulée. De telles femmes peuvent séduire et décevoir plusieurs hommes successivement, pour se venger de leur propre déception. *Chaque fois que nous trouvons la prostitution sous sa forme agressive, nous trouvons aussi d'autres signes de tendances viriles [...]* Chez certaines femmes de type « prostituée », la virilité se traduit par un *refus de la maternité*. Pour ces femmes, la sexualité a la même signification que pour les hommes ; elle est une détente voluptueuse sans autre conséquence. Ceci

17. Hélène Deutsch, *La Psychologie des femmes*, Paris, PUF, 1987, p. 247-248.

n'implique pas que la vie sexuelle de la femme ne serve jamais les fins du plaisir immédiat. Mais le *caractère exclusif du plaisir sexuel*, avec une négation active de tout autre but, est, chez la femme, un élément viril. [...] Chez la prostituée, qui est ordinairement frigide, l'expérience sexuelle-émotive se transforme en *valeurs financières*, et ici encore on se tromperait à voir des motifs purement économiques à cette cupidité agressive. Le motif économique peut être primordial, mais il est bien souvent, comme dans le cas de la femme masochiste, la rationalisation de causes émotives¹⁸.

En outre, nous nous questionnons sur la pertinence de l'emploi du mot *objet* pour désigner l'homme ou la femme, tant dans le lexique que dans les textes scientifiques. L'assimilation de l'être à l'objet, sa banalisation, est ainsi véhiculée plus ou moins consciemment par l'utilisateur du langage. Ces comportements ont une origine. Les linguistes n'étant pas tenus d'ignorer totalement la psychanalyse, nous reprendrons cet extrait d'Hélène Deutsch :

Tout ce qui touche à la *recherche* et à la *connaissance*, toutes les sortes d'*aspiration culturelle* humaine qui exigent une méthode strictement objective, sont, sauf de bien rares exceptions, le domaine de l'intellect masculin, de la puissance spirituelle de l'homme, de cette puissance avec laquelle la femme peut rarement rivaliser. Tout ce qu'on observe confirme ce fait que la femme intellectuelle est virilisée ; la connaissance intuitive vivante a fait place chez elle à une ratiocination froide et stérile¹⁹.

18. Hélène Deutsch, *op. cit.*, p. 269-270.

19. Cf. Hélène Deutsch, *op. cit.*, p. 249. Quand bien même viendrions-nous tout juste de l'apprendre de la psychanalyste, la linguistique comparative nous amène à trouver intéressante la quasi-analogie phonologique entre le français *masculin* et l'hébreu *maskilim*, qui signifie *Intelligent*. Ce faisant nous raisonnons à l'instar de Platon qui, déjà, avait conclu

Enfin, pour compléter le portrait, on peut établir un parallèle entre la femme intellectuelle qui avec sa « ratiocination froide et stérile » se rapproche de la psychologie du technocrate doté d'une « rationalité aride, banale, vide ». Le technocrate ressemblerait plutôt au type de l'obsessif compulsif. Reich dit d'ailleurs à propos des compulsifs qu'ils sont des « machines vivantes²⁰ ». Les deux ont d'ailleurs tant en commun que l'on retrouve bon nombre de femmes parmi les technocrates, principalement dans notre système d'éducation. Le trait commun de ces deux espèces est la tendance à « abrutir » les affects en rationalisant. Que le refoulement des sentiments soit causé par une intellectualisation chez un homme ou chez la femme intellectuelle, le résultat est le même, une perte de contact avec les affects, c'est-à-dire les sentiments. Or, comme le faisait remarquer Jung,

[...] l'expression « rationnel » relève en première ligne de la pensée, mais le sentiment, lui aussi, établit des jugements. Nous jugeons aussi avec notre sentiment, qui a sa logique particulière. Les jugements que le sentiment établit ne sont pas simplement irrationnels ; ils sont logiquement fondés et sont l'aboutissement d'une démarche intérieure absolument conséquente. Nous nous comportons selon les jugements de notre sentiment et sommes en état de les fonder²¹.

C'est même précisément de ce type de jugement dont il est question lorsqu'on parle de valeurs morales. Considérant

l'objet de la philosophie comme le fait de la pensée rationnelle à l'universalité, c'est-à-dire, l'immuable, l'identique, ce qui est toujours semblable à soi-même, principe d'existence pour les choses, vérité pour l'intelligence.

20. Wilhelm Reich, *Character Analysis*, New York, Orgone Institute, 1949, p. 199.

21. C. G. Jung, *L'homme à la découverte de son âme*, Paris, Payot, 1962, p. 117-118.

cette perte de jugement, est-il surprenant que les valeurs morales subissent un déclin qu'aucun effort éducatif ne saurait compenser ? Et pourquoi paraît-il étonnant que de plus en plus de couples vivent une relation basée sur une sexualité primitive ?

Cela a par contre des avantages certains, notamment pour le lexicographe tenant de la *rectitude politique*. Ainsi, l'objet du désir dépouillé de son humanité est-il asexué, ce qui implique qu'il peut être traité indépendamment du sexe et de l'orientation sexuelle du sujet. Nous aimerions apporter à l'attention du lexicographe, comme des représentants d'autres disciplines, une anecdote à ce propos :

On sait que, en 1973, l'homosexualité a été rayée de la liste des maladies mentales par l'association des psychiatres américains à la suite d'un vote du conseil d'administration, confirmé de façon houleuse l'année suivante lors d'une assemblée générale. Sur 10 000 bulletins, 5 816 confirmèrent cette option et 3 817 exprimèrent un refus alors que 367 s'abstenaient. Pour la première fois dans l'histoire, une décision concernant une question scientifique était tranchée par un simple vote, ce qui provoqua de vives réactions dans l'association et la promesse à l'avenir de ne plus jamais traiter de questions psychiatriques de façon aussi peu méthodique. Il n'est pas conforme à l'esprit scientifique de régler par un vote une question théorique et pratique si cruciale²².

Or, nous ne saurions trop insister sur le fait que : « Les forces utilisables pour le travail culturel, écrit Freud, proviennent en grande partie de la répression de ce que l'on appelle les éléments pervers de l'excitation sexuelle²³. » Qui plus est, un

22. Tony Anatrella, *Non à la société dépressive*, Paris, Flammarion, 1993, p. 218.

23. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

certain féminisme qui, paradoxalement, s'attache à nier la masculinité et à exacerber la virilisation de la femme à son détriment n'est pas non plus étranger au développement du modèle homosexuel contemporain. Est-il étonnant que dans une époque aux mœurs sexuelles empreintes de toutes les turpitudes on trouve de plus en plus rarement de *véritable génie* associé au fait culturel dans son ensemble ? Et en retour, est-il surprenant que le mot se vide progressivement de son contenu sémantique ? Le mot se vide progressivement de son sens par l'action des hommes et l'action des hommes contribue à évacuer le sens profond des mots, qui ne seront jamais qu'à l'image de sa pensée. Car il s'agit d'une langue *vivante*, ce qui est vrai particulièrement dans la langue française où l'usage en détermine le sens, par opposition, par exemple, à l'allemand où la racine est porteuse de signification. Jeu à deux donc ; cela exprime certainement bien la synergie qui nous inscrit, en tant que société, dans une spirale descendante, ou mieux, un mouvement d'entropie.

En effet, c'est à partir de ce moment où le désir animal, la passion, fléchit que l'amour, humain celui là, s'établit ou non dans le cœur comme un attachement à toute épreuve. Le désir, s'il est assorti d'une émotion, n'est en fait que le point d'origine et non une fin en soi. C'est cette confusion entretenue qui justifie en partie la séparation de nombreux couples qui ont bâti une relation faussée dès le départ par une sexualité objectale ; ils croient naïvement ne plus s'aimer parce que le désir les a quittés, ce qui arrive à tout le monde une fois passé l'attrait de la nouveauté. C'est aussi pourquoi un attachement fait de tendresse et d'amour est plus facilement réalisé si la première relation sexuelle a lieu après une période où les partenaires se sont apprivoisés mutuellement et ont eu plus d'une occasion de vérifier leur compatibilité de caractère au lieu de réaliser le fantasme et de se rendre compte ensuite qu'ils ne sont pas plus compatibles dans la vie quotidienne

qu'ils ne le sont au lit. Au reste, des concepts comme celui de l'amour auraient intérêt à être présentés dans un continuum. Ainsi, l'amour relevant d'une volonté obsédante à prédominance sexuelle, l'*Éros*, cède la place tranquillement à la tendresse, ce qui correspond au cœur, et l'amour, *Philos*, à l'attachement pour une personne qui dès lors n'est plus uniquement objet sexuel, amour qui peut même s'élever et devenir amour universel, *Agapè*, pour tout être, toute chose, se rapprochant en cela de l'amour divin ou de l'idéal. Ou faire le chemin en sens inverse ; dans tous les cas, le cœur est le creuset par lequel doit obligatoirement passer l'amour pour qu'il devienne autre chose qu'une vague pulsion incontrôlable. Comme un amérindien l'avait exprimé à Jung autrefois, l'homme blanc était un peu simplet de croire qu'il pense avec sa tête, car c'est avec le cœur que l'on pense. Les extrêmes fréquentés sans passage par le cœur n'apportent que le désastre des pulsions animales au niveau du bas, la confusion de type schizophrénique à l'autre extrémité. Un exemple serait celui d'Icare qui, s'étant collé des ailes artificielles, a voulu se rapprocher trop du soleil, et le soleil les ayant brûlées, retombe sur terre en moins bonne santé que quand il était parti. Dans le concret, cela est la même chose qui se produit avec celui qui cherche à accéder à la Vérité sans s'y être préparé et revient de son dialogue avec l'absolu avec une schizophrénie en prime. Tout cela s'étale dans le temps comme des étapes qui doivent être franchies au cours d'un apprentissage comparable à celui qu'un artiste fait de son art. Du passage de chaque étape dépend la suivante, comme pour les degrés dans les arts martiaux, et il importe d'en saisir la mécanique²⁴.

24. Nous pensons, par exemple, au livre du théologien luthérien A. Nygren, *Éros et Agapè, la notion chrétienne de l'amour et ses transformations*. L'auteur y propose une image systématique des deux concepts que

Dans cette mécanique, il importe aussi de comprendre que le fantasme, cette « production de l'*imagination* par laquelle le moi cherche à échapper à la réalité » donc, *inclination* vers un *objet imaginé* et que l'on lie au *désir* dans cette définition, est un élément crucial ; pour que le fantasme, processus normal chez l'individu, soit intériorisé et métabolisé en tendresse, il importe qu'il demeure un fantasme, donc *objet imaginé*, s'apparentant en cela à un rêve éveillé, et que l'on ne cherche surtout pas à le réaliser, ce que beaucoup n'ont pas encore compris. En outre, dans nos sociétés, les unions se basent aujourd'hui principalement sur l'amour. De plus, si la définition d'*amour*, qui préside à l'union de deux personnes, se limite à celle de *désir*, d'*érotisme*, comme nous l'avons dit, l'union ne peut être qu'aventure passagère. Quoique cette vision idéale du couple soit largement répandue, l'idée en est encore relativement récente. Elle est due notamment à l'influence des romantiques du siècle dernier. Pour en finir avec les mythes, peut-être conviendrait-il de rappeler à tous que ceux qui sont encore à la recherche du « dernier amant romantique », qu'ils participent ainsi d'un univers virtuel qui n'a pas de contrepartie dans la réalité. En effet, le romantisme, courant artistique du XIX^e siècle, est le pur produit de l'imaginaire des écrivains de cette époque. Si ce courant littéraire fait encore preuve de vitalité aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai qu'attendre de la vie qu'elle se déroule comme dans les romans serait faire preuve d'une naïveté désolante. Ceux qui,

nous tenons des Anciens où l'*Éros*, amour-désir, ascendant, aspire à la possession de son objet et l'*Agapè*, amour-don de soi, relève du divin, de l'Idéal, et est descendant, répandu. Nous avançons que l'amour humain, le *Philos* des Anciens, s'établit après que le désir, s'étant élevé, dépasse ainsi le stade passionnel. Cela suppose aussi que l'amour-désir n'ait pas été immédiatement assouvi, condition nécessaire pour que la tension demeure et que le désir ascendant s'élève au *Philos*, gagnant par là en noblesse et en longévité.

par manque de références autres, seraient tentés de calquer leur vie sur les personnages de romans ou de téléromans se préparent fort certainement à des désillusions de taille.

Nous allons clore ce discours en rappelant qu'« être conscient c'est percevoir et reconnaître le monde extérieur ainsi que *soi-même* dans ses relations avec le monde extérieur. [...] Qu'est-ce que ce « soi-même » ? c'est tout d'abord le centre de la conscience, *le moi*. [...] Lorsqu'un objet n'est pas susceptible d'être associé au *moi*, lorsqu'il n'existe pas de pont reliant l'objet au *moi*, l'objet est inconscient, c'est-à-dire qu'il en est de lui comme s'il n'existait pas. Par suite, on peut définir la conscience comme une relation psychique à un fait central appelé le moi. Qu'est-ce que *le moi* ? Le moi est une grandeur infiniment complexe, quelque chose comme une *condensation* et un amoncellement de données et de sensations. [...] Cependant l'élément essentiel paraît être *l'état affectif* : c'est lorsque nous sommes en proie à un affect que nous prenons conscience de nous-mêmes avec le plus d'acuité, que nous nous percevons nous-mêmes avec le plus d'intensité²⁵. » Considérant que *l'objet* n'existe pas lorsqu'un pont n'est pas établi entre le *moi* et *l'objet* et que l'élément essentiel à la constitution de ce pont paraît être *l'état affectif*, est-il surprenant que plusieurs d'entre nous, se privant volontairement de leurs sentiments, vivent hors de la réalité, dans un monde virtuel où *l'objet* n'existe pas et ne revêt qu'une signification vague, abstraite, le plus souvent fruit de constructions mentales. Nous pouvons en déduire que celui qui, comme le technocrate, cherche à se couper de ses sentiments vit alors dans un état altéré de conscience, beaucoup plus proche du rêve, et de l'incohérence qui en est la caractéristique, que de celui de la raison pure de Kant. Cette constatation est lourde de conséquences pour l'homme : ainsi, son désir étant dirigé vers un

25. C. G. Jung, *op. cit.*, p. 93-94.

un *objet* dont il n'a pas pleinement conscience, il aime comme un inconscient ; le discours scientifique se devant d'être dépourvu d'émotions, il pense comme un inconscient, sa pensée se limitant à une « rationalité aride, banale, vide », une « ratiocination froide et stérile » sa vie sociale est celle d'un inconscient. Et pendant tout ce temps, arrogant et présomptueux, se coupant du précieux enseignement des traditions, tel une bête imbue de sa propre puissance, il se gouverne avec la conviction, que lui procure la pensée narcissique, d'être le seul à avoir raison, d'être en pleine possession de ses moyens et tout à fait apte à décider pour le bien commun de la société ! On se demande pourquoi on devrait attacher du crédit à ses élucubrations, à voir le prototype acceptable de la normalité occidentale moderne dans ce technocrate qui, en dernière analyse, n'est qu'un homme profondément perturbé, vaguement conscient de la réalité et, par la suite, que partiellement responsable de ses actes. Le lecteur reconnaîtra que, par le passé, un tel diagnostic suffisait à vous faire enfermer dans un asile et à vous placer sous la responsabilité de la curatelle publique.

Nature du concours*

La **passion** est toute l'humanité. Sans elle, la religion, l'histoire, le roman, l'art, seraient inutiles.

HONORÉ DE BALZAC

Que **Passions** soit le thème du 25^e concours littéraire *Critère* pourrait quasi être considéré par certains comme une révélation divine ! Un signe venu d'en Haut ! Mais en ramenant les choses à un niveau plus « terrestre », à une explication plus prosaïque, on peut affirmer que ce thème s'est imposé de lui-même. Comme une évidence. D'abord, par son intensité, sa « grandiosité », susceptibles d'ouvrir de larges et multiples avenues d'écriture aux auteurs qui s'y engageront. Le thème **Passions** s'est aussi imposé parce que, si *Critère* fête ses 25 ans d'existence — et ce, malgré les obstacles de toutes sortes —, c'est à cause, justement, de la **passion**. Une **passion** indéfectible pour l'écriture et la littérature. Celle des organisateurs du concours et celle de leurs collaborateurs. Et la **passion**, toute aussi indéfectible qui a poussé des centaines d'élèves du collégial de tous les coins du Québec à y participer depuis 25 ans. À une époque où le *prêt-à-penser* est monnaie courante, où l'effort intellectuel et la persistance dans la poursuite de ses rêves n'ont pas très bonne presse, où le *fast-food* intellectuel contente bien des gens, il est remarquable de voir que pour un grand nombre de jeunes, la **passion** de l'écriture, et la passion tout court, est un moteur intérieur qui fonctionne à plein régime.

* Nous avons extrait du dépliant ce qui concerne la nature du concours et les règles du jeu.

Le concours *Critère*, à qui l'on peut décerner sans aucune hésitation, sans aucune peur de se tromper, le titre du « plus ancien concours littéraire de niveau collégial », célèbre donc sa vingt-cinquième année d'existence. 25 ans ! Un quart de siècle ! C'est « space ! », c'est « *full* classe ! » comme on le dirait dans un langage à la mode. Depuis 1975, *Critère* propose aux cégépiens un « défi » *fabuleusement* stimulant, soit la production d'un texte littéraire d'une vingtaine de pages sur un sujet spécifique. Pour mémoire, rappelons quelques-uns des thèmes qui ont été suggérés au fil des années : la ville, la région, le monde du travail, le monde et nous, Dieu et les dieux, la science-fiction, l'imaginaire, la nature, l'amour, l'humour, la paix, le Québec et son ouverture sur le monde, la famille, la communication, le jeu, le chef-d'œuvre, l'étranger, le corps, masques, le bonheur, peurs, évasion, enfance, désert. Rappelons aussi qu'au cours des vingt-quatre dernières années, le concours *Critère* a décerné des prix à au-delà de quatre cents élèves et a édité les textes des lauréats.

En ce début de 3^e millénaire, la grande fête de l'écriture « cégépienne » se poursuit, et prend une coloration encore plus vive que les années précédentes, à travers le thème **PASSIONS**. Un sujet riche, envoûtant, rempli de possibilités à peu près infinies. Un sujet qui devrait vous permettre de suivre des pistes d'écriture particulièrement *passionnantes*. En voici quelques-unes, nullement restrictives, à titre de suggestions... Après lecture de ce dépliant, vous pourrez aussi décider d'explorer d'autres avenues, tout aussi fructueuses, sur le même sujet... À vous d'emprunter, dans un **essai**, une **nouvelle**, une **pièce de théâtre**, une **suite de textes poétiques** ou un **témoignage**, le chemin qui sied le mieux à votre écriture et à vos... **passions**.

PASSIONS. D'abord et avant tout, se rappeler qu'au Moyen Âge, le terme passion, issu du latin *passio*, désigne la souffrance. Comme quand on dit : la Semaine de la passion, la

passion du Christ. Les représentations dramatiques de la Passion dans les mystères du Moyen Âge. Passions. Comme un chemin parsemé de croix. La mère du Christ que l'on nomme parfois *Mater dolorosa*. La mère devant son supplicé de fils. *La Passion selon Saint-Mathieu* de Bach. Musique qui traduit la souffrance. Les chœurs et les instruments, souvent tendus comme un cri de douleur. Passion. Le peuple qui, à l'image du Dieu qu'il adore, souffre mille tourments. Maladies. Famines. Le poids des riches sur les épaules des démunis. Extorsions. Droit de cuissage. Impôts et redevances. Le manant et le serf livrés aux caprices et aux humeurs de leur seigneur. La misère noire. Tourmente physique et morale. Cette idée effroyable d'une durée et d'une intensité hors du commun dans la souffrance. L'idée de quelque chose qui jamais ne prendra fin. Toujours les ténèbres. Et le Diable qui guette et attend le bon moment pour entraîner l'humanité au fond de l'enfer. Passion qui entaille, ravage, dévaste, anéantit. Et au bout, une mort misérable. À coup sûr.

PASSIONS. L'emploi du pluriel. Qui colore un peu différemment le sens du mot passion. S'il désigne toujours un sentiment d'une force hors de l'ordinaire, il nomme en plus un « état affectif et intellectuel » d'une puissance peu commune à cause de l'importance de ses effets sur l'individu et de la permanence de son emprise. Bref, passions au pluriel. La démesure. La folie. On n'a ici qu'à se remémorer certaines expressions qui soulignent un rapport de lutte à finir entre la raison et les émotions : résister, calmer, maîtriser, refréner, dompter, vaincre ses passions. Succomber, céder... à ses passions ! Lâcher la bride aux passions. Imposer silence à ses passions. Se cuirasser contre les passions.

PASSIONS. La signification la plus connue du vocable passion. Son utilisation la plus courante : l'amour-passion. Une idée de puissante déraison sous-tendue par une obsession qui ne laisse aucun moment de tranquillité. Emballement. Ravis-

sement subit. Le cœur en chamade. Folie. Délire. Adoration. Coup de foudre. Extase. Égarement. Divagation. « Aimer à perdre la raison » écrit le poète Louis Aragon. Passions-mégawatts. Une bombe atomique ! De façon familière, on dira « craquer pour une personne » ou « flasher sur », selon la génération à laquelle on appartient. Craquer. Dans ce verbe, comme dans le mot passion, quelque chose de la brisure, de la fracture, de l'effondrement, mais aussi de l'effervescence, du pétilllement de la flamme. Les couples célèbres. Réels ou appartenant au domaine de la fiction. Passion dévastatrice. « Connais-tu le malheur d'aimer ? » chante le même Aragon. La face honteuse de la passion. Les excès horribles qu'elle engendre, sa sauvagerie quand elle prend les allures de la possessivité, de la suspicion, du contrôle, de la jalousie, quand on se reconnaît à tort des droits sur l'autre : mots-flèches, mots-couteaux, coups, blessures, séquestrations, enlèvements, meurtres.

PASSIONS. Les penchants « dangereux ». Dépendance de toutes sortes. Folie qui nous hante et risque de nous tuer : alcool, drogue. La passion du jeu. Exaltation. Accaparement. La passion de l'argent, du pouvoir. Obsession. Les activités auxquelles on s'adonne avec frénésie. Goût immodéré pour des objets. Passion-manie. Les collections de toutes sortes. Les *scrap-books*. Les « musées » personnels. Tous ces « trucs » que l'on amasse, dont on s'entoure. Que l'on entasse autour de soi comme des remparts. Une protection illusoire contre l'absurde.

PASSIONS. La raison obscurcie sous l'effet de sentiments d'une violence inouïe, le bon sens qui vacille. Les vieilles rancunes que l'on alimente, les haines indémodables que l'on entretient, savoure. L'intolérance. Le mépris. Xénophobie. Dogmatisme. Sectarisme. Les jugements irréductibles, les opinions irraisonnées. Passions raciales, politiques, religieuses. Tous les visages de la violence. Le bruit incessant des

armes automatiques aux quatre coins de la planète. Les attentats à la bombe. Les voitures piégées. Les génocides. Le fanatisme à tout crin.

PASSIONS. La passion des formes et des couleurs, celle des mots et celle de la musique. Ce que l'artiste, l'écrivain, le musicien essaie de nous laisser en héritage et qui passe par son œuvre. La flamme qui les dévore. « Je ne sus jamais écrire que par passion » affirme Jean-Jacques Rousseau. L'enthousiasme de chaque créateur, sa ferveur, son exaltation ou sa désespérance. Les profondeurs de sa mémoire auxquelles il puise pour peindre, écrire, jouer. Les méandres de sa vie qu'il déroule devant nos yeux avec plus ou moins de retenue ou de mystère. La communication d'une raison de vivre. Le feu intérieur qui nourrit et consume. Sensibilité, chaleur, détresse. Consacrer sa vie à la nommer. La passion des Curie, Jung, Rodin, Camille Claudel, Rimbaud, Nelligan. Gauvreau. Les passionnaria. Maria Callas. Pauline Julien. Mélina Mercouri. Diane Dufresne.

PASSIONS. Qui pourrait ici se nommer ferveur. L'exaltation. Un état intérieur marqué par des forces vives incontrôlables. Une grande puissance intérieure qui soulève l'individu et le pousse à vivre avec une intensité hors du commun. On dira de quelqu'un qu'il fait tout avec passion. Des êtres portés par une fougue, une force qui s'apparentent à celle des torrents au printemps. Le charisme de René Lévesque. Les emportements de Pierre Bourgault. L'écriture de Pierre Foglia. Le verbe enflammé de Gilles Pellerin quand il parle de Wagner. La « parlure » de Vigneault et le verbe haut en couleurs de Gaston Miron.

Et toutes les autres passions. Toutes dévorantes. À cent mille lieux de la tiédeur et de la mièvrerie. Passions blanches. Passions noires. Avouables ou inavouables. La passion du sport. L'exploitation de la passion dans la publicité. Érotisme. Les passions biscornues. Passion pour les serpents, les libellu-

les, les masques indonésiens. Passion pour les vêtements griffés, le rap, le *skateboard*. Passion pour la réglisse, les sushis, Mozart, les oiseaux, la plongée sous-marine, le tango, les bonsaïs, les mangues, la mandoline. Passion pour l'opéra, les voyages, le bungee, le vélo, la pâte à modeler. Passion pour le cosmos. Passion pour la bande dessinée, la littérature. Passion pour la misère humaine. L'abbé Pierre, Mère Teresa, la docteur Teasdale. Passion-rage de vivre. Sans concessions. Jusqu'à la destruction. James Dean, Dédé Fortin, Janis Joplin. Kurt Cobain. Ambrose Bierce. Le flamenco, danse de la passion. Passion pour les papillons, les anges, les Bédouins, les trèfles à quatre feuilles, les boutons à cinq trous. Passions pour le cuir, les chaînes et les colliers cloutés. Passion pour le sexe, la Planète, le recyclage. Passion de Pôpa pour les vidanges. Passion pour les foules. La passion des femmes. « Je t'adore, ô ma frivole, Ma terrible passion ». [Baudelaire] Passion pour les idoles. *Groupies*. Passion pour Madonna, Jacques Brel, La Chicane, Willie Lamothe, Éric Satie, Daniel Bélanger, Julio Iglesias, Isabelle Boulay, Léo Ferré, Céline Dion, Gainsbourg, Leclerc et... La Bottine souriante. La volupté, la douleur, la cupidité, l'aversion, la colère, la crainte, l'espérance, la terreur, la pitié... toutes les passions possibles et impossibles qui agitent le cœur de l'homme. Quel que soit leur objet — une personne, une idée, un bien matériel —, les passions ont toutes un dénominateur commun : la démesure. Elles sont brasier, embrasement, feu, fièvre, incandescence... Elles sont bouillonnement, ébullition, exaltation, excitation, fureur, folie, furie, rage. Elles sont choc, conflit, orage, ouragan, ravage, tumulte.

En respectant le thème **Passions** et en vous inspirant des pistes d'écriture proposées – ou de tout autre que vous jugez plus pertinente – vous pouvez :

- A. Produire un **essai** (ou une dissertation) ou une étude d'environ 5 000 mots.
- B. Produire un **récit** ou une **nouvelle** d'environ 5 000 mots, une **suite poétique** de 15 à 20 pages ou une **pièce de théâtre** de 15 à 20 pages.
- C. Raconter une **expérience vécue** par soi ou par d'autres, (témoignage ou enquête d'environ 5 000 mots) qui s'inspire directement du thème. On peut interroger des parents, des amis ou des spécialistes dont on consignera les dires par écrit. Ces témoignages et/ou enquêtes ne doivent pas être seulement constitués de la retranscription de ces propos ; ils comporteront nécessairement un retour critique sur les informations recueillies.

Présentation

- Date limite pour la remise des textes : 30 mars 2001.
- Mettre un pseudonyme sur la page de titre et inscrire son nom, son pseudonyme, son adresse et son numéro de téléphone dans une enveloppe scellée et expédiée sous même pli que le texte.
- Longueur : 5 000 mots (essai ou étude, récit ou nouvelle, expérience vécue) ; 15 à 20 pages (suite poétique, pièce de théâtre).
- Pour les essais, études, récits et nouvelles, il faut indiquer le nombre de mots.

- Les textes doivent être présentés en trois exemplaires dactylographiés à double interligne et si possible en Times New Roman 12 points.
- Tout manuscrit dont la présentation matérielle est négligée sera automatiquement écarté.

Admission

Le concours est ouvert à toutes les étudiantes et à tous les étudiants du niveau collégial, y compris ceux du Service de la formation continue.

N. B. : Les lauréates et les lauréats des années précédentes ne sont pas admissibles.

Inscription

Il suffit de remplir le formulaire ci-joint et de le retourner avant le 15 décembre 2000 (pour les élèves de la session d'automne) et avant le 25 février 2001 (pour les élèves de la session d'hiver) à l'adresse du concours.

Pour qu'une inscription soit valide, la signature du responsable institutionnel doit apparaître sur le formulaire (voir la liste des responsables sur le dépliant) ; quand le ou la participant-e envoie finalement son texte, le responsable institutionnel doit signer de nouveau, ce qui engage officiellement son Collège à défrayer les coûts d'inscription, soit 75 \$.

PRIX

1^{er} prix : 1 000 \$

2^e prix : 800 \$

3^e prix : 700 \$

5 prix de 500 \$

N. B. : Les noms des lauréates et des lauréats seront dévoilés vers la mi-mai 2001. Les textes seront publiés au cours de l'année suivante. Le volume du concours Critère (textes gagnants des concours précédents) se trouve à la bibliothèque de la plupart des collèges. En s'inscrivant au concours Critère, les participantes et les participants qui remporteront un prix permettent la publication de leur texte par les organisateurs du Concours sous forme imprimée ou électronique pour des fins promotionnelles et non commerciales. Les textes des trois derniers concours sont disponibles sur le site WEB du Concours.

Répartition des prix

1 ^{er} prix	1 000 \$	Jean-Philippe Lehoux (Lévis-Lauzon)
2 ^e prix	800 \$	Dany Boudreault (Rosemont)
3 ^e prix	700 \$	Bernard Tiraloche (Rimouski)
5 prix de	500 \$	Sarah Deschênes (Rimouski)
		Renaud Jean (Vieux Montréal)
		Pierre-Olivier Lacas (F.-X.-Garneau)
		Étienne Lambert (F.-X.-Garneau)
		Manon Plante (Sainte-Foy)

Achévé d'imprimer à Québec
mai 2002